

UFO Contact from Planet **APU**



100 Hours With Extraterrestrials

Vlado Kapetanovic – Wendelle Stevens

Publié par:

OVNITV

2321, boulevard Abbot Kinney
Venise, Californie 90291

Visitez-nous en ligne : www.UFOTV.com

Pour une assistance technique avec ce téléviseur ou tout autre téléviseur UFO
produit, visitez-nous à www.ufotv.com ou appelez:

1-800-350-4639
MONDE : 310-578-5300
FX : 310-578-5308

Contact avec un OVNI depuis la planète
APU : 100 heures avec des extraterrestres

Livre électronique téléchargeable

Numéro de catalogue U821

Code UPC n° 1 85483 90821 7

118 pages



Vlado Kapetanovic was born on 13 April 1918 in the small town of Kolsin, Yugoslavia. He is a Hydro Electric Engineer in Peru. His wife Mileva was also born in Yugoslavia. He lived 42 years in Peru having been nationalized as a Peruvian Citizen there. He has written seven books, of which four treated of his experiences with the Interplanetary Beings of APU.

- Magnificent Luminous ships
- Flying Humans
- Many direct healings of Natives
- Regular Contacts with native indigenous peoples

Contact OVNI De la planète APU

**100 heures avec des extraterrestres
Un monde sans argent**

**Vlado Kapetanovic – Wendelle
Stevens**

DROITS D'AUTEUR

Cette traduction est protégée par le droit d'auteur aux États-Unis d'Amérique par UFO PHOTO ARCHIVES 2004. Aucune copie ou reproduction par quelque moyen que ce soit, mécanique ou électrique, n'est autorisée sans l'autorisation écrite du détenteur du droit d'auteur.

PROLOGUE

J'avais invité Victor Kapetanovic du Pérou à mon premier congrès international sur les ovnis à Tucson, en Arizona, pour décrire à mon auditoire de quelque 400 participants la nature de ses contacts permanents avec des êtres extraterrestres qui lui ont dit qu'ils venaient d'une planète lointaine d'un autre système solaire, une planète qu'ils appelaient APU. Victor est un écrivain très sérieux qui avait déjà écrit 4 livres sur ses contacts avec les ovnis dans les régions reculées du nord du Pérou.

Victor gagne sa vie comme ingénieur électricien à la centrale hydroélectrique de Huallanca, sur les rives de la rivière Santa, dans le magnifique Callejon de Huaylas.

Il décrit dans cet ouvrage ses surprenantes rencontres et dialogues avec les « Apurianos », des idées porteuses d'un message important pour les habitants de notre Terre. Ses premiers contacts ont évolué et l'ont amené à participer à certaines des missions de guérison des Apurianos auprès des tribus indiennes les plus reculées des montagnes du nord du Pérou.

Ce rapport décrit une société d'êtres humains qui ont développé une technologie et appris à voler dans les airs sans véhicules pour les transporter.

Il n'est pas nécessaire de croire aux technologies miraculeuses décrites par l'auteur de cet ouvrage, pas plus que les citoyens des années 1800 n'auraient cru aux commodités modernes telles que l'éclairage électrique, la radio, la télévision, les avions, les ordinateurs modernes, etc. Ce qui retarde notre progression vers la perfection, c'est le désordre, la haine et l'argent qui sous-tendent et favorisent tout, et provoquent les conflits, les guerres et les tragédies du manque.

Il parle d'un « minius » qui, selon lui, est à l'origine de toute vie, une particule élémentaire qui existe entre la non-matière et la matière, un million de fois plus petite qu'un proton, et peut-être ce que nous identifions aujourd'hui comme un photon unique dans les concepts actuels.

Selon Kapetanovic, les machines volantes des « Apurianos » en visite atteignent des vitesses de « centaines de millions de kilomètres par seconde ». Ces machines dominent la gravité et ne laissent aucune trace sur le sol où elles atterrissent. Elles sont équipées d'écrans d'affichage qui peuvent avancer et reculer dans le temps pour présenter des scènes et qui peuvent regarder derrière les portes et dans les pièces et installations fermées.

Les Apuriens disent qu'ils observent nos efforts dans la construction de disques volants, et que nous en avons déjà fabriqué, bien que de loin inférieurs aux engins extraterrestres. Ils ont même perfectionné le vol individuel, en tant qu'hommes volants, et cela a été démontré à Vlado. Ils disent qu'avec le temps nous résoudrons les problèmes de

vieillir et pouvoir vivre indéfiniment. Lun, une personnalité décrite dans cet ouvrage, a 985 années terrestres et Zay 11 312. On dit que nous pouvons également aspirer à cela une fois que nous aurons appris à pratiquer la vraie paix et l'union fraternelle et que nous nous serons consacrés entièrement à l'étude et au travail progressifs.

INTRODUCTION

Comme on pouvait s'y attendre, le contenu de ce livre sera assez surprenant. Peut-être à la manière des sept grands sages de la Grèce, si quelqu'un avait essayé d'expliquer l'existence du courant électrique et ses multiples applications, la descente des hommes sur la surface de la Lune, ou si on leur avait présenté un homme qui vivait très heureux avec un cœur artificiel, un enfant incubé « in vitro », ou d'autres avancées techniques de ce genre, mais qui auraient été considérées comme utopiques et impossibles il y a deux cents ans.

Je serais heureux si vous pouviez comprendre, ne serait-ce qu'un instant, le malaise que je ressens à écrire des livres sur des expériences étranges, inhabituelles et surprenantes, et à savoir que chaque mot pourrait susciter un malaise, des doutes, des railleries, ou simplement un sourire dénotant une plaisanterie.

Mon intention n'est pas de tenter de vous convaincre que mes récits, difficiles à croire à notre époque, bien que considérés comme vraisemblables, sont vrais, car avec cette compréhension du travail de l'infatigable intelligence humaine, de nos critères, de nos coutumes et de nos droits tels que nous sommes, tout est possible.

C'est pour cette raison que j'ai écrit mon livre précédent « Apu, un monde sans argent », dans lequel j'ai également décrit en détail une partie de mes « 170 heures avec les extraterrestres ». J'ai écrit ces textes sous forme de roman à la troisième personne, bien que j'aie en fait discuté de tout ce contenu avec Zay et Ivanka, les personnages des deux livres, et ce pour deux raisons : d'abord pour que chaque lecteur puisse se faire sa propre opinion sur le caractère déterminé de chaque livre selon un raisonnement logique, sans aucune sorte de persuasion ; et ensuite parce que sur la planète APU il n'existe pas d'égoïsme ni aucune de ses dérivations, et il n'existe pas non plus d'argent ni de termes idiomatiques pour l'exprimer.

Je n'ai donc pas l'intention de me faire prédicateur, ni de chercher à préparer un accueil à de nouveaux « Dieux » qui descendent de l'espace porteurs de cadeaux pour les Terriens, de lettres de crédit ou de propositions pour former une alliance politique, car les problèmes de la vie terrestre ne peuvent être résolus que par nous, les habitants de la Terre, avec notre propre intelligence, nos études et notre travail, pour former une société altruiste. Je n'ai pas non plus l'intention de poser les prémisses d'un autre type de reconnaissance à traiter avec ma rencontre fortuite avec les « étrangers ». Les faits peuvent montrer que tout habitant de la Terre, en les rencontrant, peut adopter une attitude sérieuse, pour acquérir des connaissances bien plus importantes que celles que j'apporte, et qui pourraient expliquer les mystères qui nous entourent.

Quelle que soit votre opinion sur ce livre, elle sera le produit de votre propre pensée, de votre propre être, auquel est attribué votre droit sacré d'exister, de penser, de décider et d'agir ; cela ne fera de mal à personne.

atomes et mouvements; l'Univers continue d'être une vaste infinité qui crée et transforme ses habitants à mesure qu'ils poursuivent leurs voyages dans l'espace, pénétrant ses perspectives interminables et les plus mystérieuses.

La seule chose qui m'inquiète, c'est la solidarité espérée de ses hommes, car la vie de l'humanité est située sur un volcan de guerre qui menace votre destruction. Les usines d'armement consomment la majeure partie du travail humain ; les arsenaux sont remplis d'instruments belliqueux, de canons qui ne cessent de détruire les corps et les belles structures des hommes. Des bombes atomiques, à hydrogène et à neutrons, sont suspendues au-dessus de nos têtes, menaçant l'existence même de la vie terrestre. Et pendant ce temps, les maladies invincibles, et d'autres encore inconnues, contribuent à la faim et à la misère, et continuent le massacre incontrôlé des êtres humains.

J'exhorte donc, sans délai, les hommes à s'entendre sincèrement pour qu'ils s'unissent dans le travail et l'étude, qui sont les principaux facteurs capables de garantir que l'humanité continue d'exister.

C'est la raison pour laquelle je raconte, en partie, les développements scientifiques et technologiques de la société apunienne, ainsi que l'hier, l'aujourd'hui et le demain de notre vie terrestre, qui ouvre des portails et des perspectives de mon séjour dans leurs navires, là-bas dans les Andes péruviennes.

J'appelle tous les scientifiques, travailleurs, enseignants et étudiants, soldats et gouvernements, à écouter ces croyants et leurs actions, envers les hommes et les femmes en général, pour embellir l'histoire humaine, proscrivant à jamais la fabrication d'armes et de munitions, les agressions, les guerres, et à contribuer avec sincérité et bonne foi à la réalisation d'une société d'amis dans laquelle tous sont considérés égaux, et qui peuvent s'unir dans la paix, et rayonner vers l'Univers un enseignement altruiste qui corrige les phénomènes de la vie, tant terrestres qu'au-delà.

Nous devons donc nous unir pour œuvrer au bonheur de l'humanité, et aussi pour échanger l'héroïsme des guerres contre l'héroïsme de la PAIX.

« Homme, ton égoïsme transforme les inventions de tes esprits puissants en armes pour la destruction belliqueuse de la vie terrestre. SAUVEZ-LA ! » « Ou tout cela ne servira à rien !

Vlado K

MERCREDI 10 mars 1960

Je terminai la journée du 10 mars 1960 à la centrale hydroélectrique de Huallanca, établie dans un tunnel par ces grands maîtres de l'ingénierie moderne, dans les escarpements rocheux des Andes péruviennes sur la branche droite du Rio Santa, Callejon de Huaylas. Tous les équipements fonctionnaient harmonieusement. Je pensais que mon tour de travail de cette nuit, en tant que chef des opérations mécaniques, se déroulerait sans problèmes ni coupures de courant, celles qui se produisaient parfois à cause des fortes pluies et des vents violents qui assaillaient ces hauts sommets de la Cordillère Noire où les lignes à haute tension transportaient l'énergie électrique de Huallanca jusqu'au centre de distribution de la petite ville de Chimbote, à quelques centaines de kilomètres de là.

Soudain, un épervier survola les générateurs et se posa sur un surplomb non ferreux dans la partie supérieure du mur. Il tourna la tête d'un côté à l'autre avec agitation. Je fus surpris par les actions de l'oiseau, car l'intérieur des tunnels et du blockhaus étaient bien éclairés, et il devait zigzaguer entre les câbles, les tubes et autres installations tout au long du tunnel qui commençait au pont sur le Rio Santa et menait à la salle des machines, sur une distance de 114 mètres dans la roche. Les chauves-souris, les hirondelles et d'autres petits oiseaux passaient fréquemment par le tunnel secondaire par lequel passaient les câbles électriques jusqu'aux batteries de transformateurs et par lequel les techniciens ne passaient qu'une fois tous les deux jours pour inspecter le fonctionnement des installations électriques.

En observant le faucon et son comportement perturbé, j'en ai déduit que c'était sa première visite dans la salle des machines pour laquelle il n'était pas habitué au bruit produit par les générateurs.

Pendant ce temps, je me rendis au téléphone de service interne pour prévenir l'opératrice du panneau de contrôle de la visite inattendue, lorsque le courant fut coupé et le blockhaus fut plongé dans l'obscurité. Je compris qu'une étrange surcharge avait provoqué un dysfonctionnement du tableau de distribution. Je me dépêchai de vérifier la réfrigération des transformateurs à haute tension, en connectant le courant de la centrale auxiliaire qui, dans ces cas d'urgence, alimentait le câblage interne et le moteur de la pompe à eau fournissant la réfrigération à ces machines. Je pris la lampe de poche que nous utilisions en cas de panne et courus jusqu'à la cour des transformateurs située à l'entrée, pour vérifier que les machines recevaient une réfrigération adéquate.

En sortant du tunnel, je fus confronté à une surprise. Malgré l'interruption du courant pour lequel je m'attendais à trouver l'obscurité nocturne de

un ciel nuageux, j'ai vu que les environs, dans un cercle d'environ 500 mètres de diamètre, étaient illuminés comme en plein jour.

Comme le site de l'entrée de la centrale était presque entouré de pics rocheux élevés, je ne pouvais pas décrire, au début, d'où venait cette étrange lumière. J'avançai vers la moitié de la distance jusqu'à un point d'où je pouvais observer la vue de la rivière en contrebas, plus ouverte par la séparation des pics à cet endroit. En marchant, je regardai involontairement vers l'horizon. Là, au loin, une étoile brillait à travers une petite ouverture dans le ciel couvert. Cela commença à clarifier dans mon esprit l'idée que cette splendeur incompréhensible pouvait provenir d'une chute accidentelle de météorite à cet endroit, provoquant le dysfonctionnement de la centrale électrique.

Lorsque je suis arrivé plus ou moins au centre du pont, j'ai découvert que la lumière provenait d'un objet ovoïde, semblable à une lentille gigantesque, posé sur une petite plate-forme placée entre l'union du Rio Kitaragsa avec le Santa.

Cette plate-forme, modelée par les lits des deux rivières au cours des siècles, a pris la forme d'un triangle aux côtés inégaux. Elle faisait partie d'une petite plaine où ont commencé les travaux de construction de la centrale électrique, des tunnels, du blockhaus et du patio des transformateurs, ayant servi de campement et de base d'approvisionnement en matériaux, jusqu'à ce que presque tout soit arrêté par une inondation dans les années 1950.

L'appareil lumineux ne m'a pas beaucoup surpris, car les sciences de l'homme ont progressé avec une grande accélération et de nouvelles machines de formes différentes apparaissent chaque jour. Mais la couleur et l'intensité de la lumière qu'il émettait étaient surprenantes.

Malgré le fait que je regardais fixement cette lumière, mes rétines n'ont subi aucun dommage ; au contraire, j'ai éprouvé une sensation très agréable et le désir de continuer à observer.

Qui, quand et pour quoi avait apporté cette étrange machine et l'avait installée dans cet endroit qui me semblait si insignifiant ?

C'était là mon questionnement. J'imaginai que l'armée, dans le but de mener une enquête scientifique, avait enfermé dans un sphéroïde de verre coloré un réflecteur d'une puissance extraordinaire, pour une raison quelconque.

J'ai éteint ma lampe de poche (que j'avais oubliée dans ma surprise) et je me suis dirigé vers cet objet lumineux. En chemin, je suis passé devant et vérifié les pompes de réfrigération des transformateurs, je me suis assuré qu'elles fonctionnaient correctement, puis j'ai continué...

Au bout de la cour, je rencontrai le garde de service, nommé Quiroz, qui gardait l'Arsenal la nuit. Je le vis aussi tranquille que si rien d'anormal ne se passait. Devant la tranquillité du garde, je commençai à douter de mon état psychologique. Je sentis que mon esprit avait subi une sorte de malaise.

déséquilibre, et que pour cette raison je voyais des choses qui n'étaient pas réelles. Cela m'effrayait.

« Bonjour, Quiroz, je pensais que nous étions dans l'obscurité », dis-je d'une voix douce pour ne pas laisser transparaître mon changement d'attitude.

« Ah, monsieur, je vous ai vu, je suis plus illuminé que si j'étais sur la place San Martin à Lima », répondit le garde souriant.

« Savez-vous ce qui se passe là-bas ? » demandai-je encore en faisant quelques pas vers l'objet lumineux.

Quiroz a attrapé mon bras gauche et m'a dit nerveusement :

« Monsieur, si vous avez peur, une autre fois, ils sont descendus là-bas avec leur machine volante. Ce sont des êtres bons et ils ne veulent faire de mal à personne. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point ils sont amicaux, mais laissez-les tranquilles. Ils pourraient bientôt partir. »

Grâce aux informations de Quiroz, je pus tirer des conclusions très importantes pour moi. La première était qu'il avait vu aussi ce que j'avais cru voir ; la seconde était que la présence de cet inexplicable et rare appareil lui était déjà suffisamment familière, et c'est seulement ainsi que je pus être sûr que ses membres ne faisaient de mal à personne.

« Écoute, Quiroz, explique-moi mieux, s'il te plaît, qui a atterri là-bas ? Que veulent-ils ici ? T'ont-ils causé des ennuis ? »

— Non, et ne criez pas, monsieur. Parlez à voix basse. Ils ne s'occupent pas de moi. Ils disent qu'ils habitent un autre monde très lointain. Ils viennent sur ces hauteurs où il y a des bergers. Ils viennent souvent.

Les explications de Quiroz m'ont fait croire que lui et moi souffrions tous les deux d'un déséquilibre mental momentané, produit de je ne sais quoi, mais suffisamment fort pour voir des disques volants. Cela m'a alarmé, mais malgré tout, j'ai continué à avancer.

Les horreurs, les tortures, les terreurs et les destructions de la seconde guerre mondiale, à laquelle j'ai participé du début à la fin, avaient tellement rongé mon opinion sur l'altruisme humain que je ne pouvais croire à l'existence d'aucun autre être plus astucieux que l'homme pour l'affronter. Comme j'avais appris « les stratégies d'attaque et de défense », je marchais sans crainte vers cette gigantesque lenticulaire lumineuse. Quiroz resta debout, me suppliant à haute voix de ne pas m'approcher de l'étrange machine. À environ 100 mètres au-delà du patio des transformateurs, et à peut-être 200 pieds de l'objet, je rencontrais deux êtres.

Ils étaient grands, avec des corps proportionnés et des épaules tombantes. Ils portaient des costumes de belle facture, bien ajustés au corps, d'une couleur rare, qui semblait à première vue briller comme la fourrure d'un phoque. Celui qui était à ma gauche m'a salué dans mon dialecte natal. J'ai répondu en espagnol et j'ai continué avec une question.

« Qui es-tu et que fais-tu ici ? »

« Ne vous inquiétez pas, mon ami, je vous en prie », a-t-il poursuivi dans mon dialecte natal, « nous sommes des extraterrestres, de la planète APU. Nous venons ici de l'espace, et lorsque nous passons par cette galaxie, nous visitons la Terre, fraternellement. Nous vous prions de nous pardonner, car nous partirons bientôt. »

« Allez voir le Diable et racontez cela à vos grands-parents à propos des « extraterrestres », et voyez s'ils vous croient, mais ne revenez jamais, car avec votre machine de sorcellerie vous avez provoqué la perturbation du service et avez causé un grave danger à la Sidérurgique de Chimbote en interrompant le courant électrique. »

Je parlais ainsi parce qu'ils me disaient qu'ils étaient des extraterrestres, et qu'ils venaient d'un autre monde pour visiter un endroit aussi éloigné que Huallanca, je ne croyais pas un seul mot de ce qu'ils disaient. Je pensais qu'il pouvait s'agir d'espions d'une nation technique qui se moquaient de moi, en prétendant se faire passer pour des extraterrestres.

« Dites ce que vous voulez, mais l'interruption du courant n'est pas de notre faute. Votre centrale est éclairée. Mon ami, nous vous demandons de ne pas nous juger mal et de nous pardonner. Nous n'oublierons pas. Tout pour les autres. » Ils dirent presque ensemble, se retournèrent et retournèrent à leur navire.

J'observai la machine et vis qu'elle reposait sur trois supports gigantesques de rayons lumineux. Chacun d'eux se terminait par de grands coussins circulaires de lumière de même luminosité. Un escalier qui se terminait comme les cylindres d'atterrissage reliait le centre de la partie inférieure de la machine à la partie supérieure. Ces étrangers montèrent cet escalier et celui-ci, se rétractant, les emporta à l'intérieur. Alors les rayons lumineux qui soutenaient la machine se rétractèrent également. J'entendis un léger sifflement à peine perceptible, comme une brise, et l'appareil s'éleva d'abord verticalement, puis zigzagua rapidement et disparut dans les nuages au-dessus.

« De quelle nationalité pensez-vous que sont ces hommes ? » demandai-je à Quiroz alors que nous retournions lentement vers la cour des transformateurs.

« Ces hommes ne viennent d'aucun pays, monsieur ; ce sont simplement des extraterrestres, comme ils l'ont dit. Là-haut, dans les régions de Champara et de Milwakocha, les bergers et les villageois rustiques les voient toujours. Ce n'est ni un tour ni une nouveauté, monsieur », a-t-il catégoriquement contesté.

« Que t'est-il arrivé, Quiroz ? » Est-il vrai que tu peux croire qu'ils sont extraterrestres ? Crois-tu ce que tu dis ? » ai-je demandé d'un ton fort.

« Pardonnez-moi, monsieur, je ne vous en dirai pas plus, mais je vous en prie, ne parlez à personne d'eux. Ce sont des hommes de bien. Les dénoncer serait une erreur », implorait-il, offensé par mon comportement.

La manière dont Quiroz répondit me fit comprendre qu'il voulait m'obliger à cacher la présence de ces étrangers. Cela me fit rire intérieurement, mais je ne dis rien.

En prenant congé de lui, je me suis rappelé la phrase « Tout pour les autres », prononcée par les étrangers au moment où ils se retournaient pour partir. Elle m'a semblé plutôt gracieuse et a déclenché un éclat de voix à pleine voix.

Je méditai sur cette rencontre inattendue et me persuadai que ces étrangers espionnaient une affaire au profit d'une puissante organisation qui possédait en secret la merveilleuse machine volante construite en forme de plaque, et qu'ils avaient converti Quiroz pour en être leur complice. Pour cela, il essaya de les faire passer pour des extraterrestres afin de détourner mes soupçons.

Qu'ils soient terrestres ou extraterrestres, leur présence était inexplicable. «

Raconter cela serait tomber dans le ridicule », m'a-t-il dit, et j'ai décidé de ne parler de l'événement à personne.

En entrant dans le blockhaus, le technicien des travaux électriques m'a dit que la déconnexion avait été provoquée par un vautour, en court-circuitant le circuit alors qu'il essayait de se percher sur un poteau qui soutenait les câbles à haute tension près du centre de distribution de Chimbote.

MARDI 12 AVRIL 1960

Le jour se leva sous un ciel clair d'un bleu singulier. Les hauts sommets des montagnes d'Ancash, pour la plupart inconnus et inexplorés par l'homme, s'imposaient majestueusement et déployaient leurs escarpements plissés. C'était une matinée des plus agréables qui annonçait une journée tout à fait appropriée à mon excursion habituelle dans les hauteurs environnantes.

J'ai parlé avec un jeune homme nommé Adrian Perez, un chasseur amateur qui faisait partie d'un groupe d'ouvriers d'entretien qui connaissaient tous les chemins de montagne. Nous nous sommes rencontrés chez lui et nous nous sommes rappelés d'explorer le Los Cedros Wash à la fin du Duck Canyon, en allant de Huallanca à Caraz, car il y avait des bergers et cette zone avait vu des ours et des guanacos, des animaux que l'on voit rarement dans la région du Callejon de Huaylas.

Nous quittâmes sa maison en prenant un chemin par la rive gauche du lavoir qui portait le nom du ruisseau.

Nous marchions depuis le matin, en direction du sommet de la montagne qui semblait toucher le ciel. Vers midi, nous étions au début d'un plateau, à environ 4 000 mètres d'altitude, et nous décidâmes de nous reposer quelques minutes et de manger quelque chose. Pendant cette pause, nous convînmes d'avancer jusqu'à l'autre côté du plateau et de revenir plus tard à notre campement. Après avoir récupéré nos forces, nous reprîmes la marche.

Les rochers et les rochers abondaient à cet endroit de telle manière que nous fûmes obligés de laisser des traces de notre passage pour pouvoir revenir par le même chemin et ne pas nous perdre.

Soudain Adrian s'arrêta de surprise, resta immobile sur place et me fit alors signe de la main de m'approcher.

J'ai fait quelques pas en avant, et quand je suis arrivé à lui, j'ai regardé dans la direction qu'il m'indiquait et j'ai vu, au centre d'une petite zone plate sans rochers, la même machine en forme d'assiette creuse, que j'avais vue le mois précédent devant la centrale hydroélectrique de Huallanca.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis cette première nuit où j'avais sincèrement cru que les inconnus étaient des espions, et cela ne m'était plus venu à l'esprit depuis, mais quand j'ai revu cette forme lenticulaire, je me suis rappelé que j'avais pensé qu'ils devaient être voués à une forme d'espionnage, ou à quelque chose d'autre d'illégal.

Autour du disque posé, il y avait un cercle de chèvres et quelques moutons. Sur un côté de la petite clairière, j'ai vu plusieurs personnes, hommes, femmes et enfants. J'ai découvert qu'il s'agissait de bergers avec leurs familles, et j'ai décidé de les approcher pour voir certaines de leurs coutumes et apprendre comment ils vivaient dans un endroit si isolé, et à cette altitude de 4 000 mètres, près des sommets couverts de neiges éternelles.

J'en parlai à Pérez et il accepta de participer et nous continuâmes notre route. En chemin, Pérez commença à me raconter que cette zone était habituée à la descente de ces disques volants venus de l'espace, pilotés par des extraterrestres, de bonnes personnes qui aidaient les bergers de bien des façons. Je comparai les explications de Pérez avec celles de Quiroz et pensai que tous deux, d'une certaine manière, étaient complices de ces étrangers. Je ne dis rien de ce que je pensais ; il ne prêta aucune attention à ce que je pouvais dire et continua à marcher sans parler. Quelques minutes plus tard, nous arrivâmes à l'endroit vu.

Autour d'une petite maison rustique, nous avons vu quatre hommes assis, trois femmes et quatre enfants, ainsi que les deux étrangers que j'avais vus cette première nuit à Huallanca lorsque nous avons vécu le dysfonctionnement, environ un mois auparavant.

Les étrangers souriaient en me voyant, mais ces résidents semblaient gênés par notre présence. Un homme barbu se leva, me regardant d'un air agressif, et me dit :

« Qu'est-ce que tu cherches ici!? »

« Rien, mon ami, dis-je. Nous chassons les pumas et nous sommes passés par ici par hasard. C'est tout. »

L'un de ces extraterrestres m'a tendu la main et j'ai fait de même. Puis il a fait de même avec Perez, ce qui a calmé le fermier qui s'opposait à notre visite. Nous nous sommes assis là, autour de cette maison, avec les autres.

La protestation du berger qui me posait la question et les regards menaçants de ses compagnons confirmèrent mes premières pensées, que tous ces gens étaient là en quelque sorte en train de « conspirer » avec ces étrangers, et pour cette raison craignaient qu'ils ne soient découverts. Comme il faisait encore jour, je n'étais pas pressé, et je pus observer ces étrangers avec plus d'attention, pour pouvoir découvrir leur nationalité.

Ils étaient grands. Leur taille ne permettait pas de les distinguer d'une race terrestre à une autre. La seule différence était que leurs épaules étaient inclinées différemment et que leur silhouette était bien proportionnée, mais ils avaient aussi d'autres caractéristiques raciales différentes que l'on pouvait croire formées par un mélange de tous les peuples de la Terre. La forme de leur visage ressemblait à celle des Arabes ; les yeux étaient semblables à ceux de la race mongole ; le nez à ceux des Nordiques ; la barbe donnait l'impression d'être de type hindou et la couleur de leur peau était d'un blanc rosé.

Après ces observations, je suis arrivé à la conclusion que la plupart de leurs traits ressemblaient à ceux de la race mongole. Ils dégageaient tous deux une personnalité très agréable, ce qui m'a amené à penser qu'il pouvait s'agir d'une des races dont ces bergers descendaient.

Pendant quelques instants, personne ne parla. L'un des bergers s'approcha de moi et dit quelque chose à voix basse. Je ne comprenais rien car il parlait dans sa langue maternelle, le quechua. Perez comprit la langue et se tourna vers moi en disant :

« Il a dit que nous devons partir maintenant, car ils ne voulaient pas de nous là-bas. »

Je pensais me lever pour partir, mais l'un de ces étrangers est venu et s'est assis à côté de moi en me disant :

« Reste, mon ami, si tu veux nous parler. Peut-être pourrons-nous éclaircir certains de tes doutes à notre égard. »

« Ma seule question à ton égard est : pourquoi es-tu ici ? Et qui cours-tu ? »

L'étranger sourit à nouveau. Son sourire me fit comprendre que mon comportement grossier n'avait causé aucun problème. Prenant un petit bâton et l'observant, il dit :

« Nous savons que vous ne croyez pas ce que je vais vous expliquer. Ce comportement envers nous est naturel, car les cellules de votre être nous rejettent. Mais nous vous serions reconnaissants si vous pouviez rester quelques minutes avec nous pour converser. De plus, vous n'avez pas à avoir peur, vous êtes armés et nous non. »

Tandis que l'étranger parlait, je pouvais voir que son costume était une salopette, bien ajustée, avec une plaque qui couvrait sa poitrine. Il avait 15 boutons en 3 rangées de 5. Autour de la taille, des chevilles et des poignets, il y avait une rangée de petites poches sans ouvertures attachées au tissu comme des poches, les unes à côté des autres, et leurs chaussures n'étaient que le bout de la salopette. Le costume avait la tête couverte par une capuche, bien ajustée, qui faisait partie de la salopette, laissant le visage libre du front au col.

« Je vois que tes amis n'apprécient pas ma présence », dis-je en faisant référence aux bergers qui me regardaient avec colère.

« Ne vous inquiétez pas pour eux, ils ne vous feront aucun mal. Ils sont égoïstes, ou comme vous dites, « jaloux », mais pas agressifs. »

« Nous ! Et vous, comment appelez-vous cela ? »

« Dans notre langue, il n'y a pas de mot qui exprime cet égoïsme, ni ses dérivés ; par exemple « je », « à moi », « pour moi », etc. »

« Oui, je comprends. Vas-tu me dire que tu viens d'un autre monde où il n'y a pas de pronom « je », ni le mien, ni le tien, ni pour moi ; que là-bas les gens « volent », les femmes « ne supportent pas la naissance », les plantes « parlent » et autres choses de sorcellerie ? » répondis-je.

« Puis-je vous demander une faveur ? » demanda respectueusement l'étranger. « De quoi s'agit-il ? »

« Pendant mon temps libre, j'ai l'habitude de pratiquer certains exercices de gymnastique. Ceux qui m'ont vu faire disent qu'ils aiment ça. Qu'en pensez-vous ? »

« C'est bien, mais ne tardez pas trop. Je suis fatiguée et je dois encore rentrer. De plus, il pourrait pleuvoir. »

« N'oubliez pas cela », répondit l'étranger, et il ajouta en me regardant droit dans les yeux :

« Essayez de faire comme « moi », dans la langue de ma planète ce mot n'existe pas, mais seulement comme pronom, et n'a pas d'autre usage qui pourrait signifier l'égoïsme. Vous pensez que nous sommes des espions terrestres. Ce n'est pas important. Continuez à maintenir cette pensée jusqu'à ce que vos cellules comprennent le contraire, ce qui est votre droit. »

Il se leva alors. Puis, avec un casque de tissu transparent délicat, il se couvrit la tête, le visage et le cou. Je remarquai que de la partie qui couvrait ses oreilles sortaient deux petits points de tissu brillant, longs de deux centimètres au maximum. Pour la première fois, je vis que ces étrangers couvraient leur visage d'un tissu si transparent qu'il n'altérait en rien leur forme ou leur couleur, et cela me surprit. L'étranger qui était assis à côté de moi me regarda et sourit :

« Cet appareil et ces gants, nous les utilisons uniquement lorsque nous effectuons des vols individuels, sans machines volantes, pour protéger le visage et les mains », a-t-il expliqué.

Je ne répondis rien. Je ne lui posai pas non plus de questions. Je regardai de nouveau l'étranger qui se préparait à voler et je vis qu'il était en train d'enfiler ses gants, blancs comme neige. Bientôt il s'éloigna de quelques mètres et appuya sur un de ces boutons de sa plaque thoracique. Soudain je remarquai que les petites poches autour de sa taille, de ses chevilles et de ses poignets commençaient à se gonfler, prenant la forme d'un cône tronqué. J'entendis un souffle de vent très doux et l'étranger s'éleva dans les airs à grande vitesse et disparut parmi les nuages au-dessus.

Je pensais que pour s'élever à une telle vitesse, il devait utiliser ces gadgets auxiliaires qui proportionnaient en quelque sorte la propulsion nécessaire, et qu'il reviendrait en retombant, grâce à l'utilisation d'un parachute. Mais cela ne s'est pas passé ainsi. Pendant que j'attendais que l'étrange aviateur tombe verticalement, comme il s'est élevé,

Perez, qui parlait avec un autre berger, s'est approché de moi et m'a dit avec enthousiasme :

« Regardez ! Là-bas, Señor ! »

J'ai regardé dans la direction qu'il m'indiquait et j'ai vu l'étranger revenir, planant au-dessus des arbres et des rochers, volant horizontalement à une altitude d'environ 200 mètres au-dessus d'eux, comme un oiseau.

Je fus surpris par une démonstration aussi étrange. Je n'avais jamais entendu ou lu jusqu'alors que des savants avaient découvert un moyen utile pour que les hommes puissent voler seuls, comme des oiseaux, sans machines volantes. L'action de l'étranger provoqua en moi une grande surprise, mais cela ne changea pas mon opinion sur l'existence de ces extraterrestres, et encore moins sur le fait qu'ils visitaient notre planète. L'étranger descendit comme un aigle, sans faire aucun bruit, et se plaça à mes côtés.

Il m'a regardé, a souri et m'a dit :

« Dis-moi, mon ami, ce que tu viens de voir. Est-ce que tes terrestres peuvent faire cela ? » «

Comment as-tu fait ? » demandai-je.

« Cet appareil que je porte autour de ma ceinture, de mes chevilles et de mes poignets est rempli d'ions positifs et lorsqu'ils commencent à fonctionner, nous nous dégravissons. Cela nous permet d'obtenir la vitesse souhaitée et la possibilité de réaliser un vol vertical, un vol horizontal ou en zigzag, et nous élève et nous permet de descendre. Sur APU, nous volons tous individuellement. C'est l'un des procédés que nous utilisons pour nous déplacer sur notre planète, depuis des millions d'années. »

« Je ne sais pas ce qu'est un ion, ni d'où vient la connaissance scientifique de l'homme dans ce sens, mais ce que vous venez de me montrer suffit pour me faire changer d'avis sur le fait que vous utilisez des inventions secrètes de notre part pour surprendre tous ceux qui vous voient et ainsi parvenir à vos fins. »

L'étranger resta silencieux un moment, puis me sourit et dit : « Nous venons d'une planète que nous appelons APU, située en dehors de la Voie Lactée. Nous sommes les protecteurs des cellules et de la vie. Pour cela, nous voyageons dans l'espace pour aider de différentes manières les êtres planétaires, mais pas pour vous impressionner par le résultat que vous croyez en notre existence et en nos « pouvoirs extraordinaires » ».

Il continua le récit et me raconta l'explosion de l'APU, la formation des galaxies, les problèmes de la Terre et d'autres planètes. Ceci ainsi que bien d'autres choses que nous ignorons et qu'il est impossible de croire rationnellement.

Ces histoires d'étrangers suscitaient en moi des sentiments de ridicule et de sympathie en même temps.

Il était déjà tard. Nous avons passé plusieurs heures à écouter ces explications inconcevables, et je me levai, j'appelai Pérez et nous fîmes nos adieux à ces bergers. Lorsque je dis la même chose à l'étranger qui était à mes côtés, il me regarda droit dans les yeux, me prit la main avec émotion et dit :

« Tout pour les autres » ; alors l'autre s'est approché de moi et a fait la même chose avec enthousiasme. De la même manière, ils ont dit au revoir à Pérez et nous sommes partis pour rentrer à la maison.

En chemin, je réfléchissais profondément à ce que je venais de vivre ce jour-là. La démonstration de l'être étrange, volant horizontalement, m'avait impressionné, mais pas suffisamment pour me convaincre qu'il s'agissait en fait d'êtres humains venus d'un autre endroit de l'espace, et que certains d'entre eux étaient venus ici pour aider les bergers des Andes péruviennes.

Je me suis alors dit qu'un homme qui avait inventé un tel appareil pour voler individuellement et qui l'utilisait comme ces inconnus était impressionnable. Pendant un moment, j'ai imaginé qu'ils auraient pu utiliser l'hypnose pour me faire voir des choses aussi irréalisables. Et finalement, après avoir examiné la situation, j'ai décidé d'en parler à Perez.

« Ami Perez, dis-je avec détermination, raconte-moi tout ce que tu as vu pendant que nous étions avec ces extraterrestres. »

Se pourrait-il que je me souvienne de tous ces détails ?

« Monsieur, comment se fait-il que vous ne puissiez pas expliquer des choses aussi rares ? Ici, il n'est pas si rare de voir des choses qui viennent d'autres mondes. Depuis de nombreuses années, elles viennent ici. Au début, elles arrivaient dans ces machines ovoïdes, comme vous venez de le voir. Plus tard, elles ont commencé à arriver dans d'autres, semblables à des avions. »

« Et alors, ces étrangers sont-ils arrivés dans d'autres types de machines ? » demandai-je.

« Oui, monsieur, et certaines de ces machines sont beaucoup plus rapides. Quant à ces disques volants, quand ils s'élèvent, on peut les voir pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'ils disparaissent au loin. Mais ceux qui ressemblent à de petits avions disparaissent en un instant sans qu'on s'en aperçoive. On les appelle « viento » (vent) et pour une bonne raison : ils disparaissent comme le vent. Quand ils atterrissent, on les voit, mais dans la plupart des cas, ils arrivent imperceptiblement. Dans un instant auquel on ne pense pas, ceux qui sont dans le petit avion semblent surgir du sol.

« Vous dites que les autres machines ne sont pas aussi grandes que les disques ? » « C'est cela, monsieur. En effet, elles sont petites. Plus petites que ces petits avions qui transportent des passagers. Certaines ont des ailes très étranges. Elles s'étendent et se replient à leur guise, comme certains oiseaux. D'autres sont comme des papillons et d'autres cylindriques, comme des cigares. Il y en a aussi qui ressemblent à des feuilles de trèfle ; mais toutes, quand elles s'élèvent, ramènent leurs ailes vers leur corps. Elles sont rapides, si bien qu'elles disparaissent sans qu'on voie quand ni comment. Dans un endroit, les gens qui les voient pensent qu'il s'agit d'appareils de l'armée, car ils ressemblent à ces petits avions légers, mais quand on voit qu'ils peuvent voler, ils peuvent voler.

« Quand les visiteurs replient leurs ailes, ils volent comme des oiseaux, guérissent les malades de la manière la plus rare, font pleuvoir d'un ciel sans nuages et accomplissent d'autres miracles de ce genre, nous croyons qu'ils sont des anges venus du ciel. Ils disent qu'ils viennent d'une planète lointaine, APU, qui sait ? La plupart d'entre eux sont les mêmes anges que vous avez vus. La seule chose dont nous pouvons être sûrs, c'est qu'ils sont de bonnes personnes, qu'ils viennent en aide à tous et qu'ils ne font de mal à personne. Mais qui sont-ils et ce qu'ils font ici, je ne le sais pas vraiment avec certitude. »

« Et toi, Pérez, tu les as déjà vus ? » demandai-je, surpris. « Oui, monsieur.

L'année dernière, je suis allé chez une connaissance qui habitait près de la rivière Kitarqsa, et il m'a emmené voir un de ces petits avions qui était là un instant. Mais les gens n'en parlent à personne. La plupart des habitants disent que ces gens viennent du ciel. Ils craignent que les autorités ne se rendent compte de leur présence et que l'armée ne vienne les arrêter. Les paysans ne veulent pas que cela arrive ! » dit-il avec insistance.

La conversation avec Perez m'a confirmé une fois de plus que les bergers avaient des croyances mythologiques et dépendaient des disques volants qui venaient du ciel, et que pour cette raison leurs occupants étaient amicaux. Ils leur prêtaient assistance et possédaient des pouvoirs surhumains. Nous sommes rentrés à la maison avant la nuit.

Je n'ai rien dit à ma femme de ce qui s'était passé pour ne pas lui donner le pressentiment que je souffrais d'une quelconque déficience mentale. Pour ne pas perturber la paix de ma vie familiale, j'ai décidé de ne parler à personne de cet événement.

Quelques jours plus tard, Perez m'apporta des rapports et des récits des années passées, dans lesquels les grandes puissances attribuaient indirectement leur paternité aux disques volants. Ces récits et les récits mentionnés par Perez sur ces petits avions confirmèrent encore plus mon opinion que ces étrangers étaient des espions de quelque pays sur Terre, et pour éviter d'être considéré comme complice d'un éventuel crime, je décidai d'interrompre pendant quelques semaines mon penchant pour la randonnée et l'exploration des sommets.

Mais au fil du temps, l'envie de pratiquer mon sport favori m'assaillit chaque matin. Je décidai alors de revisiter ces sommets, en passant à nouveau par la rive droite du Rio Kitarqsa, dans des lieux bien éloignés de ceux où j'avais rencontré les inconnus auparavant.

A cette époque, Pérez était en voyage et je ne pouvais pas compter sur lui, ce qui m'inquiétait. La veille, au travail, un jeune homme du nom de Quispe m'avait dit qu'il connaissait les routes de la région que j'avais choisie pour ma prochaine exploration et il m'avait demandé la permission de m'accompagner.

J'ai accepté son offre et nous avons convenu de faire le voyage le dimanche suivant.

AUTRES ACTIVITÉS OVNI ICI

Cette région particulière du Pérou est depuis un certain temps un foyer d'activité OVNI. Les extraterrestres qui disaient venir d'une autre planète qu'ils appelaient Itibi-Ra avaient établi une plantation non loin d'ici, le long de la rivière Ucayali, juste au-dessus de Pucallpa, leur plantation n°1. Ils hybridaient des plantes de leur propre planète avec les nôtres pour les améliorer. Ces extraterrestres avaient deux autres grandes plantations en Amérique du Sud et une autre en Inde. Voir mon livre « UFO CONTACT FROM ITIBI-RA »

À peu près à la même époque, des engins circulaires en forme de disque volant, correspondant aux descriptions des navires Itibi, ont été photographiés au-dessus de Yungay, un petit hameau qui a ensuite été anéanti par un derrumbe, une énorme coulée de boue, tuant tous les habitants.

Les détails ont été rapportés dans mon livre identifié ci-dessus.

La photographie de couverture de ce livre, ainsi que celle de mon livre mentionné ci-dessus, a été prise cinq ans avant le début de cette affaire APU, et dans la même région. Là encore, elle correspond très bien aux descriptions du disque volant en forme de plaque inversée utilisé par les Apuriens à Huallanca. La photographie a été prise par Sr. Augusto Arranda, de Lima, en visite dans le petit hameau de Yungay à 8 000 pieds d'altitude sur un épaulement du mont Huarascan dans les mêmes montagnes d'Ancash à quelques kilomètres au sud-est de Huallanca sur le même Rio Santa.

C'étaient aussi des êtres humains très bienveillants d'Itibi-Ra qui exploitaient leur plantation à l'est des montagnes d'Ancash, le long d'un affluent de la rivière Yavari, au nord de Pucallpa et à l'est de Huallanca, où ils traitaient également des Indiens sauvages loin des commodités de la civilisation.

Il faut plusieurs coupes de cartes différentes pour localiser clairement les sites concernés par ce rapport, car les sites spécifiques sont de petits centres peu peuplés situés sur les cartes. Ce sont les meilleures que j'ai pu trouver pour montrer ces emplacements. J'ai essayé de les marquer tous pour votre commodité.

C'est également ici que s'est produite l'une des observations d'OVNI les mieux signalées au monde : le 22 février, à peu près à la même époque, un avion de ligne DC-4 de Fawcett Airlines en partance de Piura pour Lima au Pérou, venait de dépasser le mont Huascaan à l'est et volait à 7 000 pieds d'altitude au-dessus du niveau de la mer, en direction du sud, avec 52 passagers et 6 membres d'équipage à bord, et a signalé un événement des plus spectaculaires.

Les passagers furent surpris lorsque la voix du pilote, le capitaine d'aviation Oswald Sanvitti, se fit entendre dans l'interphone de la cabine et annonça : « Attention à tous les passagers ! Si

« Vous regarderez vers la droite et vous verrez un autre objet dans le ciel. Cet objet étrange que vous voyez est un OVNI ».

Voir l'annexe II du présent rapport pour plus d'informations et une photographie prise par l'un des passagers à bord.

Les coupes de la carte suivent la photographie.

YUNGAY, PERU
March 1967, 17:30

On an undetermined day in March 1967, at Yungay, high in the Ancash Mountains of Northern Peru, Sr. Augusto Arranda, a visitor from Lima, borrowed a camera, an old box style Voightlander, 40 years since manufacture, and he borrowed it from Trading Post Operator, Sr. Cesar Ore from whom he bought a roll of film, which Ore installed and showed Arranda how to use the camera. With this poor sophistication in equipment, Arranda set out to walk the high country and try to get some pictures of the spectacular scenery.

The next day later Arranda brought the camera back to Ore who removed the exposed film while Arrand told him of seeing and photographing some strange airplanes out in the high scrub. Ore gave the film to Arranda who took it back to Lima with him.

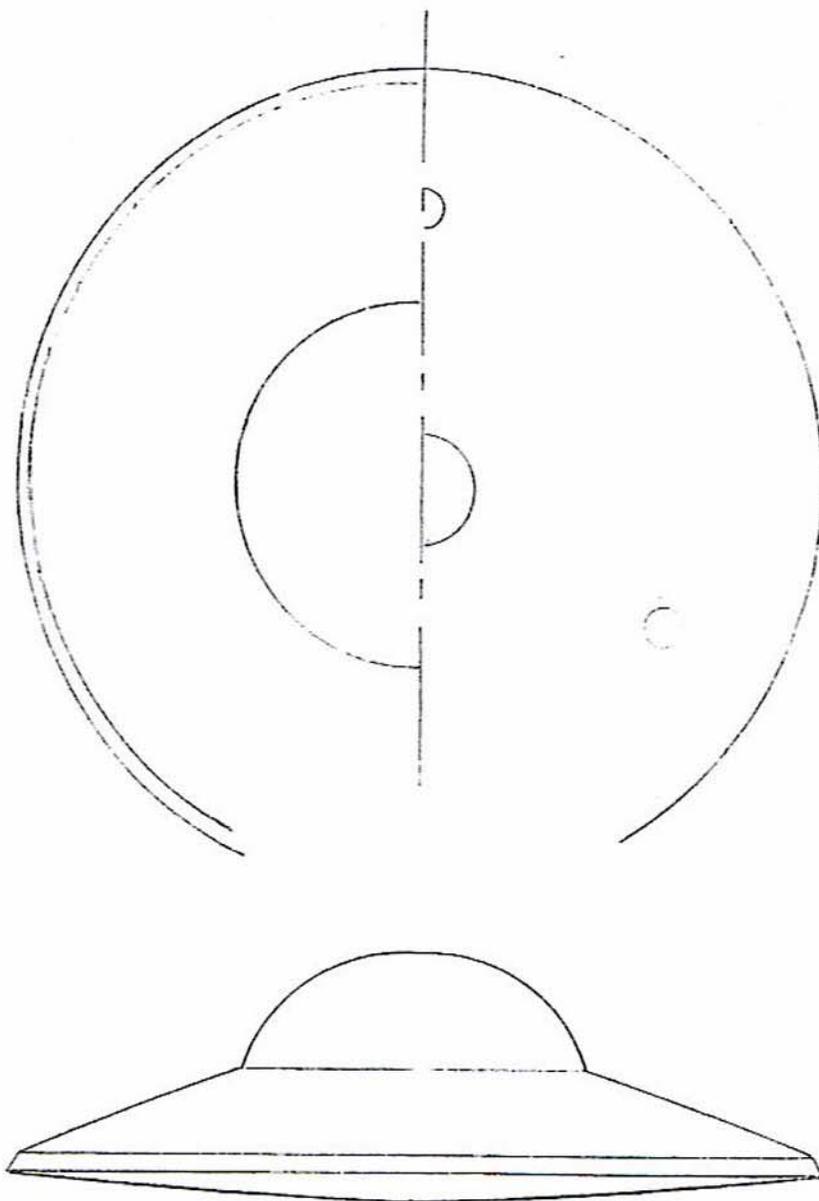
A few weeks after that Sr. Ore received a small pocket album with a set of the pictures taken by Arranda on his trip, including 4 pictures of the strange airplanes. The odd craft were disc-shaped, fairly flat, and had a dome or cupola raised on top. There were two such craft, just alike in two of the pictures. The rest of the pictures were of mountains and scenery as expected.

From the pictures it appeared that the two circular craft had approached the area, taken notice of the lone hiker, and went to some pains to check him out. They appeared to have arrived together, then split and circled the area, with one coming closer than the other, and after observation to their satisfaction, they seemed to have joined up into formation again and flew away together. Arranda shot the rest of the film of these activities and then started back.

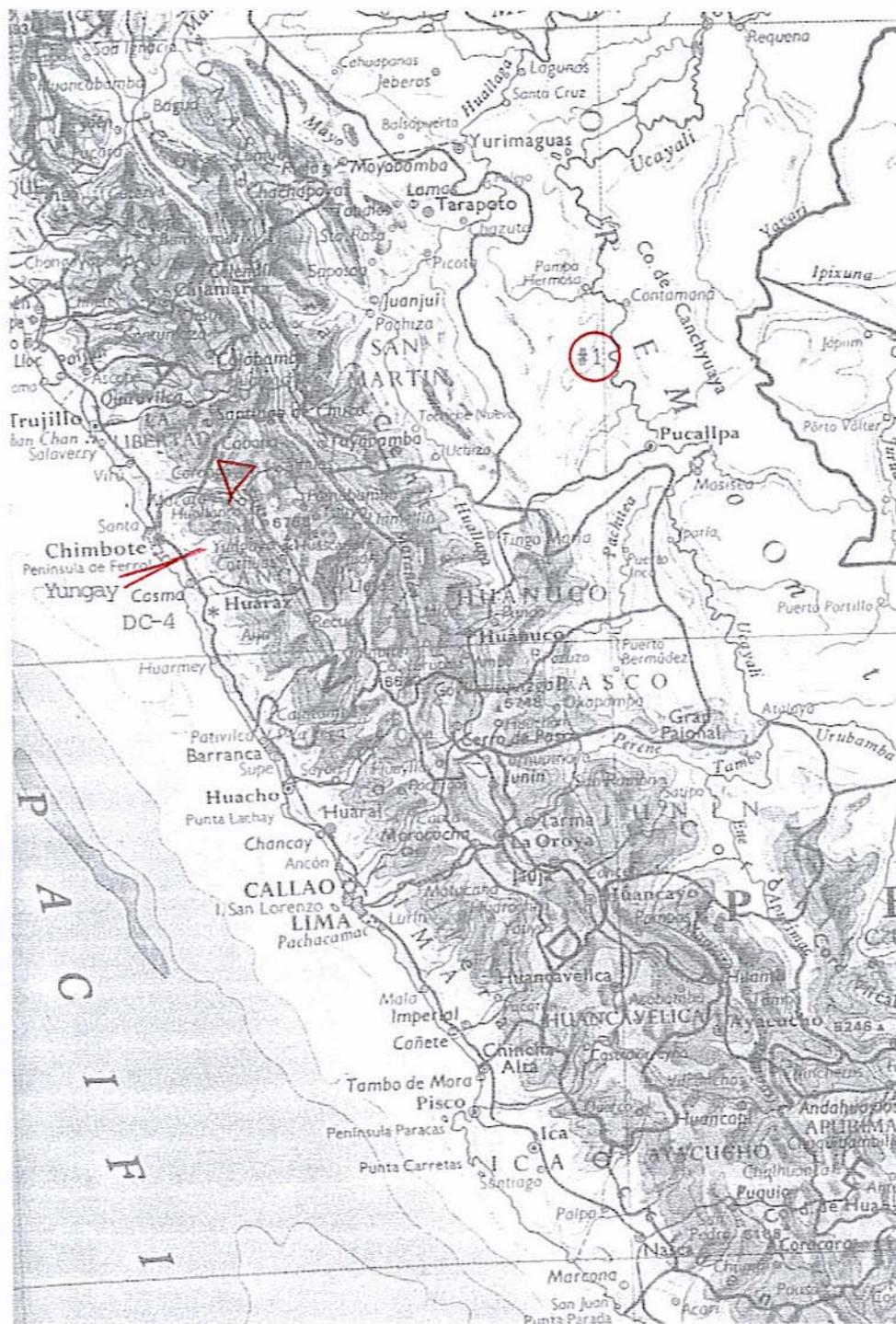
The beautiful color photos showed two disc-shaped UFOs approaching over the shoulder of a mountain, then only one of them circling out over the valley beyond a lower tree top, then the other coming in on a close low pass at almost treetop level, then both ships joined up again at a little more elevation and flew slowly for a moment as the last picture was snapped, and then sped away.

The investigation into this case by Richard Greenwell was persistent and diligent, and did turn up considerable information, although we still do not have all.





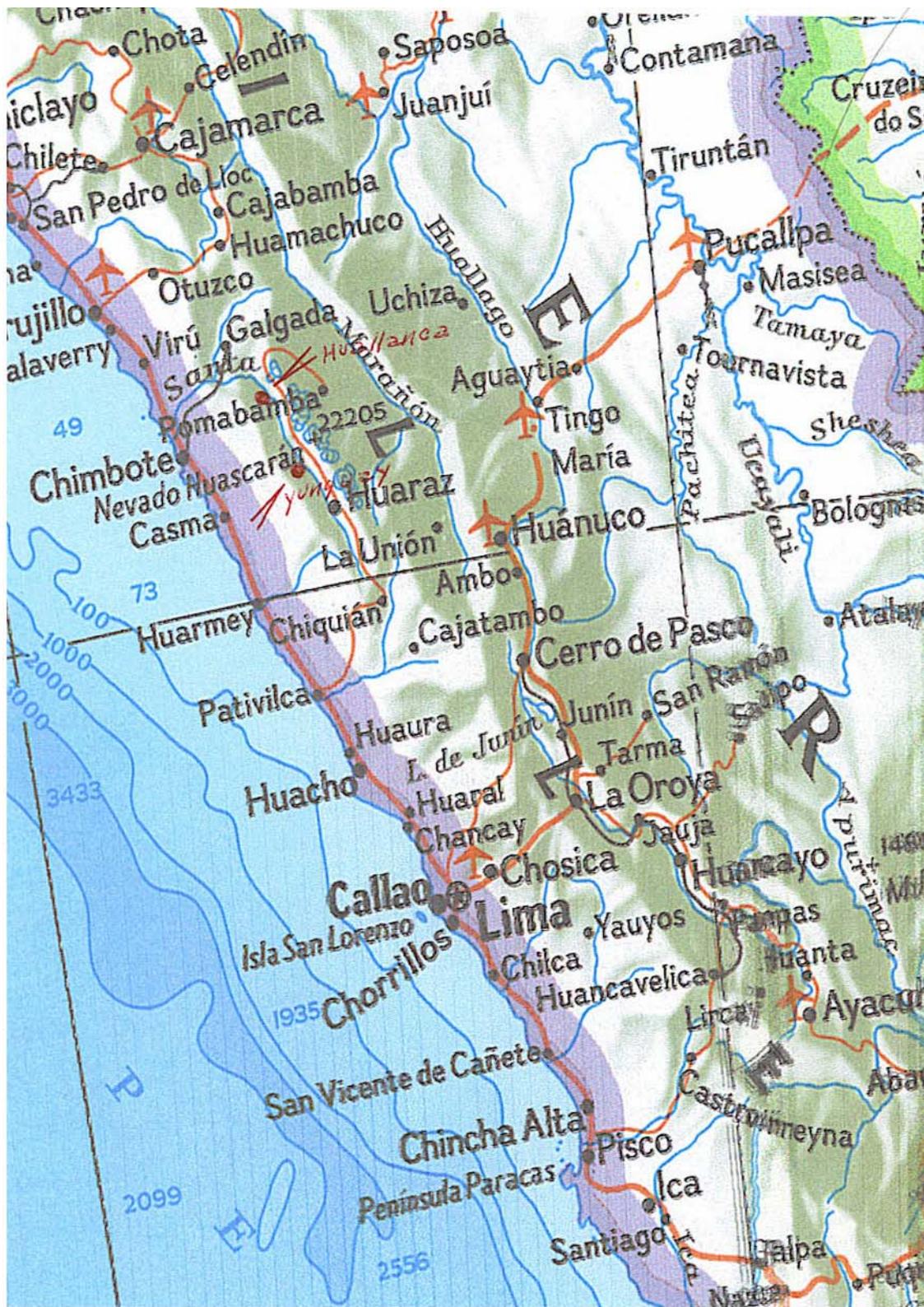
March 1967, 17:30, Yungay, Peru. Line drawing of the object observed and photographed by Augusto Arranda in the Ancash Mountains of Peru. The descriptions of the Itibi craft were almost identical.



First ITIBI landings took place near Pucallpa, in the Ucajali country upriver from Contamana. There is rich soil here in relatively isolated locations. The first experiments with Earth agriculture and crossbreed hybridization were carried out here. This was the first ITIBI plantation.



This cut is from an old map still showing the locations of Yungay and Huallanca on the Rio Santa above Chimbote. When Yungay was buried in a mudslide it was dropped.



This cut from a more modern map shows the location of the Rio Santa above Chimbote. Huallanca and Yungay are no longer shown but the snow-capped mountains above are.



Dimanche 15 mai 1960

Ce matin-là, le ciel était nuageux après quelques jours de soleil radieux. Je pensais que s'il pleuvait, il serait difficile de marcher dans les montagnes et, face à cet inconvénient tout à fait possible, j'étais sur le point de reporter la marche à ce jour.

Tandis que je me lamentais sur l'état défavorable du temps, Quispe frappa à ma porte. Je lui ouvris et le trouvai si enthousiaste à l'idée de cette excursion que je changeai d'avis. Quelques instants plus tard, je me préparai et nous partîmes.

Nous traversâmes la rivière Kitarasqua et commençâmes à gravir les hauteurs qui commençaient à la rive droite. Pendant l'ascension, je me souvenais des scènes des rencontres que j'avais vécues avec ces étrangers les jours précédents. Pendant quelques instants, dans mon esprit, les pensées à leur sujet commencèrent à m'impliquer dans leurs activités, ce qui troubla ma tranquillité, et pour cela je fus heureux d'avoir changé la direction de mes pas pour ce jour-là, et ainsi d'éviter toute nouvelle rencontre.

Mais ce qui me troublait le plus, c'était de savoir qui étaient vraiment ces hommes qui se trouvaient dans les pentes abruptes et aussi inhabitées des Andes péruviennes, dans la région d'Ancash. En cherchant une explication à cette inconnue des plus incompréhensibles, je remarquai que mon compagnon marchait sur les rochers avec facilité et rapidité. Je commençai à sentir qu'avec lui je pouvais explorer en une journée beaucoup plus de montagnes que je n'avais fait auparavant avec Pérez, et cela me plaisait. Je pus voir que Quispe possédait la pratique et l'agilité pour gravir les montagnes, ce qui me poussa à lui demander de me parler de ses expériences.

Comme nous marchions depuis quelques heures, je lui ai proposé de faire une courte pause, dans l'intention de discuter plus facilement ce matin-là.

« On se repose quelques minutes ? Qu'en penses-tu ? » demandai-je en m'efforçant de surmonter la fatigue.

« Je crois qu'il est encore tôt. Nous venons juste de commencer à grimper, mais si tu veux t'arrêter un instant, oui », répondit Quispe, surpris par ma suggestion.

« Nous irons jusqu'à ce gros rocher là-haut, d'où je crois que c'est un bon endroit pour voir les environs. Qu'en penses-tu ? »

« C'est bien, monsieur », répondit-il en synchronisant son allure avec la mienne. Lorsque nous arrivâmes près du gros rocher, il monta le premier et resta là à observer attentivement les alentours, comme s'il cherchait quelque chose de perdu parmi les sommets ; je montai également et m'assis.

« Que cherches-tu avec autant d'intensité ? Tu cherches peut-être à découvrir quelque chose ? » dis-je avec une expression amusée. Quispe sourit

et resta silencieux pendant quelques instants. Il semblait qu'il essayait avec un certain effort de confirmer quelque chose de très important, puis il parla :

« La vérité, monsieur, c'est que j'ai peur et je suis un peu gêné de vous dire ce que je cherche. Dans ces régions, il arrive parfois, dans de rares cas, des choses qui, racontées plus tard, font dire que vous êtes fou, que vous avez rêvé pendant que vous dormiez de fatigue ou que vous faites une blague. »

« De quoi parles-tu, Quispe ? » lui demandai-je. Et puis, pour lui donner confiance, j'ajoutai :

« Dites-le-moi une fois. Je vous assure que je ne vous considérerai pas comme un fou. Si je n'avais pas eu confiance en vous, je n'aurais pas accepté que vous m'accompagniez dans ce voyage », dis-je d'un ton persuasif.

« Est-il vrai que tu ne me taquineras pas si je te dis un secret ? »

« Non, mon ami, je ne taquine jamais personne. Selon moi, toute personne a le droit de penser, d'exprimer une opinion, de poser des questions et de suggérer quelque chose sur tout ce qui constitue la vie qui nous entoure et dont nous faisons partie. »

« Parlez-vous sérieusement, Monsieur ? »

« Oui, mon ami. Pour moi, les opinions, les événements et les problèmes liés à la vie ne sont pas une plaisanterie. »

« Merci, monsieur », répondit-il d'un ton soulagé. S'asseyant à côté de moi, il me regarda et dit :

« Autour de ces lieux, il y a constamment des gens rares qui viennent dire qu'ils viennent d'un monde lointain. »

« Oui, je le sais déjà, Quispe. Ils disent qu'ils habitent une planète qu'ils appellent APU, et qu'ils voyagent dans l'espace à bord de vaisseaux qui ont la forme d'assiettes creuses, d'avions, de rondins de bois, de poires, de cigares et d'autres formes différentes. »

– Mais monsieur, comment savez-vous tout cela ? Qui vous l'a dit ? – Personne ne me l'a dit, Quispe, je les ai vus.

« Est-ce vrai, monsieur ? » s'exclama-t-il en se levant, surpris et heureux. « Et c'est vrai, mon ami. Si vous voulez être sincère avec moi, mon ami, asseyez-vous et dites-moi tout ce que vous savez sur ces visiteurs. »

Tandis que je disais cela, une autre confirmation m'est venue à l'esprit que les étrangers ont usé de ruse en se faisant passer pour des extraterrestres pour s'attaquer aux paysans, profitant de leur ignorance et l'utilisant à leurs fins.

« Merci, monsieur, merci beaucoup, et sachez que je vous dirai la pure vérité. » Il insista là-dessus, et il commença à faire référence au cas par cas à ses rencontres, en essayant de ne pas omettre le moindre détail.

Pendant que Quispe racontait ses expériences, je regardais vers les sommets des montagnes de la Cordillère Blanche, qui s'élevaient les uns après les autres, formant un majestueux col blanc de nature qui orne le continent sud-américain.

Bientôt, j'ai vu un condor qui traversait l'espace près d'un pic, se déplaçant à grande vitesse vers les escarpements montagneux de la rive gauche de la rivière Kitarasqua. Pour la première fois de ma vie, j'ai observé que l'oiseau gigantesque, dont l'envergure dépassait deux mètres, fuyait désespérément un petit oiseau qui lui avait laissé une plume.

« Un géant qui fuit un si petit oiseau », me dis-je. Cela me parut ridicule et je me mis à rire bruyamment.

« Vous vous moquez de moi, monsieur ? » dit Quispe surpris, interrompant son récit,

« Non, mon ami, je ne me moque pas de toi. J'ai simplement vu un condor fuir un petit oiseau, et cela m'a paru ridicule, ce qui m'a fait rire. »

« Bien sûr, monsieur. Le moineau est très petit et pour cela le Condor ne peut pas l'attraper. Parfois ces géants créent des problèmes pour lesquels les petits se sentent trop maltraités. Mais quand ceux-ci se rebellent, les autres changent et commettent même de graves erreurs », raconta mon compagnon souriant. Je compris l'expression de Quispe qui, malgré son ingéniosité, effleurait à peine le problème le plus négatif de la société humaine.

« Le jour viendra-t-il où les hommes remplaceront le mot « discrimination » par « fraternité » ? » pensais-je et, confiant dans la réalisation prochaine de cette aspiration de l'humanité, je me levai.

« Marcher, mon ami ? » dit Quispe.

« Comme vous le dites, monsieur, nous sommes très en retard. Que dit votre montre ? » « Il est dix heures cinq minutes », dit-il.

« À midi, nous devrions être au sommet si nous continuons à marcher, mais si nous nous arrêtons pour nous reposer tous les cent mètres, nous n'arriverons pas au sommet en une journée », a affirmé Quispe, en faisant référence au temps que nous avons perdu.

« Je serai en sécurité à partir de maintenant, et nous n'aurons pas de repos jusqu'à ce que vous l'ordonniez ; en plus, je vous nomme chef de l'expédition », dis-je.

Il sourit et accéléra le pas. Nous étions montés au sommet d'un pic pointu situé en face du Champara Snowfield. Nous nous trouvions ainsi à plus de quatre mille mètres d'altitude et un vent froid nous glaçait. Nous nous arrê tâmes une minute pour choisir un itinéraire puis nous l'empruntâmes et commençâmes à avancer jusqu'à une petite élévation située devant nous et là pour y faire un feu afin de nous réchauffer les mains. Nous y étions presque lorsque nous rencontrâmes une paire de chèvres.

« Ils se sont séparés de leur troupeau », m'a dit Quispe tandis que je remarquais que l'un d'eux n'avait qu'un seul orteil et boitait sur une patte avant.

« C'est ce que je pense. J'espère que nous retrouverons le propriétaire, afin qu'il puisse nous recommander des endroits intéressants à visiter. »

"Nous le trouverons sûrement, monsieur, car il y a ici de nombreux bergers. De cette colline principale, il y a une vaste prairie rocheuse, mais avec une abondance

d'herbe pour les animaux. Quand nous arriverons là-haut, vous verrez. » a assuré Quispe.

Nous avançâmes avec entrain. Quelques minutes plus tard, nous nous trouvâmes au sommet de la montée. Devant nous apparaissait en effet une prairie en partie sillonnée de profonds ravins formés par quelque ruissellement d'eau lointain. En contraste avec les forêts et les arbustes qui poussaient aux alentours, cette particularité se détachait. Nous nous hâtâmes de grimper sur un pinacle élevé pour avoir une vue d'ensemble des environs. Bientôt, à une petite distance de nous, nous vîmes une extension régulière où paissaient des vaches, des moutons, des chèvres et quelques chevaux, qui couvraient la plus grande partie de la zone. Au bout de la prairie se trouvait une cabane construite en rondins de bois bruts.

Le toit était fait de paille d'herbe et de la maison sortait une fumée blanche qui se dispersait dans l'espace au gré du vent. Devant la cabane brûlait un feu de joie.

Autour de lui, je vis plusieurs personnes assises par terre.

« Tu as dit la vérité, Quispe, car il y a là des bergers qui nous attendent pour nous inviter à déjeuner », dis-je en plaisantant.

« Ils sont toujours là. Nous leur signalerons leurs chèvres perdues », dit-il. « Ne seront-ils pas gênés par notre visite ? »

« Je ne crois pas. Certains de ceux qui vivent là-haut seraient dérangés si un étranger s'approchait de leurs huttes, mais ce sont de bonnes personnes, elles ne seront pas dérangées. J'en suis sûr.

« Alors allons là où ils sont », dis-je et nous partîmes. Bientôt nous arrivâmes à la cabane. Deux chiens sortirent à notre rencontre. L'un des bergers se leva, calma les chiens et s'approcha de nous. Je le saluai et il me tendit la main sans parler.

« Celui-là ne comprend pas l'espagnol. Il ne parle que le quechua, pas plus », m'a expliqué Quispe à la hâte.

« Dites-lui que nous chassons les pumas, et c'est pour cela que nous sommes venus lui demander de nous orienter, car nous avons entendu dire que dans cette région, ils tuent du bétail. »

Le paysan comprit certaines de mes paroles et montra une certaine joie. Il parla à Quispe en quechua et lui tendit la main avec enthousiasme. Le changement soudain de comportement du paysan me fit comprendre que les pumas avaient causé des dégâts et que notre offre était acceptée. C'était une manière positive de communiquer.

Le paysan nous a invité à nous approcher du feu et à nous asseoir avec eux. Il y avait trois femmes, plusieurs hommes et deux enfants qui se cachaient derrière leurs mères, comme s'ils avaient peur de nous. Cela m'a mis mal à l'aise et j'ai réfléchi à la façon de résoudre ce désagrément. Puis je me suis souvenu que j'avais des caramels dans ma poche, j'en ai sorti deux et je les ai offerts aux petits.

L'homme qui nous reçut parla aux enfants, mais ils ne répondirent pas. Une des femmes prit les caramels et les offrit aux petits. Elle me remercia. Soudain, elle fronça les sourcils et eut l'air triste, une larme coula sur son visage hâlé par le froid des Andes. Cela m'inquiéta et je demandai à Quispe de lui demander la raison de cette tristesse. L'un des hommes, comprenant mon inquiétude, s'approcha de moi et dit à voix basse :

« Monsieur, merci pour la douleur que vous ressentez. Elle pleure parce qu'elle a un enfant malade. Il y a neuf jours, ce garçon est allé à la montagne, a escaladé un rocher, a perdu l'équilibre et est tombé, se cassant le bras droit et quelques côtes. »

L'homme parlait un espagnol très mal prononcé, mais je comprenais et il me demanda s'il pouvait m'emmener voir le garçon. J'acceptai et, sans consulter la femme, il m'invita à entrer dans la cabane. Nous entrâmes, le paysan, Quispe et moi. La scène, malheureusement, me fit horreur. Sur le sol, sur une paillasse de foin, recouverte d'une couverture de laine faite à la main, gisait l'enfant. Son visage tuméfié avait pris une couleur bleuâtre à cause des infections ; ses yeux mi-clos, sa bouche entrouverte, sa langue et ses lèvres gonflées, avaient un aspect terrible. Le paysan m'attira à côté du garçon et je touchai la partie de son poignet pour sentir son pouls. Je devins encore plus alarmé.

Ne sachant si c'était par désespoir, par manque d'expérience ou par d'autres phénomènes inconnus de moi, je ne sentais aucun battement de coeur dans les artères. J'en déduisis que la petite était entrée dans un état de coma.

Bien que l'hôpital de Huallanca soit situé à plusieurs kilomètres de là, j'ai décidé d'essayer d'emmener l'enfant chez le médecin le plus vite possible pour qu'il soit soigné. J'en ai parlé à Quispe et je lui ai demandé d'expliquer à la mère notre offre.

Pendant que je réfléchissais à la manière de procéder pour le transfert du malade à l'hôpital, le paysan informa la mère du petit de ma détermination. Cela la mit en colère. Elle entra dans la maison, désespérée, et cria sur Quispe, le menaçant du doigt. Elle me saisit par le bras et me tira dehors avec une force inexplicable. Elle tomba à terre. Je restai là, stupéfait, et je pensais que mon intention avait offensé une coutume de ces gens. J'avais peur ; peut-être qu'elle m'attaquerait. Je réfléchis et j'appelai Quispe pour qu'il nous quitte. Sur ce, la mère du petit sortit de nouveau de la maison, vint à mes côtés et se mit à crier et à gesticuler, et à me mettre les mains sur le visage. Les seuls mots dont je me souviens, sans en connaître la signification, furent :

« Maman ! Taita!.... Manan ! Taita Dios... »

Quispe s'est approché de moi et m'a dit :

« N'ayez pas peur, monsieur, la mère de l'enfant dit que les Dieux du ciel viendront guérir son fils, et que nous devrions le laisser tranquille. »

Cela a calmé un peu mes nerfs et j'ai cru qu'elle voulait dire qu'une sorcière viendrait guérir son garçon, en utilisant le feu, la fumée, les incantations, etc.

« Devrions-nous attendre et rencontrer les dieux ? » demanda Quispe, attendant ma décision.

:Oui monsieur, s'il vous plaît, vous allez voir quelque chose de très intéressant, je vous l'assure, et ce que vous verrez vous plaira. » Suggéra-t-il avec enthousiasme.

« Très bien, Quispe, nous attendrons la présence des « Dieux » », dis-je avec une expression de légère plaisanterie.

Un chien s'approcha de moi, les oreilles baissées et remuant la queue en signe d'amitié. Je le caressai et il me lécha la main. Nous devînmes amis. Après le chien, un petit garçon vint s'asseoir à côté de moi. Il parla avec émotion en quechua, ce que je ne compris pas, mais il me sembla qu'il parlait de son chien. J'essayai d'engager la conversation avec le petit. Bien que nous ne nous connaissions pas, la pureté du petit enfant fit naître en moi un désir sincère d'amitié.

« C'est la seule fois dans notre vie humaine que nous réagissons avec des sentiments non corrompus », ai-je pensé à cet instant. J'ai caressé l'enfant et le chien, et j'ai appelé Quispe pour qu'il m'aide à interpréter. Très vite, un autre enfant s'est approché de nous et nous avons commencé à parler de la pluie, du vent, des arbres, du ciel et de la lune.

Pendant ce temps, plusieurs minutes s'étaient écoulées sans que je m'en aperçoive. Le ciel s'était couvert et le ciel couvert était devenu de gros nuages d'orage sombres. Bien que je ne comprenne pas la langue des enfants, ni eux la mienne, la conversation se déroulait en parfaite harmonie. Ils parlaient des champs, des oiseaux, des animaux et des fleurs, et je leur expliquais à quoi servait la carabine, comment la manier et comment la construire. L'un d'eux me regarda sérieusement et dit :

« Mon ami, pourquoi tue-t-on les animaux ? Est-ce sur ordre du propriétaire ? » Alors que je me concentrais pour formuler une réponse adéquate qui pourrait expliquer à l'enfant la raison pour laquelle on prend la vie d'un être pour manger sa chair, les chiens aboyèrent et coururent jusqu'à l'autre bout de la pampa où paissaient les bovins.

Quispe m'a attrapé brusquement par l'épaule.

« Regardez là, monsieur ! » cria-t-il désespérément, et je tournai la tête dans la direction indiquée et vis qu'un appareil semblable à un petit avion descendait verticalement des nuages. Il atterrit parmi les chèvres et les moutons sans faire de bruit. Il était d'une couleur différente des disques volants que j'avais vus auparavant. Je pensai à des manœuvres militaires et j'attendis le débarquement de quelques soldats pour leur parler.

Bientôt, de l'intérieur du navire sortit un de ces étrangers. Il était vêtu de la combinaison que je connaissais, mais sa coupe était différente de celle que j'avais vue auparavant. Celui-ci avait des épaules comme les nôtres, avec une

hanches prononcées et de petite taille. Il est venu vers nous sans marcher sur l'herbe, se déplaçant dans l'air à quelques centimètres au-dessus du sol

« Pourquoi marches-tu de cette manière ? », demanda Quispe, confus.

« On dit cela pour ne pas abîmer les cellules du paturin en marchant dessus. » Répondit l'être d'un ton sérieux et souriant.

Les chiens coururent vers l'étranger et celui-ci les caressa. Le bétail resta content, comme s'il le connaissait déjà.

Tandis que l'étranger s'approchait de nous, je remarquai que Quispe et tous les paysans étaient à genoux, les mains jointes devant leur visage, le visage incliné vers le sol. Cela ressemblait à une cérémonie religieuse. Cela me surprit, mais cela éclaircit aussi l'affirmation inconnue sur l'arrivée des « Dieux » que la mère de l'enfant m'avait dite une heure plus tôt. Je remarquai bientôt que le visiteur était de race blanche, ce qui confirma mes soupçons qu'il devait s'agir d'espions. En observant avec plus d'attention, je compris que le visiteur était une femme, car je pouvais voir la montée de ses seins.

Elle fit signe aux paysans de se lever, et ils obéirent sans tarder. La visiteuse se dirigea vers la maison sans parler à personne, entra et ressortit en portant l'enfant dans ses bras. Elle le conduisit sans tarder jusqu'au navire. Tous les assistants restèrent là en silence, mais je remarquai sur les visages des bergers une expression de joie.

« Que se passe-t-il ? demandai-je à voix basse à Quispe, et interrompant le silence du moment. Il ne répondit pas. Cela augmenta encore mon inquiétude, et je crus un instant que mon compagnon s'était allié aux casmpesions pour me faire quelque mal. Heureusement, j'avais ma carabine sur moi, je libérai la sûreté et restai sur mes gardes. Les minutes passèrent dans le silence qui régnait dans les lieux. Seuls les chiens s'agitaient autour de moi, et un mouton hurla tout à coup. Ce furent les seules manifestations qui rompèrent le silence et la tension.

Pendant un moment, j'ai pensé que ces étrangers avaient dans leur navire des salles chirurgicales et d'autres ressources nécessaires pour soigner les malades et les blessés, et qu'ils les amenaient pour attirer les paysans innocents, se présentant comme des dieux.

Tandis que j'attendais que l'inconnu revienne le garçon bandé et inconscient, une scène incroyable, illogique et singulière se déroulait devant mes yeux. Soudain, je vis le garçon descendre seul de l'échelle du navire et, touchant le sol, il courut vers nous, se penchant pour ramasser une pierre, montrant ainsi son parfait état de santé.

Pour l'avoir vu quand il était gonflé, je ne le reconnaissais plus et pensais qu'il devait s'agir d'un autre garçon, un membre de l'équipage, peut-être. J'ai alors attendu la réaction de la mère de l'enfant. Le petit garçon n'avait pas

Il avait parcouru la moitié de la distance qui le séparait du bateau et de nous, lorsque sa mère courut vers lui en criant d'émotion. Tous les présents l'embrassèrent et poussèrent des cris de joie.

Quispe, accompagné des chiens, courut vers la mère du petit garçon en sautant de joie. Quand tout le monde fut revenu au calme, je demandai à la mère de me laisser examiner le petit garçon. Quispe fit office d'interprète et la femme accepta. Je m'approchai du petit, qui avait maintenant le visage souriant et de couleur naturelle, sans gonflement et paraissant en parfaite santé. Je touchai son bras, auparavant gravement fracturé, et commençai à l'examiner côte par côte.

Malgré ces cas qui avaient altéré ma tranquillité, j'essayais de paraître aussi serein que possible, d'observer ce que j'examinais. Qui sait comment ils ont procédé à cette guérison, mais je n'ai pu trouver aucune trace d'opération sur son bras. Le garçon ne présentait aucune anomalie dans son corps comme le montraient son sourire, son agilité et l'empressement de sa mère à lui donner à manger.

Pendant que j'examinais le patient réanimé, ce qui m'a étonné de ce qui venait de se passer, l'étrange infirmière, accompagnée d'une autre, était parmi nous. Ils souriaient et, avec un regard empreint de respect et d'amitié, essayaient d'expliquer aux paysans que les bienfaits obtenus devaient être mémorisés pour pouvoir les imiter quand cela serait nécessaire... et pour cela ils ne demandaient ni remerciements, ni paiements, ni éloges, ni flatteries.

Ils parlaient dans ce qui me semblait être du quechua, car de temps en temps ils riaient avec les paysans jusqu'à en pleurer, mais bientôt j'entendais aussi la conversation dans ma propre langue maternelle, comme si un appareil traduisait les mots, simultanément, dans les différentes langues. J'en ai parlé à Quispe,

« Est-ce que tu comprends ce qu'ils disent ? » lui ai-je demandé. «

Oui, je comprends parfaitement », a-t-il répondu.

« Dans quelle langue parlent-ils ? Je ne les entends pas bien ? » demandai-je encore à Quispe, pour m'assurer qu'ils disaient vraiment ce que je percevais.

« Ils parlent leur propre langue et aussi toutes les autres en même temps », a-t-il répondu par un geste d'affirmation.

« Comment ça, Quispe ? » demandai-je, « explique-moi ? Ont-ils un appareil qui traduit simultanément leur idiome aux autres ? »

« Je ne sais pas, monsieur. Je sais seulement qu'une fois, ils nous ont dit que certains ions positifs qui font vivre tous les êtres ont traité de cette compréhension de leurs paroles simultanément. »

Sur ce, l'étrange « infirmière » s'est approchée de moi. « Je m'appelle Ivanka, mon amie, et toi, quel est ton nom ? »

Elle parlait d'une voix douce dans mon propre dialecte. Je lui donnai mon nom brièvement. Elle sourit. Le nom de l'inconnue me rappela qu'elle pouvait être originaire de

quelque lieu européen, au service duquel elle était engagée, et je commençai à m'intéresser à découvrir son origine.

« Votre nom a une consonance slave et sonne très bien... De quel pays êtes-vous ? » demandai-je d'un ton courtois.

« Je n'appartiens à aucun pays. Ma paternité est universelle. Je suis citoyenne de tous les pays et sœur de tous les êtres qui existent. »

« J'aime ce que tu dis, mais je ne sais pas si j'y crois vraiment, mais au moins tes paroles véhiculent ton savoir. Je ne comprends pas non plus ce que tu prétends dire. Mais ce que tu viens de faire avec le garçon est un acte de reconnaissance et de compassion. »

« Mon ami, je te demande, s'il te plaît, pourquoi me traites-tu comme ça ? Pourquoi ? » demanda-t-elle soudainement.

"Pourquoi?"

« Nous avons l'habitude de les traiter de cette manière si vous ne pouvez pas le faire, en procédant selon les besoins. »

« Je suis tout à fait d'accord », répondis-je affirmativement, puis je continuai :

« Dis-moi, Ivanka, comment as-tu pu guérir le garçon avec une telle perfection en si peu de temps, ou peut-être l'as-tu hypnotisé, ainsi que nous tous ensemble ? »

« Mon ami, bien que je n'aie pas encore dissipé tes doutes sur mon identité, je vais le faire maintenant. Je t'ai dit que je suis citoyenne de tous les lieux de l'univers et sœur de tous les êtres qui y existent. Je suis citoyenne d'Apu. C'est le devoir inné de tous les Apuianos de protéger la vie cellulaire et d'aider ces êtres où qu'ils se trouvent. Nous ne connaissons pas les préférences, les privilèges, les charges, les favoritismes ni les avantages. Notre amour, notre attention et notre connaissance s'adressent à tous les êtres de manière égale, car nous faisons partie de tout ce qui existe dans l'Univers. »

« Je fus étonné de la philosophie que cette inconnue venait de me transmettre. Je restai silencieux quelques instants, et en réaction je lui dis :

« Mais tu ne m'as toujours pas dit comment tu as guéri le garçon. »

« Pardonnez-moi », a contesté Ivanka, « nous avons plusieurs formes de guérison. L'une des plus positives est la désintégration et la réintégration. »

« La désintégration et la réintégration !? De quelle forme s'agit-il ? » « Nous désintégrons les cellules du corps du patient en particules minuscules, puis nous réintégrons le corps parfaitement sain, avec des cellules renouvelées », a-t-elle répondu.

« Est-il possible que vous puissiez également créer des cellules ? »

« Oui, mon ami. Depuis quelques millions d'années, depuis que les Apuiens ont décomposé l'atome en ses plus petites parties. Grâce à ce travail, nous avons obtenu les plus hauts pouvoirs, approchant l'immortalité, et le contrôle positif des ions et de bien d'autres choses. »

« Comment appelle-t-on la partie minimale d'un atome ? » demandai-je d'un ton léger.

« Nous l'appelons le minimus, selon une traduction de la langue apunienne », a répondu Ivanka avec insistance.

Ecouter une explication aussi simple que celle-là, aurait pu altérer la sérénité de n'importe qui. Mais comme je connaissais déjà la répétition des inconnus, je pensais seulement qu'ils essayaient de me convaincre, validant ainsi ma théorie de l'hypnose pour que je les croie « Superpouvoirs du Monde ».

« Écoute, Ivanka, dis-je, peux-tu me faire une sorte de démonstration, afin que je puisse capturer l'instant de la désintégration et de la réintégration ? »

« Oui, mon ami, je le ferai avec grand plaisir. Tu vois ces moutons et ces chèvres qui paissent là-bas dans la pampa ? »

« Attendez un instant », ai-je suggéré, car mon intention était d'appeler Quispe pour assister à ce spectacle et voir si nous étions tous les deux hypnotisés en même temps. Sur ce, Quispe est venu là où nous étions sans que je l'appelle. Je lui ai expliqué de quoi il s'agissait. Il a souri en remarquant mon doute et m'a suggéré :

« Calmez-vous, Señor, et accordez-moi un peu d'attention. Ils peuvent faire beaucoup de choses qui sont incroyables pour nous. Vous allez être surpris », m'a-t-il assuré.

Un chien aboyait, pourchassant les oiseaux qui, avec les poules, picoraient dans l'herbe pour trouver de la nourriture. Les oiseaux volaient au-dessus de l'herbe vers le troupeau de moutons, et tous regardaient le chien perturbé qui essayait de les attraper en plein vol.

Soudain les moutons et les chèvres disparurent et à leur place apparurent des buissons et des fleurs diverses. Il y avait toutes les variétés qui existaient sur notre planète, la plupart inconnues de nous. Les paysans s'agenouillaient devant nous, la tête baissée, comme s'ils assistaient à la messe.

Quispe s'est approché de moi et m'a dit à voix basse :

« Agenouillez-vous, monsieur. Ne restez pas debout. » Et il se mit à genoux. Dans la pampa, à ce moment-là, le chien était le seul animal debout qui bougeait, car il poursuivait les oiseaux. Un silence tendu régnait dans cet endroit tandis que je tentais de découvrir le pourquoi et le comment de cet événement singulier.

« Que vois-tu dans la pampa, mon ami ? » demanda Ivanka d'un ton amical.

« Je vois ce que tu veux que je voie, un chien qui poursuit des oiseaux, et beaucoup de fleurs que tu viens de semer pour nous, en nous hypnotisant. »

Quispe leva la tête et me regarda en biais avec colère. A ce moment, je vis le compagnon d'Ivanka qui jouait avec le chien qui poursuivait les oiseaux. L'étranger semblait indifférent aux scènes qui se déroulaient dans le champ, comme si ces fleurs avaient été plantées bien des années auparavant.

« Veux-tu que nous rendions les fleurs aux chèvres et aux moutons ? » m'a demandé Ivanka de la voix la plus naturelle qui soit.

« Transformez-les en colombes », répondis-je en plaisantant, comme pour me libérer de leurs créations, pour moi hypnotiques, auxquelles nous avons été soumis.

Elle se leva, me regarda en souriant avec amabilité, et tendit les mains horizontalement, les doigts vers les fleurs, et soudain la pampa se remplit de colombes, grandes et petites. Elles volèrent toutes à quelques mètres du sol. Les chiens aboyèrent et coururent après elles. Elles volèrent à quelques mètres et se posèrent de nouveau, picorant dans l'herbe. Cela me surprit. Je pensais que l'étranger pouvait hypnotiser et suggérer aux gens qu'ils voyaient des apparitions différentes sans réellement changer de forme réelle ; mais hypnotiser et suggérer aux chiens, de sorte qu'ils voient les mêmes colombes à la place des moutons, et les poursuivent à travers la pampa, me surprit. J'éprouvai de la peur. Ivanka comprit mon changement et tendit de nouveau les mains et les chèvres et les moutons réapparurent en train de paître comme ils l'avaient fait quelques minutes auparavant. Les chiens revinrent et se couchèrent.

Quispe, agacé, se leva et, s'approchant de moi, dit à voix basse : « Avez-vous peur, señor ? »

« Ici, rien ne peut m'effrayer », répondis-je, essayant de retrouver ma sérénité.

Les paysans se levèrent et commencèrent à commenter les événements. Alors que je récupérais ma tranquillité, un enfant me dit quelque chose en quechua. Je ne compris pas.

« Veux-tu retourner voir les colombes ? » traduisit Quispe en souriant. Cela apaisa quelque peu ma nervosité. La petite avait été impressionnée par l'énorme volée de colombes et continuait à réclamer son retour.

« Dis à l'enfant de demander cela à la señorita Ivanka. Elle seule peut faire revenir les colombes », dis-je à Quispe. Sur ces mots, un faucon sortit de la forêt. Je ne sais pas si c'était par ordre de la nourrice ou par hasard, il vint vers nous et se posa sur l'épaule gauche du garçon. Il la caressa et poussa un cri de joie, appelant sa mère pour lui montrer l'oiseau affectueux qui restait sur son épaule.

Ivanka s'approcha de Quispe, le prit par le bras et lui dit en souriant : « Mon ami, peux-tu nous expliquer pourquoi tu étais à genoux ? » « Oui, Señorita. Tu viens de faire un miracle », répondit respectueusement Quispe.

« Tu te trompes, mon ami, ce que je viens de faire est un travail que n'importe lequel d'entre vous aurait pu faire, s'il s'était préparé à cela. S'il te plaît, mon ami, explique aux autres que nous ne faisons jamais de miracles. Tout s'acquiert par notre travail, en utilisant les atomes de vos composants. »

Quispe inclina la tête et s'apprêtait à parler aux paysans, lorsque le compagnon d'Ivanka s'approcha de nous.

« C'est mon compagnon de voyage. Il s'appelle Pedro. Depuis de nombreuses années, nous voyageons ensemble dans l'espace », a déclaré Ivanka. Je lui ai tendu la main et il a fait de même en prononçant les mots :

« Je ne t'oublierai pas. »

Je n'ai pas compris la signification des mots et j'ai pensé que je n'avais pas bien entendu sa prononciation.

« Cela signifie merci dans l'expression apunienne », expliqua Ivanka, comprenant ma confusion. L'autre sourit. Dans mon esprit, il était encore inconnu et je restai silencieux. Ivanka, Pedro, les moutons et les chèvres se transformèrent en fleurs, puis en colombes, puis de nouveau en moutons et en chèvres. Les soucoupes volantes, les petits avions et autres manifestations et extravagances étranges de ce genre rechargeaient mon esprit d'une telle confusion que je ne savais pas s'il ne valait pas mieux fuir pour ne pas soutenir cette impression, ou rester en attendant la fin du spectacle.

« Si tu veux, nous pouvons aller au bateau. Tu verras beaucoup de choses que tu ne connais pas, ou as-tu peur ? » dit Ivanka en souriant.

« Je n'ai pas peur », répondis-je après avoir concentré tout mon courage pour le dire. Je regardai Quispe et il approuva d'un mouvement de tête. Son geste neutralisa mon inquiétude et j'acceptai l'invitation d'Ivanka.

« Allons-y », dit Ivanka et nous partîmes.

Cette fois, elle ne marchait pas sur l'herbe. Elle marchait comme nous et cela attira mon attention. J'observai attentivement et vérifiai que les étrangers faisaient des pas sur le sol comme Quispe et moi, mais l'herbe ne se courbait pas sous leurs pieds.

Lorsque nous sommes arrivés au navire, j'ai vu qu'il flottait dans les airs à environ 70 centimètres du sol. J'ai compris que cette étrange forme de stationnement était faite pour ne pas endommager les cellules du pâturage et je n'ai posé aucune question. J'ai également observé que l'appareil, par la forme de ses ailes, était un avion, bien que d'un modèle plus rare puisque son corps était court mais épais, comme un avion de ligne.

« Il a des ailes repliables et dépasse la vitesse de millions de kilomètres par minute », a déclaré Ivanka, en faisant référence au vaisseau.

Je n'éprouvais aucun besoin d'en parler, et je pensais que de toute façon, ils ne comprendraient peut-être pas ce que je pourrais dire à ce sujet.

Les portes étaient situées entre les ailes et la queue. Elles s'ouvraient en se rétractant dans les parois lorsque nous arrivions à moins d'un mètre du vaisseau. À l'intérieur, l'apparence était similaire à ce que je connaissais déjà, mais celle-là, je ne l'avais jamais vue auparavant. Je pensais que le vaisseau basculerait sous notre poids

Je montai à bord et je regardai ce qui allait se passer quand Pedro monta à bord. Il se tenait sur la seule marche qui sortait de l'intérieur au moment de l'ouverture de la porte et son poids ne provoqua pas le moindre mouvement du navire. Nous montâmes à bord, Quispe, Ivanka avec l'un des chiens et moi.

A l'intérieur se trouvait une pièce ovale sans angles droits, assez grande et meublée de diverses chaises. Sur les murs on pouvait voir divers écrans de visualisation montés comme ceux des téléviseurs, mais d'une couleur agréable.

« C'est notre ami, Alif », dit Ivanka en me présentant à un autre inconnu que nous avions rencontré sur le bateau. Je lui tendis la main et lui dis mon nom. Il m'invita à m'asseoir en me désignant un des plus grands sièges à proximité. À ce moment-là, je ressentis une sensation agréable et inexplicable. Alif me regarda.

« Tu es en train de dégraver, mon ami. Tu pèses désormais quatre-vingts grammes », dit-il en souriant.

Je regardai Quispe avec curiosité, mais il semblait assis aussi normalement que s'il était dans une taverne. Cela me fit croire qu'il avait déjà été à bord de ces navires et qu'il était déjà habitué à l'état d'apesanteur.

Ivanka sourit et s'assit sur un coussin à côté de moi. « Tout cela semble très étrange, non ? » demanda-t-elle. « Sincèrement, oui », répondis-je.

« Logiquement. Je n'attendais rien d'autre. Je me suis senti très étrange quand je suis monté pour la première fois à bord d'un navire apurien. »

« Comment ça, Ivanka ? Tu ne viens pas de cette planète, d'Apu ? » demandai-je avec inquiétude, pensant qu'ils étaient des étrangers et cherchaient à me divertir, en plaisantant sur mon ignorance.

« Mon frère, calme-toi, s'il te plaît. Tu as le droit de donner ton avis sur nous selon l'inspiration cellulaire de ton esprit. Mais je t'assure que nous ne voulons faire de mal à personne », dit Ivanka d'un ton suppliant. Je décidai alors d'utiliser la force maximale pour tester les conditions. Ivanka continua :

« Je suis citoyen d'Apu depuis 47 ans. Les gens y sont positifs. Il n'y a pas de préjugés ni d'égoïsme, pas d'ambitions ni de haine. Croyez-moi et si vous prenez ces choses avec calme, vous serez vous-même convaincu que c'est ainsi. »

« Ah, alors, tu n'es pas né sur Apu ? » dis-je en riant grossièrement à l'idée que cette étrangère avait l'intention de me dominer pour en tirer avantage, et qu'elle voulait peut-être me faire croire qu'elle était de ma propre compatriote.

« Non, mon ami. Je suis une Terrienne », répondit-elle ingénument. « Où es-tu né alors ? »

– Dans la ville de Dubrovnik, en Yougoslavie, sur les rives de la mer Adriatique. » répondit-elle en souriant. Je me rappelai que j'avais réfléchi à la possibilité qu'elle ne m'était pas étrangère et je laissai échapper un éclat de rire. Elle sourit également.

Soudain, j'ai commencé à me sentir soulagée. Je ne sais pas si c'était pour l'aspect féminin ou pour une autre raison inconnue.

« Alors nous sommes des compatriotes, non ? »

« En effet, c'est vrai. J'ai passé mon enfance sur les rives de l'Adriatique », dit-elle en regardant Pedro et Alif, « et j'ai été examinée aux abords des champs de neige du Champara, où j'ai essayé de voler individuellement pendant les minutes qui ont suivi. »

« Tu as dit que ta vie d'enfant était difficile ? Pourquoi ? »

Elle caressa le chien qui était assis à côté d'elle. Par la fenêtre, je pouvais voir un bosquet d'herbe près d'un petit rocher. Ivanka désintégra le rocher et l'herbe se dressa. Puis elle me jeta un regard comme pour observer mon opinion sur son travail et dit :

« Comme on se sent heureux quand on peut faire du bien aux autres et contribuer à soulager leurs souffrances ! »

« C'est généreux d'aider ceux qui en ont besoin », ai-je répondu. Ivanka resta silencieuse un moment, puis dit :

« Pendant mon enfance, j'ai connu toutes les misères de l'égoïsme et tous les problèmes d'argent, et j'ai été souillé et torturé par la vie terrestre. C'est pourquoi j'ai su que le mieux est de travailler en faveur des autres. J'ai appris cela sur Apu et ici sur Terre j'ai souffert personnellement. J'ai consacré beaucoup de temps à déterminer quels sont les phénomènes qui rendent la vie terrestre si difficile. J'ai découvert qu'ils sont de deux types, l'un créé par l'homme et l'autre par la nature, mais le plus négatif de tous était l'argent, car il est presque toujours le début de la souffrance. Il est le créateur de la guerre, de l'égoïsme et de l'exploitation. Cela retarde tout ce qui en découle, les progrès, les découvertes et les recherches que l'homme peut développer pour corriger les phénomènes naturels fondamentaux qui sont si dommageables pour la vie cellulaire. L'homme connaît aussi les dommages que provoque l'argent, mais il est dominé par son égoïsme et néglige de faire une tentative sincère pour extirper ou simplifier le système monétaire de la vie terrestre. "Au contraire, il prétend justifier les sacrifices, les souffrances, les destructions et toute la négativité qui provient de l'argent, en attribuant à l'argent le destin, la malchance et le châtement proscrit par le tout-puissant, pour un travail commis on ne sait où lors de la formation de la société. La vie terrestre pourrait être aussi bonne que celle d'Apu, ou de n'importe quelle autre galaxie de l'Univers, si les gens de la Terre s'organisaient de manière positive, fraternelle, sans argent, ni guerres, ni exploitation, en formant une seule famille, la Terre." »

« Les habitants de la Terre souffriront des sacrifices, des misères et des tortures causées par les phénomènes naturels, jusqu'à ce qu'ils éliminent leurs créations négatives et rendent pleinement compte que le destin de l'humanité est entre leurs mains, et que lui seul doit et peut résoudre ses propres problèmes, sur la base de l'union,

"La paix, l'étude, l'effort collectif et une ferme confiance en lui-même et en sa force. C'est seulement alors qu'il aura le temps et la force de corriger les phénomènes créés par la nature, comme la maladie, la mort, la négativité du Soleil et d'autres. Jusqu'à présent, je connais un million dix-neuf mille civilisations dans cet univers, mais je n'en ai vu aucune qui aurait pu subsister sans sa propre force positivement planifiée. L'évolution et le progrès de chacune d'elles sont exactement proportionnels à l'union, au travail et à l'étude qu'elles pratiquent."

« Et quels sont, selon vous, les gains terrestres jusqu'à présent ? » demandai-je ironiquement.

« Avec le début de ce siècle commença le développement considérable de la vie terrestre, mais elle n'atteindra son développement complet que lorsque les hommes se seront unis fraternellement, ce qui aurait permis d'organiser leur travail, leurs études et leur mode de vie sans discrimination. Pendant ce temps, les terriens continuaient à interrompre leur travail, pendant les deux tiers de chaque journée, ce qui eut pour résultat de se retrouver sans occupation pour presque la moitié des personnes capables de travailler, et la majeure partie de celles qui travaillaient furent affectées aux guerres. La société humaine agonisa dans la misère », affirma Ivanka, montrant l'inquiétude sur son visage. Plus tard, elle se mit à raconter des épisodes de conflit pour survivre sur Terre, pour lesquels ils furent abandonnés par leurs parents avant d'avoir atteint l'âge de dix ans.

Quispe fit un mouvement de la main droite sur un clavier. Sur le mur en face, un écran s'illumina et commença à diffuser les scènes selon ce qu'Ivanka venait de décrire. Je pensai encore à l'hypnose ou à une forme de suggestion pour que les gens voient sur l'écran ce qu'ils pensaient.

Pedro s'est approché de moi en souriant et m'a dit :

« Mon ami, ce n'est pas ce que tu penses. Ces écrans fonctionnent par ordre de pensée, c'est vrai, mais les scènes sont réelles, comme si elles s'étaient produites. Les ions positifs ne mentent pas. Une fois que l'écran a reçu l'ordre de montrer un thème quelconque, il fonctionne indépendamment de toute pensée. Ta surprise et ton alternance sont des manifestations de tes cellules qui ne sont pas encore positivées. Pour te familiariser avec cela, il te faudra un certain temps. »

« Tu comprends ? » demanda Ivanka. « Ordonne à l'écran de reproduire ta vie et il verra s'il y a quelque chose d'intéressant dans celle-ci. »

J'obéis au visiteur et je pensais à ma naissance. Les scènes commencèrent à se dérouler, mais dans une dimension étrange, comme si le champ, les gens, les arbres et ces animaux avaient été reproduits, de taille normale par rapport à leur forme, et montrant les actions et les thèmes jusqu'au moindre détail. Il me semblait que je pourrais toucher tout ce que je pouvais voir. J'ai vu ma naissance, mon enfance puis ma jeunesse, en détail et avec des scènes intimes que personne n'aurait pu voir.

filmé pour me montrer. Il a aussi montré beaucoup d'inconnus qui s'étaient produits pendant la seconde guerre mondiale et que j'ignorais.

J'ai vu le destin de mes amis disparus, les lieux et les scènes de la mort de mes compagnons, la mort de soldats et bien d'autres événements que je ne connaissais pas auparavant, comme s'ils venaient de se produire. J'ai commencé à méditer sur ce que je voyais et, par raisonnement logique dans ces cas-là, je suis arrivée à la conclusion que chacun d'eux aurait pu se passer exactement comme ce que je voyais à l'écran.

La solution économique et le développement de la société humaine, l'organisation du travail ininterrompu par équipes, et ce qu'Ivanka vient d'expliquer, auraient assuré, à mon avis, une solution en grande partie aux problèmes actuels de notre société, tels que le manque de travail, la rareté des produits de première nécessité et le manque de temps pour étudier. J'ignore d'où venaient ses idées et je soupçonne l'origine de ses intentions, mais ses concepts sur la façon d'accélérer le développement de notre société et de combattre ses principaux problèmes me semblaient si simples et faciles à réaliser que cela m'a surpris. Je les considérais comme adaptables à chaque société. Je pensais que cela demanderait peu d'études pour être mis en œuvre.

Pedro et Alif sortirent du vaisseau. Ivanka contrôla l'écran le plus proche de nous, et sur celui-ci apparurent les deux Apuianos, debout à une courte distance de la porte. Soudain ils s'élevèrent dans les airs, comme l'Apuiano qui m'avait montré comment ils volaient individuellement lors de la rencontre précédente. Ils volèrent à la vitesse normale d'un petit avion et à quelques mètres au-dessus de la surface, zigzaguant entre les sommets enneigés, montant et descendant comme des oiseaux. Mais le plus impressionnant était la forme, la précision et la dimension avec lesquelles ils exécutaient leurs vols. Car partout où ils passaient, on pouvait tout voir comme si on était là (avec eux), présent parmi les rochers et les choses, assez pour toucher chacun d'eux. La clarté des couleurs était surprenante. On avait l'impression que toutes les choses et tous les lieux avaient été retouchés avec un émail, très agréable, et que nous les observions au moyen d'un puissant appareil optique.

« Cet appareil gradue les couleurs selon la préférence des cellules qui composent l'organe optique de l'observateur », dit Ivanka, interrompant l'observation des scènes sur l'écran que ses compagnons survolaient.

Je regardai alors vers Quispe et vis qu'il regardait sur un autre écran Hélène de Troie avec toutes ses actions, avec une tranquillité si profonde que s'il regardait un programme de télévision dans sa propre maison. Je fus surpris par la personnalité de la princesse grecque, qui avec sa beauté avait provoqué une guerre sanglante entre les Troyens et les Grecs il y a des milliers d'années. Je vis ainsi les gens de cette époque dont notre histoire ne fait que vaguement mention, comparée à la réalité. Leur physique, leur habillement, leurs actions, leur mode de vie et leur culture ont été pour la plupart oubliés par les écrivains de l'histoire.

Personne ne s'en souciait à l'époque, laissant de côté la véritable cohérence de ce qu'ils étaient.

Il m'est venu à l'esprit à ce moment-là que les hommes (les historiens) ne connaissaient pas les détails de cette civilisation, et cela a suscité ma curiosité pour continuer à observer. Même si je ne savais pas si ce que je voyais était suggéré par hypnose, un rêve provoqué artificiellement ou un film de la réalité, cette dimension étrange me plaisait. Toutes les choses, animaux et personnes que je voyais sur l'écran, je les voyais explicitement et aussi agréablement que si j'étais réellement parmi eux. Quoi que ce soit de ces choses que je voyais devant mes yeux, les champs, les gens, les animaux, etc., si je ne connaissais pas les détails, de leur image provenaient des explications minuscules de leur origine, de leurs utilisations, de leur durée et des aspects positifs et négatifs.

J'acceptai alors de continuer à observer ces rois et ces principaux dont on avait beaucoup entendu parler durant mon enfance et ma jeunesse.

« L'homme ignore beaucoup de choses aujourd'hui », m'interrompit Ivanka. « Mais tout n'est pas de sa faute. Il y a eu de telles destructions dans les guerres qu'il a effacé jusqu'à la dernière trace de nombreuses œuvres, d'une manière qui inclut l'ignorance de notre propre origine. Regardez cet écran », me dit-elle en indiquant celui qui fonctionnait à droite de l'autre.

Je tournai la tête et vis Pedro et Alif sur une branche des pics enneigés du Champara, posés sur un mur fait de blocs de pierre gigantesques de plus de dix mètres de haut et de largeur similaire chacun. Des montagnes de glace s'élevaient au-dessus d'eux comme si elles avaient été destinées à cacher à jamais le travail de ces premiers ouvriers que la Terre avait à sa surface.

« Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je avec surprise à Ivanka.

« Ce sont les vestiges d'une cité apuane, construite avant l'explosion de l'APU, il y a des millions d'années. »

« De quelles explosions parlez-vous ? » demandai-je, confus de ne pas avoir entendu parler de telles choses auparavant.

« Je fais référence à l'explosion d'Apu, à l'époque où votre Soleil et de nombreuses Galaxies sont nés. » Elle m'a dit et a continué à m'expliquer ce qui s'était passé.

« Ces ruines sont immenses ? » demandai-je avec curiosité.

« Oui. Ce sont les vestiges d'une ville qui était la plus grande d'Apu à cette époque, mais les explosions l'ont détruite et sa majeure partie a été dispersée dans l'espace ; le reste a été enseveli. Tout ce qui reste à la surface est ce mur que nous voyons sur l'écran. Regardez là. Observez comment c'était quand les gens vivaient là. »

J'ai regardé l'écran et j'ai vu une ville de larges rues, des maisons de deux étages maximum, construites avec de gigantesques blocs de pierre qui, dans de nombreux cas, ne constituaient qu'un seul mur d'une maison.

« Quel est le nom de cette ville ? » demandai-je à Ivanka. «

Simi, en Apuiano. » répondit-elle avec un accent rare.

« Comment ont-ils pu déplacer des pierres aussi énormes ? Disposaient-ils de machines spéciales pour travailler les chapeaux ? » demandai-je, étonné.

« Non, mon ami, les Apuanos avaient développé leurs facultés au maximum, et l'une d'elles était leur domination sur la gravité. Ils enlevaient à ces pierres leur poids spécifique et les transportaient ensuite sans difficulté à l'endroit désiré. Ils pouvaient aussi les transporter par désintégration et réintégration, mais ce système n'était utilisé que dans des cas particuliers. La dégravitation était la plus commode. Observez », suggéra-t-elle et pendant que je regardais l'écran, je vis des montagnes de pierres dégravitées et flottant dans l'air d'un endroit à un autre comme poussées par le vent.

Mon compagnon, Quispe, m'informa que la fin de cette journée, le 10 juillet 1960, approchait. Je regardai ma montre et vis qu'il était 18h14. Je me rappelai que ma maison se trouvait à plus de 10 kilomètres et que le parcourir dans l'obscurité d'une nuit avec un ciel nuageux nous confronterait à de nombreuses difficultés. Je décidai alors d'observer le paysage jusqu'à ce que je puisse voir l'histoire complète de cette ville des Apuriens et de partir pour mon retour plus tard. Finalement, j'appelai Quispe pour m'avertir de l'heure et je vis qu'il avait tourné toute son attention vers l'écran de visualisation, regardant cette fois la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand. Je me sentis mal d'interrompre l'occasion d'observer des épisodes célèbres de l'histoire de l'homme, car il n'aura peut-être plus jamais une telle opportunité. Je décidai d'attendre encore quelques minutes et de continuer à converser avec Ivanka. Sur ce, Pedro et Alif entrèrent dans l'habitation, s'approchèrent de nous et dirent : « Tout pour les autres ». Je n'ai pas bien entendu ce qu'ils ont dit et j'ai pensé qu'il s'agissait de mots clés utilisés entre eux et Ivanka. Je n'ai posé aucune question.

« C'est notre salut, comme tu le sais », dit Pedro d'une voix douce.

Il s'assit sur un coussin à proximité et commença à discuter avec Ivanka des ruines de la ville de Simi et du voyage qu'ils avaient fait à travers les champs de neige du Champara. Pendant ce temps, la nuit commençait à tomber dehors.

« Allons-y ! » dis-je à Quispe à voix basse.

« Attendons encore quelques minutes, je veux voir comment se termine l'existence d'Alexandre le Grand. » J'acceptai, puis il se mit à pleuvoir. Avec la pluie, notre retour serait beaucoup plus compliqué. Je devais commencer mon service aux premières heures du matin et j'avais peur de ne pas arriver à temps.

L'intérieur du navire restait éclairé par la lumière diurne et on ne pouvait pas dire s'il était dans le champ sous le soleil du jour, sous l'ombre d'un arbre, sous une tente, sur une plage ou dans le navire de ces étrangers.

Quispe a terminé de regarder la dernière partie de la vie d'Alexandre le Grand. Il s'est levé pour partir et je l'ai suivi.

Dehors, il pleuvait à verse. Il serait très difficile de marcher dans cette obscurité, sous la pluie, sur les pentes abruptes des montagnes du Champara, n'ayant d'autre chemin qu'un sentier tracé par les pas des moutons et des chèvres.

Quispe était désespéré et commença à me proposer de rester dans le navire de ces étrangers jusqu'au lendemain. Je ne pouvais pas accepter cette suggestion car mon travail était compliqué et nous n'avions personne en réserve. Lorsque nous sommes sortis du navire, Pedro s'est approché de moi et m'a dit :

« Si tu l'acceptes, je t'offre mon aide pour t'accompagner à Huallanca. » Cela me surprit. Je pensais que ces étrangers essayaient de s'amuser avec nous. Des paysans se trouvaient près du bateau et contemplaient l'illumination mystérieuse qu'il irradiait. Je ne pouvais rien risquer de ma responsabilité au travail et acceptai l'offre de Pedro. Celui-ci appuya alors sur l'un des boutons de son costume. Immédiatement à un mètre de sa tête, un arc se forma, comme un fer à cheval ou un parapluie, qui éclaira des dizaines de mètres avec la lumière du jour. Nous prîmes congé d'Alif et d'Ivanka et nous partîmes.

La pluie continuait de tomber avec toute sa force, mais aucune goutte de pluie ne tomba sur nous deux. Cela me surprit beaucoup. Je demandai à Quispe si des gouttes de pluie tombaient sur lui, pour m'assurer de ce miracle.

« Non, monsieur, la pluie me respecte », répondit-il ironiquement.

« Calme-toi, mon ami », m'a suggéré Pedro qui marchait entre Quispe et moi pour éclairer le chemin avec perfection.

« Nous sommes protégés par un capuchon d'ions positifs, une faveur destinée à calmer vos cellules », a-t-il dit, « Obéissez-lui et continuez »,

Pendant la promenade, je n'ai parlé à aucun de mes compagnons. La rareté que je ressentais produisait en moi une sensation inexplicable que je ne savais pas comment apaiser. Il m'était impossible de me convaincre que des habitants d'un autre monde – s'il en existait – étaient venus visiter la Terre, résider dans les montagnes désolées des Andes péruviennes, comme si cet endroit était un centre d'où observer l'univers.

Je me demandai alors quelle nation sur Terre avait développé ses avancées technologiques de telle manière que les gens pouvaient voler individuellement, avoir connaissance de merveilles telles que l'utilisation de la plus petite particule de matière existante, pour désintégrer et réintégrer la matière, reporter et récupérer son poids spécifique et l'attraction des choses, marcher sous une averse de pluie sans se mouiller, générer un halo de lumière diurne autour de son corps, avoir des écrans de temps sur lesquels voir le passé, le présent et le futur. Ces inconnues et d'autres bombardaient mon esprit, faisant naître en moi des inquiétudes. Pendant quelques instants, je ne pensais à rien. Plus tard, je suggérai et réfléchissais que, malgré tout, ces étrangers

Il devait s'agir d'espions appartenant à une nation terrestre. Mais pourquoi et que cherchaient-ils parmi ces bergers des montagnes d'Ancash ?

Pedro et Quispe conversaient continuellement. Par leur conversation, j'ai compris que les visiteurs avaient été vus à des époques antérieures et que Quispe les connaissait parce que lui et Pedro ont mentionné divers événements qui s'étaient produits dans la société humaine à notre époque, et aussi certains qui se produiraient dans notre avenir.

Sous la lumière incompréhensible du halo de l'arc de Pedro, nous marchions aussi vite que s'il faisait jour. Lorsque nous arrivâmes près de la ville de Huallanca, je remarquai que Pedro avait changé de vêtements sans s'arrêter un instant. Au lieu de son habit caractéristique, il portait maintenant des vêtements de paysan et des bottes en caoutchouc, comme les bergers de cet endroit.

« Comment as-tu pu changer de vêtements sans t'arrêter ? » ai-je demandé.

« J'ai désintégré mon body et je l'ai réintégré sous la forme d'un vêtement de paysan », a-t-il répondu naturellement.

« Pourquoi as-tu fait ça ? »

« Pour confondre ma présence avec celle des locaux et ne pas attirer l'attention avec ma tenue vestimentaire. »

« Qui va nous voir à cette heure de la nuit sous la pluie, alors que tout le monde est forcément chez lui ? »

« Tous sauf ceux qui sont assis là », dit-il en désignant de la main. J'ai regardé et c'était vrai. Un paysan qui transportait diverses choses achetées en ville se reposait à quelques centaines de mètres de sa cabane.

« Je crois qu'il aurait été plus facile de réduire le paysan en poussière et de le faire disparaître de notre chemin que de changer de vêtements », ai-je dit à Pedro. Il fut surpris et s'arrêta brusquement, comme si quelque chose de terrible était arrivé.

« Ne pense pas cela, mon ami. Pour les Apuniens, les plus petits sont toujours au premier rang, et je parle des personnes, des plantes et des animaux. N'essaye jamais de forcer, de quelque manière que ce soit, les cellules libres à notre intérêt, ce que nous faisons seulement quand cela est positif pour les autres. C'est un comportement inné pour tous les Apuniens de se sacrifier toujours pour les autres, a souligné. »

Nous avons traversé la rivière Kitaraqsa, et quand nous sommes arrivés près de l'Armurerie, Pedro s'est arrêté.

« Mes amis, « Tous pour les Autres », nous sommes presque en ville et je dois rentrer. » Il tendit la main, puis la même à Quispe, puis disparut en un instant.

« Il s'est désintégré », a déclaré Quispe.

« Je ne sais pas. Sincèrement, je ne sais pas ce qui se passait là-bas. La seule chose que je peux vous assurer, c'est que nous ne le voyons pas maintenant, mais nous ne savons pas

s'il est à nos côtés ou à un autre endroit de l'Univers", répondis-je et nous continuâmes notre chemin.

Parmi les choses inexplicables que nous avons vécues ce jour-là, ce qui me vint à l'esprit fut la vie d'Hélène de Troie projetée sur l'écran temporel. Pourquoi Quispe avait-il besoin de forcer cette histoire, si lointaine ?, pensai-je. Je m'arrêtai et dis :

« Dis-moi, Quispe, pourquoi es-tu si fasciné par la vie d'Hélène de Troie à l'écran ? Parce que tu n'as rien de plus important à voir ? »

« Je suivais la vie d'un Apunien qui vivait à cette époque sur Terre. C'est tout », répondit-il tranquillement.

Lorsque nous avons traversé le pont sur le Rio Santa, devant l'entrée du tunnel du blockhaus, Quispe s'est arrêté et, me regardant, m'a demandé avec admiration :

« Que penses-tu de ces gens ? »

« Je vais vous dire, Quispe, ma véritable opinion. Ils disent qu'ils sont des gens tout à fait bons, et jusqu'à ce qu'ils puissent appliquer une partie de cela à notre mode de vie actuel, nous verrons, mais je ne sais pas si ce qui s'est passé est réel ou s'il s'agit d'un tour d'hypnose. Mais après tout, une chose me perturbe. »

« Qu'est-ce que c'est, Señor ? » interrompit Quispe, excité par la curiosité.

« Je me demande pourquoi ils sont ici. Sont-ils bien ceux qu'ils prétendent être ? Quelle est leur intention ? Et que cherchent-ils ici ? »

« Ils ne vous ont toujours pas convaincu qu'ils sont des extraterrestres, c'est vrai ? »

»

« Non, sincèrement toujours non ! »

« Connaissez-vous, monsieur, une seule nation sur Terre dont les habitants possèdent les pouvoirs nécessaires pour réaliser une œuvre aussi extraordinaire que celle qui nous est présentée aujourd'hui ? »

« Non, mais je ne suis pas sûr non plus qu'ils n'existent pas. Autre chose, comment sais-tu, Quispe, que nous n'étions pas hypnotisés, endormis ou quelque chose de similaire ; et que nous n'avons donc pas vu des tours de magie comme dans un cirque ? »

— Dites-moi, monsieur, pensez-vous que ces animaux ont été hypnotisés ? — Je n'en sais rien. Je n'ai rien lu sur l'hypnotisme.

« Pour moi, monsieur, ce sont des extraterrestres. C'est la septième fois que je suis avec eux. Je suis donc absolument convaincu que personne sur Terre ne peut accomplir de tels miracles ou de tels travaux, comme l'a dit Ivanka. »

« Sais-tu, Quispe, à quoi je pense ? » «

Quoi, señor ? »

« J'ai pensé à prévenir la police de tout cela. Qu'en pensez-vous ? » Il s'arrêta brusquement, me prit par les épaules et, d'une voix menaçante, il cria presque :

« Vous n'allez pas faire ça, señor ! »

« Calme-toi, Quispe, s'il te plaît, ce que j'ai dit n'était qu'une pensée, pas sérieuse », ai-je dit pour calmer son agressivité animée, mais l'idée de vraiment le faire m'est venue à l'esprit.

« De toute façon, monsieur, comment pouvez-vous penser cela de ces gens que nous connaissons si bien ? N'avez-vous pas vu aujourd'hui comment ils ont sauvé la vie de cet enfant ? Et ce n'est pas la seule fois qu'ils ont fait cela. Ils l'ont fait à de nombreuses reprises avec d'autres personnes. Ils nous ont aussi permis de voir des choses d'autres mondes, comment nous étions avant, notre passé, ils nous ont montré de bons pâturages, ils ont fait pleuvoir quand c'était nécessaire, et bien d'autres choses encore. »

« Calme-toi, mon ami. Je plaisantais. Tu sais déjà que je ne suis pas capable de faire du mal à ceux qui aident les autres. »

« Pardonnez-moi, monsieur, mais votre opinion m'a étonné. Je pensais que vous parliez sérieusement et cela m'a dérangé. »

« Soyez assurés que je les aime et les respecte autant que vous. J'ai pris en compte le fait que ces personnes sont très bonnes et qu'elles aiment tout ce qu'elles ont en elles. C'est ce qui a de la valeur. Mais j'ai encore des doutes sur leurs véritables intentions. Que veulent-elles ici ? »

« Merci, monsieur », répondit Quispe avec joie. « N'oubliez pas, comme disent les Apuniens. » Il acquiesça et continua sa marche.

« Ne t'inquiète pas, Quispe, s'il te plaît, ne parle de ça à personne », répondis-je pour le calmer complètement.

« Hé, seigneur ! Quelle méfiance est-ce là ? Comment pouvez-vous penser une chose pareille ?! Malgré le fait que ces Apuniens veulent que nous parlions d'eux et que nous communiquions leurs pouvoirs aux autres afin que tous puissent développer notre esprit et s'accepter comme des frères, je n'ai rien dit à personne. Non, je ne dis rien, jamais. »

Nous nous sommes dit au revoir. Je suis entré dans la maison et ma femme était partie en voyage à Lima pour voir sa fille qui étudiait là-bas ; et n'ayant personne avec qui parler, j'ai commencé à méditer sur cette affaire.

Après avoir soigneusement analysé, point par point, ce que j'avais vécu au cours de mes trois rencontres avec ces rares visiteurs, qui totalisaient une vingtaine d'heures, et pour éviter d'être complice d'un prétendu délit, j'en suis arrivé à la conclusion que les autorités de ce lieu devaient avoir connaissance de cette affaire. J'ai donc décidé d'avertir la police locale de la présence de ces prétendus extraterrestres.

Je me suis rendu au commissariat qui fonctionnait à l'époque dans la ville de Hullanca, à environ 50 mètres de chez moi. Un sergent m'a reçu :

« Comment pouvons-nous vous servir, monsieur ? » demanda-t-il courtoisement.

« Merci pour votre gentillesse, sergent. S'il vous plaît, êtes-vous responsable de ce bureau ou y a-t-il un autre chef ? »

« Je suis le chef pour le moment. Que se passe-t-il ? »

« Pouvons-nous parler quelques minutes d'un sujet très particulier ? »

« Oui, pourquoi ne pas entrer, monsieur ? » dit-il en ouvrant la porte d'un bureau privé. J'entrai, m'assis et commençai à lui raconter ces cas. Dès le début, le sergent commença à montrer de la surprise, mais à mesure que j'avançais dans mon récit, son trouble augmenta. Je commençai à avoir peur. Mais lorsque je commençai à lui raconter ce que j'avais vu ce jour-là, il se leva comme effrayé, et d'une voix douce, dissimulant son changement, il me dit :

« Mon ami, quelles merveilles me racontez-vous ? Vous avez remporté un véritable triomphe de l'intelligence mondiale en annonçant que ces étrangers sont parmi nous. Pourriez-vous essayer d'expliquer, maintenant, comment je vais conseiller au commandement supérieur de déplacer tous les avions, les troupes, les canons et les chars d'une division de plusieurs armes, avec des bouteilles de bon pisco péruvien ? Ce serait un véritable exploit de capturer ces extraterrestres, et toute la victoire nous pourrions l'attribuer à vos précieuses informations. Mais, s'il vous plaît, ne le dites à personne. Rentrez chez vous, reposez-vous, et demain nous viendrons vous demander de guider notre armée jusqu'à l'endroit où se trouvent ces extraterrestres. »

J'ai compris que le sergent me considérait comme un fou ou un ivrogne, et que c'était en somme une plaisanterie. Je n'ai pas donné plus de détails avec lui, ni continué à lui raconter tous les détails de cette journée, et pour le convaincre que je serais considéré comme intelligent, je lui ai dit :

« Merci, sergent. Maintenant, je peux me reposer et ne parler à personne. Demain, vous pourrez me retrouver pour guider l'armée. Vive la victoire ! » criai-je.

Deux gardes, surpris par mon exclamation, sortirent de la pièce voisine. « Il est ivre mort. Laissez-le partir », ordonna le sergent au moment où je quittais le commissariat.

Malgré ma première déception avec les autorités, j'étais encore plus motivé à garder secrètes ces expériences pendant 15 ans. Je n'ai pas été surpris de la réaction des autorités, car j'aurais peut-être agi plus mal il y a quelques mois. J'ai regardé ma montre et j'ai vu qu'il manquait 15 minutes sur 24 heures, et j'ai dû commencer mon travail plus tôt, pour cela je me suis dépêché de me reposer.

Samedi 4 juin 1960

Les matins dans la région de Huaylas (où j'ai vécu) présentent des manifestations très singulières et attrayantes qui les différencient de tout autre endroit. Le grand volume du Rio Santa, dans son cours vers le Pacifique, a creusé son lit si profond qu'il tente de baigner de ses eaux froides le cœur chaud de la Terre elle-même.

Avec cette inquiétude impudente, le Père Noël s'est frayé un chemin à travers les collines et autour des pics, séparant cette partie de la Cordillère occidentale et ses remparts : l'une couverte de neiges éternelles ; l'autre de prés et de prairies, et elle au milieu des deux, fière d'être la progéniture des Andes, coulant vers la

Pacifique et flirtant avec ses deux admirateurs majestueux qui l'accompagnent depuis sa naissance.

Ce matin-là, premier samedi du mois de juin, la région était aussi attrayante que jamais. Le soleil illuminait de ses rayons les champs de neige de la Cordillère Blanche et se reflétait sur les rives du Rio Santa, où il harmonisait son éclat avec les couleurs des champs fleuris. Au cours des trois semaines précédentes, j'avais fait plusieurs excursions dans les montagnes sans rencontrer ces étrangers. Je pensais qu'ils avaient changé de route, ce qui me plaisait pour plusieurs raisons. Mais cette excursion commença aux premières lueurs du jour, et lorsque le soleil se leva, j'étais en train de grimper vers les hauteurs en direction du champ de neige de Milwagocha, sur les sommets entre les Rios Cedros et Kitaraqsa. Ce jour-là, personne ne m'accompagnait, c'est pourquoi je décidai de visiter les endroits les plus accidentés, car lorsque j'étais accompagné, le choix des endroits à visiter dépendait de la volonté commune des deux parties, ce qui était généralement contraire à mon choix.

Il était environ 10 heures du matin lorsque j'atteignis le sommet de la montée en face de Huaylas, au-dessus de Duck Canyon. Je marchais depuis 5 heures du matin et j'avais décidé de me reposer, d'observer avec des jumelles les plus hauts sommets des environs. Soudain, je découvris à une distance d'environ 1 000 mètres, un appareil de ces visiteurs, d'un modèle et d'une couleur semblables à celui que j'avais vu il y a quatre semaines environ, lorsque j'avais rencontré Ivanka.

Sincèrement, cela ne me plaisait pas, mais j'étais déjà sur place, alors j'ai décidé de m'approcher par curiosité. Après m'être reposé quelques minutes, je me suis dirigé vers le bateau. Quand je suis arrivé à quelques centaines de mètres de celui-ci, j'ai été surpris de voir, à travers un rocher, à une courte distance du bateau, un groupe de personnes. Cela m'a un peu inquiété car je ne connaissais pas la langue quechua et je n'avais pas d'accompagnateur pour interpréter.

Je me souciais de comprendre les habitants, mais avec ces inconnus je n'aurais aucun problème car ils parlaient toutes les langues à la perfection. Malgré mes inquiétudes, je me suis alors mis en route. À des dizaines de mètres de l'endroit, un inconnu m'a rencontré et m'a reçu. Je ne l'avais jamais vu auparavant, et cela m'a un peu surpris, et j'ai essayé de lui parler pendant que nous marchions, afin de diminuer mon inquiétude.

« Ne vous inquiétez pas, mon ami, dit l'étranger. Nous ne vous dérangerons pas, mais nous sommes heureux, car nous enquêtons avec un engagement sincère, pour obtenir la vérité et un résultat positif. »

Dans la confusion, je ne prêtai pas attention à sa déclaration, et je ne compris pas non plus que l'étranger et son conseil faisaient allusion à la dénonciation que j'avais faite au Commissariat quelques jours auparavant.

Ensuite, nous étions devant le navire et lorsque la porte s'est ouverte, Ivanka est sortie. Malgré le fait que je n'aimais pas les visiteurs, quand j'ai vu Ivanka, je me suis senti un peu plus

Elle s'est calmée. Peut-être parce que je lui avais parlé quelques heures lors de la rencontre précédente. Elle m'a reçue en souriant et m'a fait comprendre que ma visite lui faisait plaisir.

« Voici notre ami Zen », dit-elle en me présentant à l'étranger qui m'avait rencontré.

« Est-il aussi Apunien ? » demandai-je sincèrement.

« Oui, mon ami, bien sûr. Il arrive très rarement que des extraterrestres qui ne sont pas d'Apu viennent sur Terre. Pour d'autres civilisations, la Terre n'est pas si intéressante, mais elle l'est pour nous, car elle fait partie d'Apu et les Terriens sont nos frères. »

Les paroles d'Ivanka sonnaient comme une plaisanterie amicale et me firent sourire. «

Devrions-nous monter dans le bateau ou rester ici ? » demanda-t-elle.

« Comme tu veux », répondis-je.

« Allons donc à l'intérieur. Je crois que c'est plus positif là-bas. Nous pouvons observer sur les écrans si quelque chose nous intéresse. »

Nous sommes entrés à l'intérieur. L'intérieur était identique à celui du navire vu auparavant. Je me suis assis sur une grande chaise ; elle était assise sur une autre chaise en face de moi.

« Je ne crois pas que nous serons importunés par votre dénonciation franche de l'autre soir. Votre action est tout à fait normale », dit Ivanka avec une expression heureuse. Cela me surprit. Je restai paralysé. Je ressentis de la peur et beaucoup d'embarras. Quels diables les avaient prévenus de mon intention ? Comment le savaient-ils ? C'était pour moi incompréhensible. « Peut-être que le sergent est leur complice », pensai-je. J'étais sans voix. Je ne pouvais rien répondre. Elle comprit mon changement et éclata de rire.

« Écoute, mon ami, dit-elle, l'homme, pour parvenir à la vérité, au progrès et à la connaissance, doit travailler, étudier et pratiquer. Tu as seulement essayé de te conformer aux règles établies par ta société. Si elles n'avaient pas été établies, tu n'aurais pas essayé de te conformer à ta propre règle sociale, ni de découvrir notre origine. L'effort sincère pour connaître l'inconnu, éclaircir la confusion, voir l'invisible et réaliser l'imaginable, est la seule voie vers la connaissance. L'évolution et le progrès de toute civilisation sont le résultat d'une recherche constante de l'inconnu », souligna Ivanka, en me faisant un geste aimable.

« Qui vous a contacté pour que j'essaie de vous dénoncer ? »

« S'il vous plaît, laissez tomber vos pensées à ce sujet. J'ai déjà expliqué notre opinion dans cette affaire. Oubliez ça ! Qui s'en soucie ? »

« Très bien, j'oublierai, mais avez-vous dit que la confusion était positive ? Pourquoi ne voulez-vous pas clarifier ce que je demande ? »

« Si tu veux savoir, regarde cet écran. Il va tout afficher », indiqua Ivanka en souriant.

Sur cet écran, j'ai vu Quispe et moi nous séparer de Pedro, tout comme cela s'est produit cette nuit-là lorsque l'étranger nous a accompagnés, illuminant le chemin avec son halo

Puis se succédèrent tous les événements de ma séparation avec Quispe, mon entrée dans ma maison, la méditation et l'analyse des raisons qui avaient amené ma dénonciation, ma conversation avec le sergent et toutes les plaisanteries que les deux gardes firent à ma déclaration, après quoi j'avais quitté le commissariat. Disparaître de cet endroit avait été le seul moyen de m'acquitter de ma honte. J'éprouvais un tel embarras d'avoir été accepté après cela, que je me serais jeté dans n'importe quel abîme pour éviter de regarder le visage d'Ivanka. Elle remarqua mon désarroi, s'approcha de moi et me dit affectueusement :

« Mon ami, pourquoi te punis-tu ainsi ? Tu dois comprendre que tu n'as rien fait de mal. »

À ce moment-là, je commençai à sentir une reprise de mon état d'esprit. Je compris bientôt l'intérêt que je représentais pour moi de discuter avec elle de ce sujet comme si rien de mal ne m'avait été fait.

« Je vais bien, Señorita », dis-je d'un ton décidé. « J'avais l'intention de vous dénoncer parce que je ne savais pas qui vous étiez vraiment ni ce que vous vouliez à cet endroit. Je vous ai dénoncée cette fois-là, mais personne ne m'a crue, et cela n'a fait que provoquer des plaisanteries de la part des gens, car personne ne me croyait là-bas. »

Ivanka éclata de rire. Après avoir ri un instant, elle me regarda et me parla de manière compréhensive :

« Mon ami, tu pourrais crier au monde entier et parler de notre présence, mais personne ne te croirait maintenant et peut-être pas avant très longtemps. Mais cela n'a plus d'intérêt pour l'instant. Personne ne devrait accepter notre existence par la persuasion. S'il te plaît, n'essaie jamais de convaincre qui que ce soit de croire que nous existons ou que nous visitons la Terre ou toute autre planète. »

« Je ne recommencerai pas », répondis-je sincèrement, car je me souviens de la vivacité ironique avec laquelle le sergent réagit à ma dénonciation.

Il y eut un moment de silence. Ivanka feuilleta un livre de vers écrit par un poète péruvien. Zen observa la figure centrale de la Porte du Soleil à Tiajuanacu, sculptée en miniature par un artisan de l'endroit, copiée fidèlement de l'énorme sculpture originale placée à l'entrée du Grand Central et qui, suppose-t-on, était destinée à un rituel cérémoniel. Je fus surpris de voir ces objets dans ses mains car, avant l'interruption de la conversation, je n'avais rien vu de tel autour de lui. Zen comprit peut-être ma pensée et le plaça sous sa chaise d'où il sortit un tiroir d'une matière semblable au velours, celui-là même qui était plein d'œuvres miniatures du continent sud-américain réalisées à différentes époques.

Je me demandais ce que ma chaise pouvait avoir d'autre dans son double fond, et il m'est venu à l'idée de demander. Soudain, d'en bas, dans le fond de mon siège, est venu un tiroir et dans le prolongement un autre du siège d'Ivanka. Le tiroir de mon

Le siège d'Ivanka contenait des feuilles d'arbres, des copeaux de bois et des pétales de fleurs, mais celui d'Ivanka contenait des livres, des magazines et des échantillons de tissus texturés. Il m'a montré que chaque siège était comme un centre de stockage composé de diverses boîtes de différentes tailles. Ivanka, comprenant ma curiosité, était complaisante et souriait. Elle voulait me dire quelque chose mais Zen a parlé en premier.

« Tous nos meubles et nos navires sont dotés de doubles fonds et de parois pour avoir de l'espace pour le rangement. Les doubles parois sont également nécessaires pour nous protéger des phénomènes spatiaux. »

« Pourquoi transportes-tu tout cela alors que tu peux l'obtenir et le transporter par désintégration ? » demandai-je sur un ton légèrement plaisant.

« Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles nous portons ce que vous avez vu. Il est vrai que nous pouvons désintégrer et réintégrer la matière jusqu'à sa plus petite particule. Nous sommes également parvenus à atteindre l'immortalité, à presque annuler le temps, à voyager aux plus grandes vitesses et à bien d'autres pouvoirs pour corriger la nature ou la négativité des choses. Mais ce n'est pas tout. Chaque instant du temps est différent dans sa forme, sa durée et son événement. C'est une loi de la nature qui est liée aux jours, aux années, au travail, à la nécessité des choses et aux moyens de corriger le négatif et d'obtenir le positif. Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui et demain sera différent ou n'existe pas pour nous maintenant. Rien n'est identique et tout a des différences et des transformations à chaque instant. En attendant, le mouvement est un facteur principal de l'existence. »

Je me suis senti ennuyé par une telle philosophie affirmée par l'étranger, à laquelle je ne comprenais presque rien, pour laquelle j'ai décidé de demander quelque chose de différent pour changer de thème.

« Dis-moi, Zen, » l'interrompis-je, « quelle est la cause qui motive ta visite sur Terre ? »

Ivanka sourit. Je ne sais pas si son sourire était inspiré par une phrase du livre qu'elle feuilletait, ou par ma question, mais pour moi cela n'avait pas d'importance. Zen afficha une expression de joie et me regarda en me répondant :

« Chez les Apuniens, il est inné de protéger les cellules par toute aide aux êtres de l'Univers, ce qui est la cause essentielle de notre visite. Nous ne pourrions pas exister sans accomplir ce précepte. Nous visitons de nombreux endroits et nous aidons tout ce que nous trouvons au cours du voyage. La fréquence différente de nos visites à certains endroits de la Terre est liée à la plus ou moins grande quantité de travaux qu'il y a à faire dans chaque endroit, des travaux pour les Apuniens. Ces travaux datent d'époques antérieures et postérieures à l'explosion d'Apu. »

« Il est certain que, comme vous le dites, nous pouvons voir tout ce que nous désirons sur les écrans du temps, mais lorsque nous sommes ici, il est positif de prendre contact avec nos anciennes œuvres. Observez sur l'écran », a déclaré Ivanka.

Je tournai la tête et vis sur l'écran devant moi une multitude immense de gens en mouvement. Puis apparurent des machines comme des globes, d'autres comme des assiettes volantes, d'autres comme des avions de très petite taille. Toutes volaient à quelques mètres au-dessus de la surface, dispensant de leur intérieur un flux, comme une vapeur, mais avec une force suffisante pour faire disparaître les obstacles, tels que les rochers, les rochers et les arbustes ; laissant le sol lisse et propre. Ils obtinrent ainsi un immense champ de centaines de kilomètres carrés nettoyé comme s'il était prêt à être construit.

Alors d'énormes pierres, travaillées à la perfection et guidées avec intelligence, tombèrent comme des blocs de neige à leurs emplacements respectifs, selon les plans des architectes. Et ainsi ils construisirent des bâtiments et des rues. Je fus étonné de voir que d'énormes pierres, de la taille des murs de certaines maisons à deux étages, tombaient aussi lentement que si elles étaient en papier, et qu'une seule personne pouvait en guider plusieurs d'une seule main ou d'un simple coup d'air. Je pensai encore à la suggestion hypnotique et fermai les yeux pour ne plus voir des « mensonges » inventés par on ne sait qui. Quelques instants plus tard, une main toucha mon épaule droite. J'ouvris les yeux et vis qu'Ivanka m'observait avec attention.

« Mon ami, continue à croire ce que ton esprit imagine, mais je dois te dire que c'est ce que tu vois en réalité. Les pierres qui tombent sur cette pampa sont dégravitées et n'ont que le poids nécessaire pour éviter qu'elles ne disparaissent dans l'espace pendant les travaux de transport. C'est l'une des méthodes employées par les Apuniens dans la construction. Nous allons accélérer l'exposition sur l'écran uniquement pour que tu puisses voir la ville construite, et aussi sa destruction. Regarde l'écran, s'il te plaît », me demanda-t-elle courtoisement.

Je regardai sur l'écran pour me conformer à sa demande, et je vis une immense cité construite selon une architecture rare, dans laquelle je ne vis aucun angle droit nulle part. Son dessin ressemblait à un papillon, et les forêts que l'on voyait à ses abords ornaient son enchantement, en faisant une cité surprenante.

« Comment s'appellent-ils ou s'appellent-ils cette ville ? » ai-je demandé à Ivanka.

« Quand ils eurent terminé sa construction, ils lui donnèrent le nom de Kutzak, car c'était le nom de l'Apunien qui dirigeait les travaux, un mot qui au fil du temps fut changé en Qosgo ou Cuzco, le nom actuel de la ville. C'était l'une des trois villes et centres de débarquement les plus importants qui furent construits par les Apuniens lors de leur deuxième peuplement de la Terre. Dans cette ville, Kutzak, les Apuniens établirent la première véritable industrie chimique terrestre, et fut l'une des meilleures de l'espace proche jusqu'à ce que le déluge l'inonde et la détruise.

« Tu as dit Diluge ? » demandai-je.

« Oui, mon ami », répondit Zen. « L'égoïsme et les ambitions ont donné naissance à des tempêtes cataclysmiques, si désastreuses qu'elles ont brisé l'équilibre de la planète. Ainsi, la ligne équatoriale occupait alors la place d'un méridien et vice versa. En conséquence, elle détruisit les principales constructions que possédait alors la Terre, dont elle était séparée d'Apu. Regardez l'écran », suggéra-t-il et j'obéis.

J'ai regardé cet appareil et j'ai vu qu'une catastrophe atmosphérique formidable et incroyable secouait la planète Terre, et qu'elle était enveloppée de nuages tourbillonnants. Des ouragans étranges et indescriptibles, des coups de tonnerre et des cyclones de vent poussèrent la Terre comme si elle était une feuille, et quand cette destruction turbulente prit fin, la surface de la Terre fut dépeuplée de plantes, d'animaux et d'êtres humains. Les pôles étaient devenus une position équatoriale et celle-ci une ligne méridienne. Le lieu où auparavant existait une immense pampa avec l'impressionnante ville de Kutzak, s'était transformé en rochers et ravins de profondeurs profondes, couverts de pierres gigantesques dispersées, provenant de cette construction fantastique qui avait fait la fierté de la Terre. Seulement en trois endroits on peut voir la quantité considérable de ruines dont l'observateur peut rendre compte dans cette région où existait une construction indescriptible.

« Quel récit des plus effrayants ! » m'écriai-je alors spontanément, et cela me fit réfléchir sans savoir que cela me concernait. Croire ou ne pas croire ce que je voyais dans cet appareil incompréhensible était mon seul problème à ce moment-là.

« Oui, mon ami, ce fut surprenant et très négatif. Cet événement a provoqué une régression irréparable dans le progrès de l'humanité et un problème pour nous. Il a été aussi la cause de divers phénomènes qui ont surgi et perdurent encore aujourd'hui. La cause de cette catastrophe a déstabilisé une partie de l'espace, raison pour laquelle nos villes volantes ont eu des difficultés pendant des centaines de milliers d'années, dans leurs voyages dans la Voie Lactée.

« L'espace est un espace complexe, plein de mystères et d'inconnus, et les inconnus abondent à chaque pas. Ces difficultés affectent nos visites dans cette galaxie, mais comme dans les décennies actuelles, la Voie Lactée se déplace vers des zones très positives de l'espace, offrant des opportunités de visiter toutes ses planètes et systèmes ; ce qui est aussi dû à nos visites fréquentes et à nos séjours plus longs sur la surface terrestre. Il n'est pas toujours aussi facile d'approcher chaque galaxie », a souligné Zen.

« Qu'est-il arrivé aux autres villes construites lors du deuxième peuplement ? »

« La même fortune fut réservée à tous. Certains restèrent en partie non totalement détruits ou non totalement ensevelis sous tout, d'autres... rien. Mais tous furent atteints par la tempête. Nous savions que notre visite surprendrait les Terrestres

« Les habitants des autres planètes ont été aussi surpris lorsqu'ils sont entrés en contact avec nous. Certains nous ont vu avec tranquillité, mais la plupart ont été effrayés. Très peu ont compris que nous sommes de simples voyageurs, et que nous étudions les difficultés de la vie spatiale, pour nous informer complètement sur ce qui soutient les êtres des planètes peuplées. »

Je restai sans rien dire. Il est difficile de se détendre, d'organiser ses pensées quand à chaque regard on aperçoit quelque chose d'inhabituel, de surprenant, d'incroyable rare. Chaque mot de ces inconnus m'apportait une remarque surprenante qui m'alarmait, et en attendant je m'efforçais de retrouver la sérénité avec laquelle j'étais entré dans le navire de ces compagnons d'Ivanka que je n'avais pas vus auparavant. Elle s'arrêta et me les présenta.

« Celui-ci est Amin et celui-là est Dius », dit-elle pour faire effet.

Dius tendit la main et je fis de même. La même chose fut faite avec Amin. Les deux s'assirent alors et commencèrent à me raconter ce qu'ils avaient vécu pendant le voyage qu'ils avaient fait. Soudain, Dius sortit de sa poche un petit bonnet fait en peau de lapin. Je fus surpris de voir cet article et je me demandai comment il l'avait obtenu et pourquoi il était intéressé à l'avoir.

Ivanka a compris ma pensée et, en regardant attentivement, a dit :

« La beauté de la vie terrestre est déformée par ses propres habitants. L'homme, étant une entité intelligente et perfectionnée, se soucie très peu de faciliter la vie en utilisant ses connaissances pour créer et découvrir des choses sans avoir à sacrifier d'autres êtres. Au contraire, il croit avoir le droit d'exploiter et d'utiliser à son profit tous les êtres qui vivent ici, y compris ses semblables. Il élève les animaux avec soin, comme s'ils étaient des amis sincères ; puis il les soumet à des souffrances. Il utilise d'eux leurs forces pour le travail, sa ruse pour le divertissement. Leurs souffrances pour certains produisent du plaisir, et plus tard il les tue pour manger leur chair, et prépare même de leur peau des cadeaux capricieux, sans penser que tous ces êtres ont un droit égal à vivre, et que chacun est sensible à la douleur, aux mauvais traitements ou à l'amour. »

« Dans la société apunienne, poursuit-elle, c'est différent. Là, tous les êtres vivants sont maîtres de leur existence jusqu'à ce qu'ils mettent fin à leur cycle de vie selon les lois de la nature. Pour les Apuniens, la vie des autres êtres occupe la première place, et la leur. Les plantes, les animaux et les humains sont le produit de la même mère et tous ont le même droit de vivre leur cycle sans souffrir de la part des autres. »

« Alors, que mangent les Apuniens ? » demandai-je d'un ton moqueur, même si j'avais vu sur les écrans les aliments et l'alimentation de leur société.

« L'alimentation apunienne est composée de composés concentrés en majeure partie de minéraux, de graines, de fruits et de végétaux », a répondu Amin.

« Je vous ai montré la dernière fois, sur l'écran, les installations de restauration et les règles auxquelles j'étais soumise lorsque j'ai mangé pour la première fois sur Apu », interrompit Ivanka, me rappelant les scènes de leur vie, décrites précédemment. « L'aspect le plus négatif que pratiquent les habitants de la Terre, c'est de prendre la vie d'un autre être pour se nourrir ou pour d'autres choses. Les alimentations de ce genre, ainsi que les rayons solaires durs, sont une des causes de l'agressivité particulière, de l'égoïsme et d'un énorme fauteuil de déstabilisation cellulaire des structures de votre organisme. »

« À quoi sert ce bonnet ? Peut-être que ce que tu sais de nous ne suffit pas ? » demanda Dius.

« En réalité, mon ami, il n'y a pour nous aucun secret dans aucune partie de l'Univers, mais nous sommes habitués à posséder ces objets fabriqués au moyen d'une activité si négative, parce qu'ils servent à montrer aux habitants d'autres planètes que nous aidons à surmonter le négatif. Il y a ceux qui ont des formes de vie semblables à celles des Terrestres, mais nous essayons avec tout notre engagement de former parmi ces groupes des positifs de personnes dont les cellules contiennent moins de composition négative dans leurs atomes, pour que peu à peu ils deviennent plus positifs pour les autres. » Dit Dius.

« Cela sert également au même objectif », interrompit Amin en me montrant quelques balles pour un fusil.

« Où as-tu eu ça ? » ai-je demandé.

« Dans les environs de la ville de Piura, où les soldats ont effectué des manœuvres au cours de la semaine dernière », a-t-il répondu.

« Tu es revenue à Apu depuis la dernière fois que nous t'avons vue ? » demandai-je à Ivanka, pour changer de sujet.

« Moi, oui, je ne suis revenue qu'hier, mais c'est la première fois qu'ils viennent sur Terre. Nous sommes venus ensemble. »

« Aimes-tu la vie terrestre ? Qu'en dis-tu ? Est-ce qu'elle s'améliore ou continue-t-elle comme avant ? » demandai-je.

« Le fondamental, mon ami, pour la vie des êtres ici sur la Terre, et dans toute autre partie de l'Univers, c'est l'union, le travail, l'étude et la PAIX. Sans ces facteurs, il n'y a que des sacrifices mais pas de vie. Pour obtenir cette essence qui nourrit la vie, les Terriens doivent remplacer l'argent, l'agressivité (pour lui) et l'égoïsme, par d'autres facteurs. »

« Pour éliminer Money ! » pensai-je... en éclatant de rire. Ils souriaient aussi. Je sentais que leurs sourires étaient inspirés par mon incompréhension, mon égo et ma plaisanterie, ce qui ne me plaisait pas. Je me souvenais des moqueries du Sergent et de son intention de me passer sous silence.

« Pardonnez-moi. C'est juste que ma façon de penser est différente et, selon vous tous, j'ai le droit d'exprimer mon opinion. »

« Nous n'oublions pas, mon ami », répondirent les trois presque ensemble. Ivanka sourit et me regarda en disant :

« Tu progresses. Seuls les sincères essaient de se corriger en reconnaissant leurs erreurs. » Il y eut un petit silence. Je regardai ma montre. Il était presque 18 heures. Je me levai avec l'intention de prendre congé de ces étrangers, pour pouvoir retourner à Huallanca avant la nuit. Les trois « Apuianos » et Ivanka m'accompagnèrent jusqu'à la porte du navire et je sortis. Le soleil descendit derrière la montagne, laissant les sommets enneigés jusqu'au lendemain.

A quelques centaines de mètres de distance, on pouvait voir plusieurs bergers en groupe, comme s'ils attendaient que je sorte. Je leur dis au revoir également et, prenant le chemin qui était, selon moi, le plus court possible, je partis. Au même moment, un des paysans me suivit et, en me rejoignant, me dit :

« Mon ami, si tu vas à Huallanca, nous pouvons y aller ensemble car j'y vais aussi. »

« Très bien, mon ami, partons », répondis-je, car je me sentais fatigué et ressentais le désir de parler à un Terrestre légitime.

« Allons-y donc, car le chemin que tu as choisi est beaucoup plus long. Aller à droite le rendrait trop long. »

« Allons où tu veux, mais, s'il te plaît, dépêche-toi. J'ai hâte. Que penses-tu de ces visiteurs ? Ils ont parlé longtemps. »

« Oui, c'était trop long », répondit-il courtoisement.

« Ce sont de bonnes personnes. Ils savent beaucoup de choses et sont assez sensibles », ai-je dit avec l'accent de l'endroit.

« Comment t'appelles-tu ? » ai-je

demandé. « Manuel », a-t-il répondu.

« Sais-tu, Manuel, que je me suis demandé pourquoi et d'où venaient ces « braves gens » dans cet endroit si rude et si isolé. Pour quelle raison ? Sais-tu de quelle nationalité ils sont ? » lui demandai-je pour connaître son avis.

— Comment ? Ils n'ont pas dit qu'ils étaient des extraterrestres ? — Oui, mais à qui prétendent-ils s'intéresser à cette histoire ? — Ce n'est pas une histoire, monsieur. Ils disent au monde entier qu'ils sont des extraterrestres, qu'ils viennent de la planète APU, située en dehors de notre constellation. Ce sont de très bonnes personnes et ils peuvent faire en sorte que tout ce qu'ils désirent se produise.

J'ai compris que Manuel pensait comme ses autres voisins, et de me voir frustré dans ma tentative d'obtenir des informations vraies, vérifiées, selon mon opinion, sur l'identité de ces visiteurs.

J'ai arrêté de parler. Nous n'avons plus parlé de rien jusqu'à ce que nous nous séparions dans la ville de Huallanca.

Comme d'habitude, n'ayant personne à qui parler de ces raretés, je les ai incorporées à mon quart de travail, qui ce jour-là commençait à 20 heures.

Malgré les surprises, les blagues, les doutes et le peu de ce que je vivais, mon désir de continuer à chercher pour découvrir qui étaient ces étrangers était fidèle à ma décision prise dès le début.

En me basant sur les déclarations des bergers, des paysans et des ouvriers qui m'accompagnaient parfois, la seule chose dont je pouvais m'assurer, c'était que lorsque j'étais accompagné, la seule chose dont je pouvais être sûr, c'était la présence réelle de ces étrangers, mais il restait à déterminer s'ils étaient des Terriens ou des Extraterrestres et quelle était la raison de leur visite. Mais malgré tout, je commençai à méditer sur le comportement de ces étrangers par rapport à ma dénonciation contre eux. Si ces êtres avaient été des habitants de la Terre, quel que soit le motif de leur visite, ils auraient certainement été offensés par mes accusations contre eux auprès de la Police, pour lesquelles ils auraient fait une enquête. Cela irriterait n'importe quel Terrien.

Mais ils se montrèrent indifférents à mes efforts. Au contraire, ma dénonciation avait provoqué un tel amusement que si j'avais apporté à la place un bouquet de fleurs. A leur avis, je n'avais fait qu'essayer de découvrir la vérité à leur sujet, et cela suscitait leur admiration. J'en arrivai à la conclusion qu'aucun habitant de la Terre n'aurait réagi de cette manière, que cela se terminait par la tranquillité et l'acceptation de mes actions menaçantes, ce qui ne pouvait être accepté que par des êtres très positifs, dotés de pouvoirs extraordinaires pour connaître les pensées des autres, et ayant une conception élevée de l'AMOUR, du Travail et de l'Étude.

Pour la première fois, j'ai pris au sérieux la possibilité que ces visiteurs puissent réellement être des habitants d'une planète lointaine où il n'y avait ni égoïsme, ni peur, ni agressivité, ni intention malveillante, et je me suis senti repentant pour les actions que j'avais entreprises contre eux jusqu'à ce moment.

RUINES MÉGALITHIQUES DU PASSÉ CONSTRUCTIONS APUNIENNES

Les vestiges de l'ancienne cité apuane de KUTZAK furent plus tard connus sous le nom de QOSGE et finalement CUZCO ou CUSCO comme on l'appelle aujourd'hui. Ce que l'on appelle aujourd'hui la grande forteresse inca de SACSAYHUAMAN est typique du style et de l'ancienne méthode de construction de ces anciens bâtiments par les Apuniens lorsqu'ils étaient ici. Partout où ces blocs de pierre « ajustés » sont retrouvés, ils représentent une œuvre des anciens Apuniens lorsqu'ils étaient ici.

Les vestiges de la cité-temple de Machu Picchu, alors et toujours construite au sommet d'une montagne escarpée, et constituée de ces fameuses « pierres ajustées », que même les équipements les plus modernes du monde auraient aujourd'hui du mal à ériger en place là-haut sur ce pic, sont un autre exemple de l'ancienne architecture et construction apunienne.

La photographie couleur suivante montre les célèbres pierres de Sacsayhuaman telles qu'on les voit aujourd'hui. La fondation et la construction de cette grande forteresse ne sont jamais entièrement racontées dans l'histoire des Incas. Il semble qu'elles aient toujours été là. Les Apuniens ont-ils la réponse ?

La deuxième photographie en couleur montre les vestiges de la cité sacrée de Machu Picchu, également construite avec le même type de « pierres ajustées » d'un poids énorme, en haut d'un sentier étroit et escarpé sur le flanc d'une montagne. Un exploit apparemment impossible à accomplir encore aujourd'hui.





Dimanche 21 août 1960

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis ma dernière rencontre avec Ivanka, lorsque nous avons observé sur l'écran de visualisation du temps, l'appareil d'affichage graphique, la construction de la ville de Cuzco et le désastre provoqué par les tempêtes, provoquées de manière si irresponsable par les instincts égoïstes de l'homme, de qualité négative par les habitants de la Terre. L'origine de tout cela se prolongeait dans les mauvais traitements infligés à l'humanité et empêchaient l'union et l'évolution de l'amour entre les êtres.

Pour continuer ces rencontres avec ces étrangers, il me faudrait me familiariser avec leurs débuts, la vie sur leur planète et dans l'Univers, et jusqu'alors je ne pouvais que commencer à donner crédit à certaines de leurs affirmations, qui coïncidaient avec certains événements survenus sur la Terre à différentes époques auparavant.

Et même si je n'étais pas sûr qu'il s'agissait de Terriens ou d'Extraterrestres, je savais à quelle classe de gens j'avais affaire. Leur façon de vouloir et de respecter leurs semblables et tous les autres êtres, faisait naître en moi la plus petite certitude qu'ils ne faisaient de mal à personne et que je n'avais pas l'intention de les persuader ou de vouloir changer ce qu'ils croyaient être leurs origines.

Pendant le mois de juillet et la première quinzaine d'août, j'avais eu cinq rencontres avec elles, mais je n'avais jamais vu Ivanka. J'avais pris l'habitude de converser avec elle et, que ce soit pour plaisanter ou pour parler sérieusement, elle était plus confiante que ses compagnes. L'une des choses qui me troublait le plus était l'incertitude quant à l'existence et à l'emplacement des ruines enfouies dans les champs de neige du Champara. Mon intention était de voir de mes propres yeux cette mystérieuse et gigantesque construction, sans me couvrir de scènes, de projections ou de dimensions inconnues qui suscitaient plus de méfiance que de certitude.

Cette inquiétude me poussa à réaliser mon exploration ce dimanche 21 août 1960, aux abords des névés du Champara. La veille, j'avais conversé à ce sujet avec mon ami Quispe. Nous décidâmes de partir aux premières heures du matin, pour rester le plus longtemps possible dans la montagne. Nous partîmes avant l'aube et nous nous dirigâmes vers les hauteurs de la rive droite du rio Kitaraqsa.

Comme toujours, nous ne nous attendions pas à rencontrer à nouveau ces étrangers et c'est pour cette raison que nous n'avons pas fait de commentaire sur cette affaire.

Au lever du soleil, nous nous sommes retrouvés sur un plateau à plus de 3 000 mètres d'altitude. Nous nous sommes assis sur un rocher pour nous reposer, en observant les environs avec les lunettes que Quispe avait empruntées à un ami.

« Prends les jumelles, dit mon compagnon en me les tendant. Tu t'en sers, merci. » répondis-je, car je me sentais assez fatigué, car la montée avait été longue et fatigante, et notre plan était de nous retrouver dans les hauteurs au lever du soleil. Il s'assit à côté de moi et commença à observer.

« Voilà nos amis ! » s'exclama soudain Quispe.

« À qui faites-vous allusion ? » demandai-je, car je n'étais pas sûr s'il parlait des bergers ou de ces visiteurs étrangers.

« Ce sont ceux que vous appelez « étrangers », et ils atterrissent dans un petit avion, très brillant. Vous voulez voir ? »

« Je ne suis pas intéressé, continue à chercher, et quand ils atterriront, nous irons les voir », répondis-je en regardant nonchalamment vers le bout de ce plateau, où je vis un navire stationné sur le sol.

« Ils viennent d'atterrir, señor ! » s'exclama mon compagnon.

« Oui, Quispe, je les vois. Allons leur rendre visite. Qu'en penses-tu ? » « Allons-y, monsieur, je suis prêt », répondit-il en remettant les jumelles dans son sac. Je pris mon sac en cuir et nous partîmes.

Lorsque nous nous sommes approchés de la machine, sa porte était déjà ouverte. Une femme et un homme sont sortis du vaisseau. Je n'avais jamais vu l'homme auparavant, mais j'ai reconnu la femme. C'était Ivanka. J'ai ressenti un fort désir de lui parler à nouveau et je me suis dirigé vers eux.

« Hola, mon amie, « Tout pour les autres », dit-elle en me voyant, et elle me tendit la main.

« Hola compatriote », répondis-je en plaisantant. Elle sourit. Elle me toucha l'épaule comme pour me faire une politesse, puis dit :

« Je voudrais vous présenter un nouvel ami qui m'accompagne cette fois-ci. Il s'appelle Zay. »

« Avec grand plaisir », dis-je poliment en lui tendant la main. Il fit de même en prononçant son nom.

« Il s'agit d'un Apunien qui a vécu sur Terre à différentes époques en tant que terrestre lié à ces personnes de la Terre d'alors. »

« Peut-être était-ce Jésus-Christ ? » demanda Quispe, surpris. « Il vivait alors, mon ami », répondit Ivanka.

Sa réponse m'a paru si étrange que j'ai éclaté de rire moqueur. Quispe a commencé à l'agacer.

« Quelle chose ! Être vu aujourd'hui sur les écrans du temps, debout aux côtés de notre Seigneur Jésus-Christ », pensa-t-il ironiquement.

« Est-il sincère, mon ami ? » me dit Zay, et prenant mon bras nous nous approchâmes du navire. Dans celui-ci, l'escalator descendit et nous montâmes dessus et commençâmes à monter. Ivanka monta la première, puis Zay et Quispe et enfin moi, les suivant.

Nous sommes entrés dans le navire et nous nous sommes assis, Zay sur une grande chaise à ma droite; Ivanka devant moi et Quispe à ses côtés.

« Je comprends votre inquiétude, car nos rencontres sont toujours fortuites et pour cette raison surprenantes. Essayez de soutenir cela avec tranquillité pour le rendre plus positif », me dit Zay avec courtoisie. « Cinq cents millions d'années terrestres se sont écoulées depuis que les phénomènes spatiaux ont rendu difficile aux Apuniens de visiter fréquemment la Terre. Récemment, au début de ce siècle, la Galaxie à laquelle appartient la Terre est entrée dans une zone positive, favorable à la navigation de nos vaisseaux et des Cités Volantes. De nombreux problèmes de la vie terrestre auraient pu être évités s'il avait été possible de venir ici sans difficulté. L'un des motifs de nos fréquentes visites actuelles est de positiviser l'esprit des hommes pour qu'ils méditent et résolvent leurs problèmes avec la raison et non par la guerre. C'est avec beaucoup de difficulté que je suis venu sur la Terre à diverses époques depuis le déluge, pour collaborer avec les Terriens », dit Zay.

« Combien de fois as-tu vécu sur Terre avec des noms terrestres ? » demandai-je. « Cinq cent quatre, mon ami. » répondit-il. Et il commença à me raconter l'histoire de certains...

Tandis que l'Apurnien me racontait d'autres épisodes de sa vie parmi les Terrestres, je commençai à ressentir un soulagement inexplicable. Je ne savais pas à quoi attribuer cette étrange manifestation, mais je ne ressentais aucun changement ni surprise, et ces étrangers me semblaient aussi naturels que si j'avais vécu toute ma vie parmi eux. Dans les occasions précédentes, lorsque je les rencontrais dans leurs vaisseaux spatiaux, la seule sensation agréable était celle de mes cellules en apesanteur, mais maintenant tout ce que je voyais et entendais me procurait un contentement inexplicable. Mais malgré tout, ce bon sentiment ne neutralisait pas complètement l'impression que ces étrangers ne m'avaient pas hypnotisé pour adoucir mon attitude réticente envers leurs activités. J'essayais de renforcer mon attitude rebelle antérieure, mais je n'obtenais aucun résultat. Mon cynisme continuait à me réjouir et à profiter de cela comme jamais auparavant.

J'ai regardé Quispe avec l'intention de lui demander s'il ressentait la même chose. Il a compris mon regard et avant que je puisse parler, il a dit :

« C'est quelque chose d'extraordinaire, monsieur, je ne me suis jamais senti ainsi. »

D'après sa réponse, je soupçonnai que nous avions été hypnotisés d'une manière ou d'une autre et commençai à changer d'avis. Quelques minutes plus tard, cette idée ne me vint plus à l'esprit et je me sentis comme si j'étais parmi des amis d'enfance. Je souris et prêtai attention à l'écran qui projetait la vie du Zay apunien sur Terre, vivant selon elle alors.

Il projetait des détails particuliers de son enfance et montrait une scène dans laquelle il se trouvait parmi les enfants de son quartier en train d'enfiler sur une ficelle des feuilles sèches d'arbres pour réaliser un tissage qui formait un carré de plusieurs centimètres. Puis il attachait à l'une des extrémités une longue ficelle, prenait l'extrémité de cette ficelle entre ses doigts et se mettait à courir. Cela faisait surgir du sol le carré (tapis) de ces feuilles, comme une petite comète, et il volait, ce qui provoquait l'admiration de tous les observateurs. Pour moi, cela faisait rire.

« C'était l'une des démonstrations par lesquelles il cherchait à inspirer des idées à l'homme, dans le but de réfléchir à la construction de machines volantes », a déclaré Zay en me regardant.

« Pendant des centaines de milliers d'années, les phénomènes spatiaux persistent, leur permettant à peine de venir sur Terre à certains moments, car « dans cette galaxie, on trouve des zones nocives pour les cellules pendant les interruptions ». Les anomalies cosmiques influencèrent tellement l'homme qu'il tomba dans une régression de développement pendant des millions d'années. Il exhorta donc à attendre la plus petite de ses cellules, afin que l'homme puisse commencer à évoluer à nouveau et récupérer ses facultés retardées et ses pouvoirs temporairement désactivés. C'est à ces petites intentions, comme à ce que nous venons de voir, que furent dus les résultats de la technicisation et de l'avenir de la société terrestre. » Dit Zay.

« Néanmoins, nous n'avons pas obtenu beaucoup de progrès positifs, interrompis-je. Vous avez beaucoup progressé, mon ami. L'homme, au cours de ces derniers siècles, a accompli un progrès scientifique des plus admirables. Les terrestres décomposent l'atome et se rapprochent ainsi du « minimus », le facteur principal de l'existence. Vous êtes des machines volantes et celles qui voyagent sur et sous l'eau. Vous avez des industries qui produisent des vitamines positives, que vous appelez « médicaments », avec lesquelles vous fortifiez les cellules dans une certaine mesure, et vous commencez à construire des machines pour des vols spatiaux spéciaux semblables aux nôtres. »

« Peut-être allez-vous me dire que ces hommes construisent des saucés volantes, comme celles que vous avez ? » dis-je.

« Comme le nôtre, exactement ? Non, mais très similaire, oui. C'est la découverte la plus récente des Terrestres, mais elle n'est pas divulguée publiquement, et ces machines manquent encore de perfection dans de nombreux détails. Observez l'écran et il vous en dira plus », suggéra aimablement Zay.

J'ai regardé l'écran de visualisation et j'ai vu quelque chose d'inhabituel. Il montrait un endroit sur Terre, avec des arbres et des prairies, où je pouvais voir des arsenaux gigantesques et des dizaines de véhicules en forme de soucoupes, semblables à ceux que j'avais vus lors de mes précédentes rencontres avec ces étrangers.

Certaines étaient terminées, d'autres en cours de fabrication, et un certain nombre de soucoupes étaient soumises à des essais en vol par des pilotes, zigzaguant entre les ravins et les montagnes, les bois et les champs. Ces machines étaient d'une forme et d'une couleur

identiques aux vaisseaux que j'avais vus lors de mes deux premières rencontres avec ces étrangers – des disques volants, et ils volaient à des vitesses considérables, mais leur éclairage et leur vol en zigzag étaient très inférieurs.

Ce spectacle me surprit. Dans mes pensées, j'en étais venu à la conclusion que ces étranges visiteurs pouvaient être des espions de cette partie de la Terre, où je venais de voir cette industrie rare. Je restai assis en silence. Mon changement de surprise fut si grand que tout cela me sembla être un cauchemar ironique. Zay interrompit ma pensée et, posant sa main sur mon épaule, dit :

« Ne vous inquiétez pas, mon ami, ces hommes ont inauguré de nouvelles époques, et c'est pour cela que nous sommes ici. Il est possible que d'ici quelques siècles, les Terrestres et les Apuiens deviennent comme une seule famille. »

« Vous avez dit que ces véhicules en forme de disques fabriqués par les Terriens sont inférieurs à ceux des Apuiens en termes de vitesse ? Pouvez-vous me dire d'autres différences ? » demandai-je avec curiosité.

« Oui, pourquoi pas ? La vitesse des machines fabriquées par les Terriens est à peine quelques dizaines de fois celle du son, tandis que celles des Apuanes volent à des millions de kilomètres par seconde. Ces machines fabriquées par l'homme ne dominent pas encore la gravité et laissent des traces là où elles atterrissent. Elles n'ont pas non plus d'écrans du temps, ni d'appareils pour la désintégration et la réintégration de la matière, ni d'illumination positive, ni d'autres compléments indispensables aux voyages intergalactiques et à leurs perfectionnements. Mais toutes ces déficiences seront surmontées par l'homme dans un avenir proche. Et si vous décidez sincèrement de pratiquer la PAIX et la fraternisation, de vous consacrer à achever l'étude et le travail, vous y parviendrez bientôt. Observez les progrès de l'avenir. » dit-il.

« Regardez là, par exemple », dit Zay, en indiquant l'écran. « Regardez là et voyez un événement non moins surprenant au premier abord. Ces hommes dans vos machines volent vers votre Lune et atterrissent à sa surface.* (Ceci a été écrit avant l'atterrissage sur la Lune.) Dans la suite, voyez les « Cités volantes », contrôlées par les hommes pour explorer l'espace et visiter les populations d'autres planètes et galaxies. Voyez la lutte des classes sur Terre, la désorganisation du travail et des études causée par la négativité de l'argent, et voyez aussi comment une nouvelle organisation de la structure sociale de la Terre mettra fin à la souffrance et la convertira en un bienfait positif dans l'union, l'égalité et l'harmonie entre tous les êtres. La vie terrestre difficile se transformera soudainement en un puissant générateur qui illuminera de connaissance, notre galaxie et tout l'univers. » Dit Zay.

Tandis que défilaient devant mes yeux ces scènes, à la fois positives et négatives, de l'avenir de tous les habitants de la Terre, des guerres et des progrès surgissent parmi les hommes avec des idées et des œuvres créatrices favorables au bien-être de la vie, et pour

cela fera cesser les assassinats et les sentiments d'angoisse, et tout cela sans pouvoir donner crédit à ce que vous venez de voir.

Je soupirai et lui demandai :

« Le jour viendra-t-il où ces humains seront amis les uns avec les autres ? » « Je vous assure qu'il viendra. Retardé peut-être par les luttes et les difficultés, mais l'union et l'amour de ces êtres peuvent un jour mettre un terme à toute désunion et à toute désintégration. » Dit Zay.

Quispe soupira. Ivanka le regarda et dit :

« J'espère que vous n'êtes pas effrayés par ce que vous avez vu, et si vous n'avez pas peur, nous continuerons à voir d'autres événements dans cette zone », a-t-elle souligné en me regardant fixement :

« Cela ne me fait pas peur, mon amie, et ce n'est pas important que je sois étrangère ici ; j'aimerais connaître l'avenir de cette région parce que je l'aime comme si c'était ma terre natale », lui ai-je supplié.

« Alors voilà », fit Ivanka.

Soudain, sur l'écran, apparut la zone du callehon de Huaylas. Puis, le Rio Santa montra sa mystérieuse cuvette avec les 160 lagunes jalousement protégées par les sommets enneigés de la Cordillère Blanche. Le défilé des cataclysmes qui avaient frappé cette zone dans le passé, à partir de l'explosion de la planète Apu, continua.

Après nous avoir fait voir les catastrophes passées, l'écran du temps nous a montré les changements que cette région subira dans le futur. Une avalanche provoquée par le relâchement de la calotte glaciaire du mont Huascaran s'est propagée sur la ville de Ranrahira. Ensuite, une autre avalanche gigantesque de boue provenant des champs de neige du Huascaran est apparue, qui, entourée de terre et d'une température légèrement plus élevée, a provoqué une énorme coulée de boue qui a entraîné d'énormes rochers, des arbres et des rochers, pleins de boue et de terre, et a enseveli sur son passage toute la ville de Yungay avec tous ses milliers d'habitants.* Après cela, sur l'écran du temps est apparu quelque chose de très surprenant. Un tremblement de terre a secoué la Cordillère Blanche. Les glissements de neige se sont déplacés à grande échelle, et les eaux des lacs se sont déversées, provoquant des inondations terribles qui ont débordé sur tout le territoire. Un panorama triste et désespéré a remplacé les beaux paysages des villages et des villes des Andes.

Là où se trouvaient autrefois des places, des parcs et des beautés naturelles, œuvres majestueuses des civilisations incas et de l'influence européenne, on ne voyait plus que des rochers et des ravins effrayants. Cette scène m'horrifiait. Je regardai Zay et lui demandai avec consternation :

« Pouvons-nous éviter ces catastrophes ? »

« Oui, avec une décision sincère de l'humanité, vous pouvez parvenir à prévenir ces cataclysmes et d'autres. »

« Comment ? » demandai-je.

Zay resta pensif quelques instants, puis répondit.

« En organisant l'évacuation de toutes les villes et villages qui se trouvent dans ces régions. Ensuite, il faudrait fusionner les champs de neige avec des produits chimiques ou les bombarder, et après cela, lorsque le danger sera passé, renforcer les bords des lacs et repeupler la zone. Je sais que c'est une opération très laborieuse, mais c'est aussi la seule façon d'éviter la catastrophe, qui finira par arriver, et d'offrir ensuite la possibilité de réinstaller la vie future dans cette région pour des milliers d'années. »

« Pouvez-vous empêcher cette destruction ? »

« Si nous étions là quand cela a commencé à se produire, oui, au moins nous pourrions l'empêcher parfois à certains endroits, mais si nous étions dans un autre endroit de l'espace, cela ne serait pas à notre portée. Les obstacles à l'existence de la vie dans toutes les parties de l'Univers persistent », a déclaré Zay.

« Comme toutes choses, elles sont le produit du hasard. Soudain, elles surgissent, se manifestent, agissent et se transforment. Mais nous, qui soutenons la négativité, devons savoir scientifiquement comment corriger cela. La planète APU a également subi d'innombrables dommages causés par des phénomènes naturels, et nous continuerions à souffrir si nous n'étions pas obligés d'enquêter et de trouver des solutions. Sur APU, nous avons un groupe de scientifiques qui se consacrent à étudier, à connaître et à corriger les phénomènes négatifs qui affectent l'un ou l'autre mode de vie dans cette galaxie. Pour protéger la vie, nous sommes obligés d'être constamment vigilants et d'entreprendre également des travaux spéciaux, comme la désinfection de l'espace, le contrôle des manifestations atmosphériques et de l'éclairage, et la régénération des espèces au moyen de la fécondation de cellules obtenues par synthèse chimique. »

« Que signifie la « régénération des espèces », mon ami ? », ai-je demandé à Zay par curiosité.

« Les galaxies, lors de leurs voyages dans l'espace, traversent des zones négatives qui attaquent les cellules sous différentes formes. Les conséquences commencent à se manifester plus tard avec différentes décadences physiques et psychiques, qui influencent plus tard la constitution génétique, ce qui est problématique à corriger. »

« Comment cette difficulté est-elle résolue alors ? »

« Je serais heureux de répondre à cela, mon ami », répondit Zay, « celui qui pose la question a l'intérêt de savoir, et c'est une qualité positive ». Il a souligné, puis il a continué :

« La seule façon de corriger ce phénomène est la production artificielle d'êtres. »

« Comment y parviennent-ils ? »

« La société apunienne ne pratique que deux modes de procréation : l'un par le coït, considéré sur Terre comme un plaisir individuel ; l'autre par des procédures artificielles en laboratoire. Dans les deux cas, la procréation est sacrée pour tous les apuniens car il s'agit d'une création cellulaire. Continuez à regarder l'écran, mon ami », a poursuivi Zay.

J'obéis et dans cette scène apparut un laboratoire équipé d'un appareil que je ne connaissais pas. Un homme d'aspect présentable manipulait des instruments et mélangeait des ingrédients dans un récipient d'un matériau semblable à une éponge, qui prenait la forme d'un gros rein placé horizontalement, puis il le déposait dans un autre appareil aux parois transparentes.

« À quoi sert cet artefact ? » demandai-je soudain.

« C'est la machine conditionnée pour la gestation des futurs bébés », répondit Zay. « Cet appareil est densément imprégné d'ions positifs et est beaucoup plus efficace pour le développement parfait du fœtus que dans l'utérus. »

« Regardez, monsieur ! » s'exclama soudain Quispe en indiquant l'écran. J'obéis et vis que l'opératrice de ce laboratoire sortait de ce rare récipient un magnifique bébé. L'écran continuait à montrer des images tandis que des hommes et des femmes commençaient à entrer dans le laboratoire. Ils se mirent à saluer affectueusement le nouveau citoyen avec des sourires et des baisers, et d'autres démonstrations d'amour et d'attention.

« Quelle coutume de recevoir les nouveaux nés ! » méditai-je en silence. « C'est ainsi que nous recevons les enfants lorsqu'ils naissent, quelle que soit la méthode. » répondit Zay en réponse à ma pensée. « Sur Apu, on considère qu'il s'agit d'un enfant de tous, de manière égale. »

« Vous faites référence à ceux qui sont nés de la procréation artificielle ? » ai-je demandé.

« À tous. La forme de procréation n'a aucune influence sur ce sentiment », a-t-il répondu.

« Est-ce qu'il n'y a pas d'amour paternel là-bas ? » demandai-je avec insistance.

« Oui, mon ami, cela existe avec une grande intensité. Chaque Apunien, femme ou homme, désire et chérit avec le même amour et la même affection tout enfant, car il est le citoyen le plus tendre de la société, et de là naît l'affection impartiale. »

Je pensais à ma propre fille. Malgré tout, le sentiment d'affection pour les autres est la qualité suprême de ces êtres, et cette habitude me plaisait. Zay interpréta mes pensées, sourit et me regarda en disant :

« Vous avez l'opinion juste selon l'inspiration qui active vos cellules, mon ami, mais c'EST la manière la plus positive ; vouloir pour tous les êtres comme pour nous-mêmes, c'est la mission pour laquelle nous sommes nés. » affirma-t-il.

Les paroles de Zay adoucèrent soudain mon mécontentement et je commençai à admettre que j'aimais la coutume rare de ces étrangers sur les enfants et la vie.

« Être capable de transmettre de l'amour à ces autres enfants comme aux siens accomplit une noble mission pour laquelle il est né », ai-je pensé, me souvenant des paroles de Zay.

Pendant ce temps, le soleil s'était avancé vers ce point, mettant fin à cette journée au cours de laquelle j'avais vu des événements si rares qui avaient créé en moi divers états d'âme, et je me mis à méditer sur chacun d'eux, et j'en arrivai à la conclusion que ces visiteurs nous avaient hypnotisés pour jouer avec notre esprit. Il était donc impossible d'admettre consciemment en 1960 que l'homme atterrirait sur la Lune, qu'il construisait des disques volants, que dans les dix années suivantes certains hommes de l'époque, qui n'étaient que de simples citoyens, deviendraient des guides positifs pour leur peuple, et que pour cela ils mourraient tragiquement. Je ne pouvais pas croire que la neige de Huascarán provoquerait une coulée de boue si importante qu'elle déborderait les hauteurs et emporterait tout le monde vers la ville de Yungay en quelques secondes. Qui aurait pu croire à de telles pensées, impossible à ces moments-là.

J'ai été envahi par une sensation de surprise, et malgré tout, j'ai pensé que si j'en avais la capacité, j'écrirais le récit de tout cela sous forme de livre, comme si je m'en souvenais d'un rêve.

Zay sourit et me dit d'une voix douce :

« Mon ami, sois assuré que si tu le désires sincèrement, tu peux écrire des livres et des chroniques. »

Je poussai un éclat de rire. Cette affirmation me parut aussi impossible que les événements eux-mêmes. Il m'était extrêmement difficile d'écrire une lettre à ma famille, à tel point que je n'y parvenais que rarement. Comment pouvais-je donc croire que je pourrais un jour écrire un livre ? Je ris encore. Quispe me regarda avec colère. Mon comportement ne lui semblait pas correct et il me suggéra de modérer ma conduite. J'éclatai de rire encore.

J'ai regardé ma montre et j'ai découvert qu'il était 18h30. Je me suis levé pour partir et retourner à Huallanca. Puis Quispe m'a suivi. Nous nous sommes dit au revoir et sommes partis.

Sur le chemin du retour, je n'ai parlé de rien à Quispe. Les scènes que je venais de voir sur l'écran du temps m'avaient tellement ému que je n'avais aucune envie de parler.

Lorsque j'ai dit au revoir à Quispe, j'ai ressenti le besoin d'acheter un crayon et un carnet de 200 pages. À la tombée de la nuit, j'ai commencé à noter les données du dôme sur les scènes que j'avais visionnées sur l'écran. Ma femme s'est approchée de moi et, croyant que je prenais des notes sur mon travail, ce que j'avais l'habitude de faire, m'a suggéré de me reposer un peu.

« Tu sais, Mila ? » dis-je, « cette fois, il ne s'agit pas de mon travail.

» « Alors, que fais-tu ? »

« Je vais écrire un livre et c'est le début », ai-je dit.

Elle s'est mise à rire comme si c'était une plaisanterie, puis nous avons ri ensemble pendant un moment. Je ne lui ai rien dit de ce que j'avais vécu, mais j'ai ressenti une envie inexplicable d'écrire.

Le jour suivant, j'ai médité sur le destin du Callejon de Hualliyas et j'ai décidé de me rendre à proximité de la ville de Yungay, à quelques dizaines de kilomètres, pour raconter au juge du village ce que j'avais vu sur l'écran de visualisation.

J'ai attendu jusqu'au mardi 25 août 1960, jour de congé, et je me suis préparé tôt pour partir. J'arrivai à la ville de Yungay avant midi. Je me suis rendu directement au Commissariat pour demander où se trouvait un juge. Pour cela, je voulais qu'on me montre la direction du bureau du juge, car je pensais que c'était la seule personnalité qui pouvait obliger tous les citoyens à prendre des mesures contre la catastrophe que j'avais vue sur l'écran.

Un caporal m'a reçu avec attention. Après m'avoir invité à entrer, il m'a demandé : « Comment pouvons-nous vous servir, monsieur ? »

« Je dois être dirigé vers un juge. En connaissez-vous un ? » « Oui, monsieur », répondit le caporal. Debout sur le pas de la porte du commissariat, il tendit la main et dit :

« Là, dans cette rue, près de l'hôtel, se trouve le bureau du juge Osorio. Il peut vous aider. C'est un juge très instruit. On dit aussi qu'il a de nombreux amis juges au Palais de Justice de Lima. Je suis sûr qu'il peut résoudre n'importe quelle affaire sans difficulté. »

« Merci, mon ami », répondis-je au caporal et je me dirigeai vers l'endroit indiqué. Le soleil était au zénith et les maisons ne projetaient pas d'ombre dans les rues. Les femmes revenaient du marché avec des paniers remplis de légumes en attendant de commencer à préparer le déjeuner. Les enfants couraient dans les rues en jouant avec les chiens qui les poursuivaient et, sur la place, un groupe de jeunes et d'hommes s'était rassemblé en cercle autour d'une jeune violoniste qui jouait des chansons vernaculaires du lieu.

Là-haut, sur les flancs de l'imposant Huanday, j'entendais les ballades des moutons, accompagnées du son aigu d'une « guena » que jouait un berger pour s'amuser. Et tandis que j'admirais les beautés naturelles de ce lieu composé de jardins fleuris, de champs ensemencés, de parcs et de sculptures, je me trouvai devant le bureau du juge Osorio. La porte était ouverte et j'entrai sans frapper. Devant se trouvaient deux bureaux de bois, quatre chaises et un homme assis derrière l'un des bureaux devant la porte d'entrée.

Sur le mur étaient accrochés divers diplômes d'études et une image de Jésus-Christ. L'homme assis feuilletait un livre volumineux à la reliure épaisse et y faisait de temps en temps des annotations. Quand j'entrai, il leva la tête et, comme si ma présence n'avait pas d'importance, dit :

« Entrez et asseyez-vous. »

J'obéis et m'assis devant lui. Après quelques minutes, il releva la tête, me regarda avec une grande lassitude pour peu de résultats et me demanda :

"Que veux-tu?"

« Pardonnez-moi, monsieur, je voudrais parler au juge Osorio », répondis-je. « Je suis le juge Osorio. Que voulez-vous ? »

Je commençai à lui raconter ce que j'avais vu sur l'écran de l'appareil. Au début, le juge ne prêta guère attention à mon récit, mais plus tard, il cessa de feuilleter son livre et commença à devenir nerveux comme si un sauvage féroce était entré dans son bureau. Il resta attentif jusqu'à ce que j'aie fini. Je compris que ma présence avait interrompu son travail et l'avait dérangé. Il comprit mon inquiétude. Il se montra un peu inquiet en me regardant dans les yeux, puis d'un ton doux il dit :

« Écoute, mon ami, entre les champs de neige du Huascarán et la ville de Yungay se trouve un pic dont la hauteur est supérieure de quelques centaines de mètres, et entre le pic et le mont Huascarán se trouve un vaste ravin. Si un cinquième du Huascarán s'effondrait sous forme de boue, de rochers et de neige, il ne franchirait pas le ravin, et encore moins déborderait-il du pic inférieur pour démolir la ville de Yungay. Je te conseille de te reposer un peu cet après-midi et de revenir demain et nous verrons ce que nous pouvons faire. » Il sourit.

Dans l'expression du juge, je pus lire un respect plein d'humour et je compris qu'il me considérait comme un peu ivre. Je ne voulus pas insister davantage, je me levai et partis.

Malgré mon besoin de retourner à Huallanca, je suis resté à Yungay pendant la nuit pour essayer à nouveau le lendemain, d'expliquer au juge les énormes destructions que la région pourrait subir à l'avenir.

Le matin venu, je me suis levé et je suis retourné au bureau du juge. Il m'a reçu personnellement et m'a dit avec un air plus joyeux :

« Hier, tu es venu à mon bureau pour me raconter une catastrophe qui s'est produite dans la ville de Yungay. Je ne sais pas si tu t'en souviens aujourd'hui », dit-il en riant.

« Ce que je vous ai dit hier, je ne l'oublierai jamais, et je suis venu vous le répéter, juge Osorio. Pensez-y ! Imaginez que tout ce que je vous ai dit puisse arriver. Dans cette ville vivent des milliers de personnes, et toutes pourraient mourir. Faites ce que vous pouvez pour sauver leurs vies, s'il vous plaît ! » ai-je imploré.

Il m'a regardé avec surprise, est resté silencieux un moment, puis a pris son crayon et a commencé à le tapoter légèrement et a dit :

« Señor Vitch, ou quel que soit votre nom, avez-vous parlé à un psychiatre de cette destruction de Yungay qui pourrait se produire ? »

« Non, monsieur le juge », répondis-je, comprenant son intention.

« Je vous conseille d'aller en consulter un ces jours-ci. Je connais plusieurs bons médecins. Il est parfois difficile de leur parler. Cela vous aidera beaucoup, car vous possédez une connaissance approfondie de ces choses. »

L'expression de ce juge me fit comprendre qu'il était amusé par mes explications et qu'il me considérait comme mentalement déséquilibré. Je n'essayai plus de le persuader.

A ce moment, la scène terrible du désastre que j'avais vue sur l'écran quelques jours auparavant me revint à l'esprit. L'avalanche de tout, rochers, terre et arbres, emportait dans son mélange tourbillonnant des enfants, des femmes et des hommes, les recouvrant complètement. Les cris désespérés de détresse retentissaient dans mes oreilles de façon terrifiante. Rien ne peut plus émouvoir le cœur humain que de voir son prochain dans un tel malheur et de ne pas pouvoir l'aider. J'étais exaspéré. J'avais envie de pleurer. Je n'avais rien à gagner à insulter cet homme qui, avec raison, ne prenait pas mon cas au sérieux. Je serrai les dents et les poings de colère, et pour ne pas provoquer de scandale, j'essayai de contrôler mes nerfs. Lorsqu'on me fit comprendre que mon histoire était considérée comme le produit d'un esprit perturbé et que personne n'y croyait, je me levai et avant de partir, le juge dit :

« J'espère que je n'aurai aucune raison de me souvenir des suggestions de ce fou furieux. Et j'espère que rien ne se passera, mais je crains que ce soit inévitable. »

Je l'ai supplié de m'excuser de l'avoir agressé et j'ai commencé à partir : « Au revoir et va bien. N'oublie pas d'aller voir un psychiatre. Je te le recommande vivement, mon ami. »

« Je m'en souviendrai, monsieur. Merci », dis-je en partant.

Je me suis rendu à pied dans une agence de voyages qui transportait des passagers de Yungay vers d'autres villes du Callejon de Huaylas. J'ai acheté un billet pour Huallanca et à 10 heures nous sommes partis. En chemin, j'ai commencé à pleurer.

Les roues du véhicule qui nous transportait s'enfonçaient dans les ornières pleines d'eau et les éclaboussures salissaient le pare-brise, ce qui nous obligeait à nous arrêter à plusieurs reprises pour le nettoyer.

Arrivés à Caraz, le chauffeur nous a dit qu'il allait interrompre le voyage un instant pour faire le plein d'eau et d'essence. Il s'est arrêté devant un restaurant à l'entrée de la Plaza de Armas.

« Vous avez quinze minutes à votre disposition, si quelqu'un veut sortir », dit-il aimablement.

Nous sommes tous sortis. Je me sentais fatigué et accablé de chagrin. Je suis entré dans le restaurant pour prendre un verre. Quand je suis arrivé à la porte, je me suis arrêté pour observer l'intérieur. La plupart des tables étaient déjà occupées, mais au pied du bar, à côté du comptoir, il y avait une table occupée par seulement deux personnes, un homme et une femme. Je me suis dirigé vers eux. Lorsque je me suis approché, ils se sont tous les deux levés. J'étais

J'ai été surprise par tant de courtoisie et j'ai regardé leurs visages pour les remercier de ce geste amical. Et là, j'ai éprouvé une surprise indescriptible ! C'étaient ces étrangers, Zay et Ivanka !

Ils portaient des vêtements typiques de cet endroit, notamment des jambières épaisses. Ivanka m'a tendu la main, ainsi que Zay, et m'a invité à m'asseoir avec eux. J'ai rapidement accepté.

Pendant un moment, j'ai cru que mon esprit avait subi un choc psychique grave et j'ai commencé à avoir peur. Peut-être avais-je vu une manifestation incontrôlable, pensais-je. Lorsque le serveur est arrivé à ce moment-là avec un plateau contenant trois boissons, j'ai soudain réalisé que c'était une réalité que je voyais, et cela m'a calmé.

« Nous savons que vous avez été victime d'un ridicule caustique. Comment vous sentez-vous maintenant ? », a demandé Zay.

« Les blagues n'étaient pas très agréables, mais quand c'est pour le bien d'autrui, on l'accepte avec joie », a déclaré Ivanka

Pendant ce temps, mes pensées continuaient à affirmer que ces étrangers étaient des espions de quelque nation terrestre.

« Souffrir pour les autres est l'œuvre suprême, et la raison de notre existence », a déclaré Zay, confirmant mes pensées tout en remplissant son verre.

L'ordre du chauffeur de reprendre place interrompt la conversation. Je me levai et dis au revoir à Ivanak et à Zay, puis je sortis vers le véhicule.

« Qui sont ces étrangers et que cherchent-ils dans le Callejón de los Huayalas ? », me suis-je demandé.

Une fois de plus, cette question sans réponse occupa mes pensées pendant le reste du voyage.

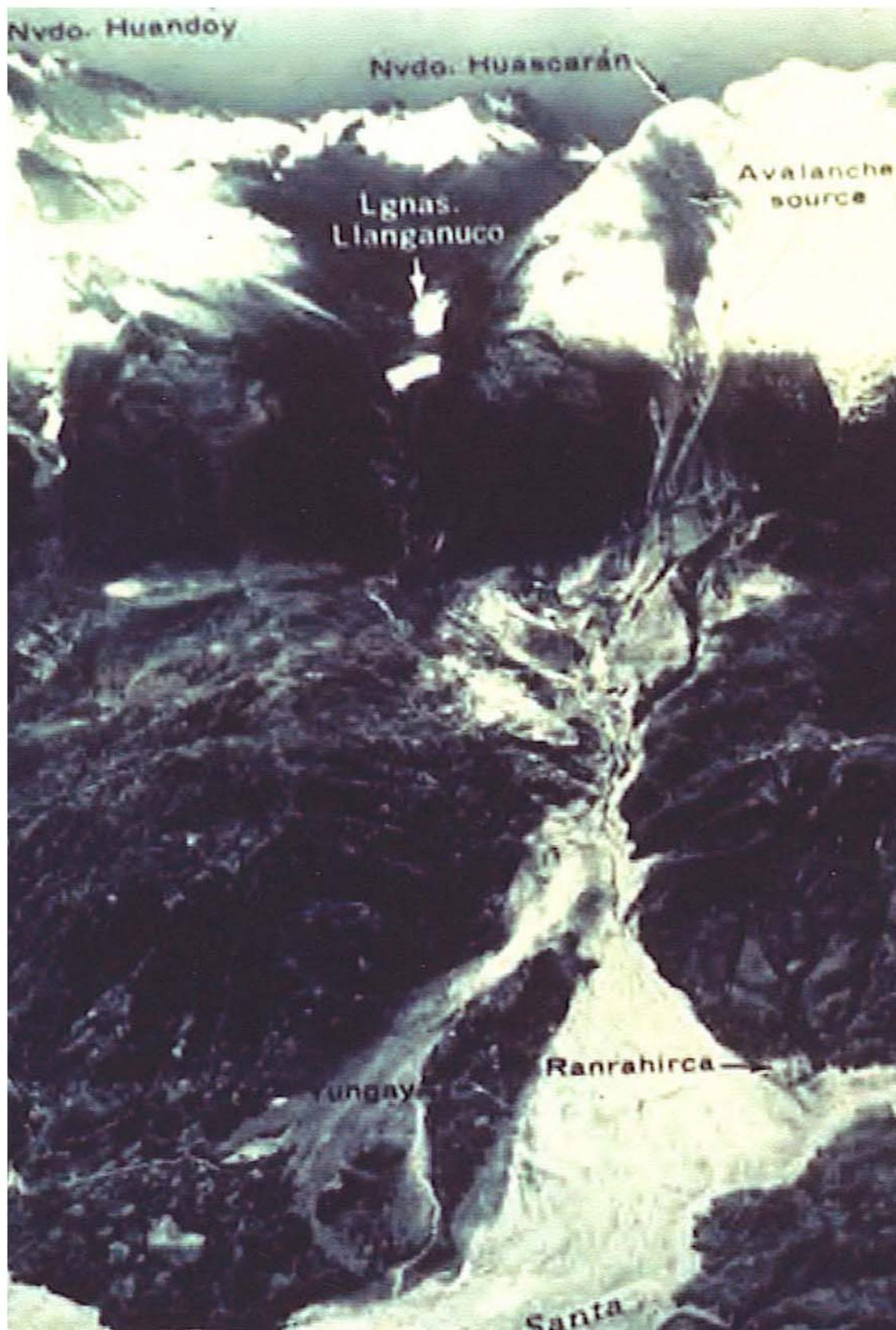
LA CATASTROPHE PRÉVUE SE PRODUIT LE 31 MAI 1970

Le 31 mai 1970 à 15 h 23, un tremblement de terre incroyable de magnitude 7,75 sur l'échelle de Richter a provoqué une coulée de boue de 900 mètres de large et de 1,6 km de long sur les pentes du mont Huascarán, au Pérou, inondant complètement les villes de Ranrahirca et de Yungay, tuant instantanément 18 000 habitants. Le nombre total de morts dues au tremblement de terre et à la coulée de débris a dépassé 66 000. L'avalanche a balayé environ 18 kilomètres jusqu'au village de Yungay à une vitesse moyenne de plus de 160 kilomètres par heure. La masse en mouvement rapide a emporté des dépôts glaciaires et de la glace, des roches et de la boue estimés à plus de 80 millions de mètres cubes. Cette photographie officielle a été prise par le Servicio Aerofotografico Nacional deux semaines plus tard, le 13 juin 1970.

Des photos en couleur de la ville de Yungay sont également présentées ici. On peut constater qu'il ne reste pas grand-chose de cette ville provinciale autrefois fière. Vous pouvez obtenir plus d'informations en tapant « Yungay, Pérou » sur Internet.

La photo suivante montre le site de la ville de Yungay plusieurs années après le glissement désastreux.

Et la photo suivante montre à nouveau la ville, quelques années plus tard, après qu'un grand mémorial de masse ait été construit sur le site.







SAMEDI 3 SEPTEMBRE 1960

Ce jour-là, il pleuvait. Les nébulosités denses couvraient les sommets des champs de neige, comme si elles les avaient engloutis. Au cours de la semaine écoulée, au travail, j'avais rencontré un jeune homme du nom de Velasco, originaire de la ville de San Luis de Huari, située de l'autre côté de la Cordillère Blanche par rapport au Callejon de Huaylas. C'était un bon travailleur et il cherchait parfois à me parler de la visite de ces extraterrestres sur Terre.

Je ne lui avais jamais parlé de mes expériences avec eux, car il était apparemment préférable de laisser ces thèmes complètement de côté,

Mais il m'a demandé de venir chez moi samedi pour faire ensemble une promenade en montagne. Malgré le ciel couvert menaçant et la forte possibilité de pluie, Velasco est arrivé tôt chez moi pour faire ce que nous avions convenu.

J'ai découvert que le jeune homme avait un tel désir de gravir les sommets, de rencontrer ces « étrangers », que je ne voulais pas interrompre son enthousiasme à gravir les montagnes ce jour-là. Je me suis préparé à ne pas me mouiller et nous sommes partis. Sur la suggestion de Velasco, nous avons traversé la région entre les rivières Cedros et Kitaragsa, en direction des hauteurs de Millwagocha.

Lorsque nous avons commencé à gravir les sommets, l'atmosphère a commencé à s'éclaircir. Très vite, les nuages sombres de la tempête ont disparu et ont été remplacés par des nuages floconneux de type « maquereau ». Avec ce changement d'atmosphère, notre marche s'est nettement améliorée, car nous n'avons ressenti aucune pression et il n'y a plus eu de pluie.

Après avoir marché plusieurs heures, nous arrivâmes à une pampa située au début de la rive droite du ravin du Cedros. Soudain, un renard surgit du buisson, courut quelques centaines de mètres et s'arrêta sur un rocher. Il nous regarda comme pour nous saluer, puis se retourna et reprit sa course.

« Adieu, mon ami », dis-je en riant, et je le saluai d'un geste de la main. Velasco sourit.

« On dirait que vous aimez les animaux, Señor ? »

« Pour moi, tous les êtres ont un droit égal à la vie et méritent d'être respectés, selon leur espèce. Je sais que tous les êtres vivants dans notre système solaire sont agressifs, puisque le Soleil lui-même contribue à cette négativité. Mais cela ne prive pas l'animal du droit d'être respecté en tant qu'entité qui doit achever son cycle de vie sans ségrégation ni mépris des autres. »

« Vous parlez rarement, Señor », dit Velasco en me regardant avec surprise.

« Qu'y a-t-il de rare à penser que ces êtres sont des produits de la même Source et qu'ils ont un droit égal à la vie ? »

J'ai posé cette question pour vérifier si cette opinion était le produit de sa propre réflexion, ou s'il l'avait apprise de quelqu'un d'autre.

« Il est évidemment étrange que nous acceptions que les animaux aient le même droit à la vie que les humains. Très peu de gens pensent ainsi. Vous parlez comme ces extraterrestres. Je n'ai entendu de telles choses que de leur bouche. L'homme est un exterminateur des animaux, c'est pourquoi ils le craignent. »

De la conversation avec Velasco, j'ai déduit qu'il avait lui aussi eu des contacts avec ces étrangers, et qu'ils avaient inséré dans sa tête des pensées, pour nous peu admissibles et opposées aux enseignements selon lesquels tous les animaux ont été créés pour le bien de l'homme.

Alors que je méditais sur les mystères de la vie et de l'Univers, j'ai vu qu'un des dirigeables de ces visiteurs descendait verticalement de l'espace à une distance de quelques centaines de mètres. C'était un modèle que je ne connaissais pas auparavant. Il avait la forme d'une feuille de trèfle et, pour ne pas l'avoir vu auparavant, j'étais impressionné.

Velasco remarqua mon changement et, en toute tranquillité, il se mit à rire. «

Pourquoi un tel rire ? » lui demandai-je.

— Tout vous fait peur, monsieur. Ce sont des amis. Certes, ils viennent de loin, mais ils sont bons. Ils aiment tous les êtres de la même manière. Allons vérifier que ce que je vous dis est vrai.

« Allons-y alors », dis-je, déjà en train de marcher.

Après avoir traversé des rochers abrupts, nous nous sommes approchés de l'appareil. Sa porte était déjà ouverte. Sur le sol, devant lui, étaient assis trois étrangers. En nous rapprochant, nous avons découvert qu'il s'agissait de femmes. Lors de mes précédentes rencontres, la seule étrangère que j'avais vue était Ivanka. Or, en constatant que les occupants de ce navire étaient des femmes, j'ai été surpris. J'ai regardé autour du navire pour voir s'il y avait des étrangers de sexe masculin à bord, supposant que l'un d'eux serait le chef de l'équipage. Velasco était déjà avec les femmes.

« Venez ici, monsieur, dit-il en faisant un signe de la main. Ce sont des amis. Je les ai déjà vus. »

Je me suis approchée. Une des femmes m'a saluée et m'a tendu la main : « Je m'appelle Key », a-t-elle dit.

J'ai fait la même chose et je lui ai dit mon nom.

« Ce sont nos amis, Venis et Lun », dit Key d'un ton aimable. Nous nous sommes assis sur les rochers.

« Avez-vous été surpris de trouver ce vaisseau piloté par des femmes ? Cela serait naturel chez les habitants de la Terre, car la femme occupe toujours une seconde place dans la société. Sur la planète Apu, entre la femme et l'homme, l'homme

« La différence n'est qu'anatomique. Tous les autres pouvoirs et droits sont identiques pour l'homme et la femme, car la vie et la reproduction s'appliquent également aux deux. »

Il m'a été difficile d'admettre cette affirmation, même si pendant la seconde guerre mondiale j'avais été convaincue de la capacité, de l'intelligence et de la force que possède la femme pour affronter et résoudre les difficultés, comme elle venait de me l'expliquer et l'étrangeté m'a étonnée. Depuis la formation de notre société, les femmes ont été subordonnées aux hommes dans l'armée et dans nos installations. Cela crée chez elle un complexe d'infériorité qu'il est impératif d'éliminer au moyen de pratiques éducatives, pensais-je.

Key a capturé ma pensée et, souriant, a dit :

« Ce que vous pensez est correct. Depuis l'intervention apunaise pour aider au développement de la vie terrestre, l'homme, influencé par divers phénomènes qui résument l'effet de la partie négative des rayons solaires, est devenu égoïste et agressif ; il a commencé à considérer la femme comme inférieure, créée spécialement pour lui donner un plaisir individuel en créant des enfants. D'où la discrimination, limitant sa participation aux études et au travail. Je me souviens que mon père frappait ma mère deux fois par jour, uniquement pour se conformer à la coutume du lieu, et sans qu'elle ait commis une quelconque erreur dans son comportement personnel », a déclaré Key.

« Comment ? Tu me dis que les Apuniens frappent aussi leurs femmes ? » demandai-je, surpris.

« Non, mon ami, sur Apu il n'y a ni agression ni combat d'aucune sorte. Là-bas, tous les hommes, animaux, plantes, etc., vivent en parfaite harmonie et tous ressentent la douleur des autres comme si c'était la leur. Je parlais de la vie terrestre, car je suis né et j'ai vécu sur Terre vingt et une fois », dit Key.

La réponse de Key m'a surpris, car je pensais qu'elle me faisait plaisir, et je me suis irrité.

« Où es-tu né ? » ai-je demandé sarcastiquement.

« Dans la ville de Paris, en février 1850. J'étais la fille d'une famille juive nommée Vossen. Je sais que vous ne croyez pas à cette logique, mais c'est la vérité. »

« Comment es-tu arrivé à Apu, Key ? » demandai-je.

« J'ai participé aux événements de la Comuna de Paris et je suis tombé prisonnier à Versailles. Le 28 avril 1871, ces Verdugos de la prison, m'ont percé les seins avec un bâton pointu. Puis, attachant les deux extrémités du bâton avec une corde, ils m'ont pendu à un arbre, pour me martyriser. Je me suis évanoui. La dernière chose dont je me souvenais était la douleur mortifiante causée par les bâtons qui avaient été enfoncés dans mes seins. Un Apunien, Pedro, est passé par là, a coupé la corde et m'a emmené à Apu. Quand je me suis réveillé, je me suis retrouvé parmi des gens inconnus. Tout ce que j'ai vu

"La vie autour de moi était très rare et agréable à la fois. J'avais l'impression de rêver. Mais à mesure que je récupérais, les choses me devenaient plus familières. Quelques mois après ma guérison, je m'habituai à la vie dans la société apunienne. La plus grande surprise pour moi fut lorsque je compris que cette société vivait sans agression, sans guerres, sans égoïsme et sans argent. Après avoir passé un an sur Apu, exerçant déjà divers pouvoirs mentaux, j'ai découvert des choses inconnues et "surnaturelles" pour nous, les Terriens de la Terre."

« Dis-moi, Key : quelle est la cause qui pousse les Apuniens à venir si souvent sur Terre ? » demandai-je, dans l'intention de comparer ses déclarations avec celles des autres.

« Mon ami, dit Key en me regardant dans les yeux, les Apuniens n'interrompent leurs voyages dans l'espace que lorsque tous les êtres qu'ils visitent parviennent à une union fraternelle, sans égoïsme, ni agression, ni exploitation, et s'organisent pour travailler et étudier en paix. Nous, les Terriens vivant sur Apu, avons l'occasion de rendre visite à nos frères de la Terre et de les aider à s'unir et à parvenir, le plus rapidement possible, au développement des pouvoirs mentaux qu'ils possèdent, et de certains qu'ils ont perdus par manque de pratique. »

« Il me semble que vous nous aidez trop », dis-je en plaisantant. « La première guerre mondiale s'est terminée avec plusieurs millions de morts, la deuxième avec des dizaines de millions, et si une troisième survient, elle pourrait emporter toute l'humanité, et vous... voyagez dans l'espace... pour le bien ? Un jour, lorsque vous reviendrez sur Terre, vous pourriez trouver tout ce qui existe pulvérisé là-bas. »

« Vous avez le droit d'avoir une opinion, affirma Key. Exprimer les pensées telles qu'elles naissent dans vos cellules est très positif. Parmi les Terriens, on ne peut pas toujours dire ce que l'on pense, car cela excite l'ego. Mais parmi nous, exprimer des pensées spontanées est d'une importance primordiale. Dans la première guerre mondiale, les hommes ont été détruits avec des canons, des obus et des balles ; dans la seconde, avec des bombes aériennes. Et enfin, ils expérimenteront le pouvoir destructeur de l'atome, et alors ils convertiront en armements les découvertes scientifiques les plus importantes. La vie terrestre a toujours été en danger jusqu'à ce que ces hommes deviennent altruistes et s'unissent pour développer ces Phénomènes Spatiaux Terrestres de manière bénéfique. Vous avez vu sur l'écran du temps, les autres destructions de la Terre se produire auparavant. Mais malgré tout, nous, les Apuniens, sommes déterminés à ce que cela n'arrive pas. Nous avons essayé d'organiser des entités collectives qui rayonnent des forces positives, altruistes, pour unir ces hommes, dissuader les agressions égoïstes et les remplacer par le travail et les études.

« À quelles entités faites-vous référence ? » demandai-je sérieusement.

« Les Nations Unies, par exemple », a répondu Key d'un ton doux.

« C'est tout simplement trop fantaisiste de croire que vous avez tous influencé la formation des Nations Unies, mais malgré tout, j'aimerais voir comment vous y êtes parvenus », ai-je dit.

« Bien sûr, personne n'est obligé de croire nos révélations, mais c'est ainsi que cela s'est passé. Cela sera expliqué par notre amie Lun, car c'était son travail », répondit Key en faisant signe à sa compagne de s'approcher. Lun arriva avec Velasco.

« Notre ami veut en savoir plus sur votre influence dans la formation des Nations Unies », dit Key à Lun d'un ton léger, alors qu'elle s'asseyait en face de moi.

« Réaliser des œuvres positives pour les autres est l'accomplissement supérieur pour lequel nous existons. Nous n'avons aucune obligation ni aucun devoir qui pourrait venir après cela », a expliqué Lun en souriant.

« Key vient de m'expliquer que vous avez inspiré la création des Nations Unies. Je serais ravi que vous me disiez votre « sorcellerie » pour initier une œuvre aussi positive pour les êtres de notre planète », dis-je avec curiosité.

Velasco me regarda avec un geste d'agacement, Key prit un petit chien et commença à le caresser. Venis expliqua aux paysans la positivité exprimée par les chiens, les chevaux et les dauphins. Lun redressa un brin d'herbe plié par quelqu'un qui se tenait dessus. Elle me regarda et dit :

« Je sais que mon histoire vous a fait ricaner, mais cela ne me gênera pas du tout car il est naturel que vous n'y croyiez pas. Mon intention n'est pas de vous persuader d'accepter pour vérité une quelconque référence, sans avoir démontré pour laquelle et par quels moyens des exigences de l'étude, s'imprimerait sur les cellules cérébrales, les torturant dans le but qu'elles accèdent à ce qui pour elles est injustifié, inconnu et non expérimenté par la pratique du raisonnement logique. Il n'est pas de notre propos de maltraiter les cellules d'aucun être, s'il vous plaît, et ne faites pas le moindre effort pour croire ce que je vais vous dire. »

Puis elle dit :

« Entrons dans le vaisseau pour voir, sur l'écran de visualisation de l'appareil temporel, les événements que je vais vous raconter. »

Je me suis levé et nous sommes montés à bord. Elle était assise à mes côtés, Key devant et Velasco à sa droite, observant un écran qui fonctionnait déjà. Venis n'est pas montée à bord, mais est restée dehors à jouer avec les chiens. Lun a commencé à raconter son expérience liée aux Nations Unies, et l'un des écrans a montré en détail ce qui s'était passé.

« En 1582, je me trouvais dans la ville de Rotterdam, en Hollande, avec l'intention de travailler de manière positive avec les citoyens de cette région pour résoudre pacifiquement les problèmes qui surgissaient à cette époque avec l'Espagne. J'étais employé comme domestique dans un couvent de Rotterdam. Pour accomplir mon projet, il était indispensable d'avoir la meilleure communication possible avec les gens. Un jour, je décidai d'aller à Rotterdam.

Je me rendis à Delft et de là à La Haya, ville fréquentée par les scientifiques et les intellectuels. À cette époque, il n'était pas habituel qu'une femme se promène seule. J'acceptai avec désinvolture cette proposition : un voyage de quelques femmes fragiles qui avaient reçu l'ordre de se transférer dans un couvent de la ville de Delft, et on me demanda d'accepter leur compagnie. Je communiquai à la Mère Supérieure mon désir de travailler avec la communauté religieuse de Delft. Elle analysa ma demande et l'approuva sans aucun obstacle. Les femmes fragiles furent ravies et je commençai les préparatifs du voyage. Le Père Simion, qui était l'abbé du couvent de Rotterdam, nous donna des chevaux et, un matin du mois de juillet, nous partîmes à l'aube. La ville de Delft était à des dizaines de kilomètres et notre voyage dura toute une journée. À cette époque, la ville était très petite. Il n'y avait qu'une seule église dans la ville et en quelques minutes tous les habitants furent au courant de notre arrivée. Parmi les nobles qui fréquentaient le marché et les maisons de commerce où je faisais des achats, je rencontrai un couple marié du nom de Groot. La femme portait des rubans. Je lui proposai de positiviser leur petit garçon en utilisant ces minimus, afin qu'une fois grand il puisse diriger les hommes dans une organisation à l'autorité silencieuse, composée et respectée par toutes les nations de la Terre. Cette entité serait chargée de la responsabilité : essayer d'empêcher les agressions d'une nation contre une autre dans la conduite de l'humanité, en vue de l'intégration dans une seule famille terrestre unie dans le travail et l'étude. Je me liai d'amitié avec la famille Groot et poursuivis mon projet. Le 10 avril 1583, Mme Groot donna la lumière à l'enfant et il fut baptisé sous le nom de Hiug. Dès son plus jeune âge, l'enfant montra qu'il possédait une intelligence altruiste supérieure. Il n'avait pas encore huit ans lorsqu'il composa ses premiers vers en latin. À seize ans, il publia des ouvrages de philosophie en grec et en latin, qui attirèrent l'attention des intellectuels. Ses enseignements humanistes positifs, une fois diffusés, se sont alors répandus parmi les égoïstes et les autorités hollandaises, un danger qui « menaçait » leurs intérêts, pour lequel Hiug a subi une véritable condamnation, la prison et l'exil. Finalement, en 1625, il a proposé la formation du « Conseil international », une institution à laquelle toutes les nations se sont ralliées, et a ainsi ouvert la voie à l'union fraternelle de tous les hommes, qui éliminerait l'agression et embellirait la vie terrestre. Mais ces idées n'ont pas été réalisées. À cette époque, il était difficile de pratiquer l'union de tous les hommes parce que l'égoïsme et la discrimination dominaient totalement l'esprit humain. Nous avons l'esclavage dans le monde. Ce n'était qu'un point de départ par lequel ces hommes méditaient sur la positivité et la beauté qui donneraient naissance à l'amitié de l'humanité, unie en une seule famille. Les idées de Groot, ou Grocio, ont été discutées et leur réalisation a continué à être le désir et le problème de nombreux penseurs positifs, au cours des siècles ; mais toujours en collision avec l'égoïsme et la loi du « Plus Puissant », un produit

« Les guerres ont été utilisées comme la seule solution pour ceux qui étaient désavantagés par ces intérêts égoïstes et la misère – dans ses différentes manifestations – maltraitée par la société humaine. L'homme reste esclave de ces mêmes intérêts. J'ai alors décidé d'intervenir pour motiver positivement les hommes à achever le travail initié par Hiug. »

« Quel âge as-tu, Lun ? » demandai-je avec incrédulité.

« J'ai 985 ans, mon ami », répondit-elle, sachant que sa réponse me rendrait méfiant, et elle sourit légèrement.

« Ne t'inquiète pas, Lun. Une autre fois, j'ai parlé avec un Apuiano, Zay, qui m'a affirmé qu'il avait 1 013 012 ans, donc ton âge ne m'inquiète pas. Elle s'est arrêtée, est restée silencieuse un moment comme si elle puisait dans une force pour croire ce que je disais. Il semblait qu'elle avait l'intention de dire quelque chose, mais je l'ai interrompue :

« Es-tu née sur Apu ou sur une autre planète de l'espace ? » demandai-je en pensant qu'elle allait aussi me dire qu'elle était terrestre.

« Votre pensée est juste, mon ami. Je suis né près de la ville de Londres, en l'an 975. Mes parents étaient irlandais. Un jour, les soldats du roi Édouard II, le Martyr, tuèrent mes ancêtres et mes frères. Je m'échappai en me cachant dans un coin de la maison, sous l'escalier. Lorsqu'ils mirent le feu à la maison, j'essayai de m'échapper, mais les flammes atteignirent mon visage et me brûlèrent les yeux. La dernière chose dont je me souviens de ce désastre fut la douleur indescriptible que les flammes provoquèrent sur mon visage. Un Apuiano me trouva inconscient, près des cendres, et me sauva. Il m'emmena d'urgence à Apu. Plus tard, quand j'étais en bonne santé, j'appris par l'écran du temps tout ce qui s'était passé à ce moment-là. »

« Ta vraie crinière est terrestre ou apunienne ? »

« J'ai adopté mon vrai nom sur Apu, après m'être positivisée. Mon nom terrestre était Leonor. »

« Pourquoi as-tu adopté un nom étranger ? Y a-t-il quelque chose de positif là-dedans ? » «

Sur Apu, beaucoup de femmes s'appellent Lun, ce qui m'a plu. Alors je l'ai adopté. Après avoir appris les coutumes de la vie apunaise et développé les pouvoirs de mes cellules, j'ai décidé de me consacrer aux voyages dans l'espace pour aider les autres. Je visitais continuellement la Terre et je trouvais toujours les Terriens en guerre. C'est la raison pour laquelle j'ai proposé d'inspirer ces hommes à décider de vivre comme une seule famille, unie dans le travail et les études. La fin du siècle dernier a été positive pour un Terrien qui a ensuite fait d'importantes tentatives pour unir les humains. »

« Est-ce que cette personne vit encore ? » ai-je demandé.

« Non. Il est mort il y a 15 ans », répondit Lun. « Regardez l'écran qui s'affiche. »

« Quel était son nom ? » «

Franklin Delano Roosevelt. »

« Tu dis ça !? » m'exclamai-je, surpris.

« Regardez l'écran, s'il vous plaît », supplia Lun d'une voix douce. Je regardai l'écran et vis Lun jouer au tennis avec un jeune homme qui lui ressemblait beaucoup. En un instant, les noms des deux hommes apparurent : Leonora Stewart, pour la femme, et Franklin Delano Roosevelt pour le jeune homme. Je pensai au nom de l'endroit. Puis apparut une ville avec des parcs et des jardins, et son nom était Croton. J'étais muet de surprise !

« Calme-toi, mon ami. Je sais que pour les Terriens, la vie apunienne est une suite de surprises », dit Lun en me regardant dans les yeux. À ce moment-là, je ressentis un étrange petit soulagement et recouvrai ma raison. Key sourit. Velasco rit de manière incontrôlable. Lun poursuivit :

« J'ai connu notre ami Franklin à l'université de Croton. Il semblait être un jeune altruiste et cherchait à collaborer à son travail pour les autres. Mon intention a produit des résultats positifs et le jeune Franklin a commencé à agir pour le bien des autres. »

Et selon la jeune femme de 900 ans qui parlait, le mystérieux « écran du temps » projetait la vie de cet homme qui, par son amour pour l'autre, a écrit l'une des plus belles pages de la civilisation humaine. J'ai observé sa vie en détail. Je l'ai vu en tant qu'étudiant, en tant qu'orateur et en tant que président. Je l'ai vu représenté comme un travailleur et un organisateur des Nations Unies. Mais ce qui m'a le plus surpris, c'était son amour de la paix, sa recherche du bonheur de l'homme et la confiance positive qu'il avait pour les enfants, les adultes et les personnes âgées. Il aimait les gens de toutes les classes et de toutes les races. Il se souciait des gens de toutes les parties du monde.

« Je comprends que tout cela vous surprenne. Je ne vous demande pas de prendre cela pour acquis, car cela dépend de la décision de vos cellules, mais j'ai présenté la véritable histoire telle qu'elle s'est déroulée », m'a dit Lun.

Ne sachant que dire de tout cela, je suis resté silencieux pendant quelques instants. « Je n'avais jamais imaginé que les Nations Unies revêtaient une telle importance pour l'humanité », ai-je dit pour rompre le silence.

« Mon ami, » Lun me regarda, « cette organisation est le pionnier le plus positif de la paix depuis que l'homme vit sur la Terre. Les nations qui la composent sont les créateurs de l'existence la plus sublime. Elles s'inquiètent parce que tous les humains ne se sentent pas égaux et ne travaillent pas et n'étudient pas ensemble en paix. L'humanité doit se rassembler autour des Nations Unies, car c'est seulement ainsi qu'elle pourra résoudre rapidement les phénomènes créés de manière équivoque par ces natures qui rendent la vie terrestre si difficile. »

« Quel pourrait être le premier ouvrage collectif, le plus positif et le moins problématique pour les Nations Unies, selon vous ? »

« Je crois qu'il serait positif d'universaliser les textes scolaires, afin que tous les peuples de la Terre connaissent et utilisent pratiquement toutes les découvertes récentes de la science moderne », a-t-elle répondu.

"Comment?"

« Si les intellectuels de toutes les nations s'unissaient pour élaborer des textes éducatifs, séparés pour chaque niveau scolaire, et les distribuer ensuite par l'intermédiaire des Nations Unies, de manière à ce que chaque pays puisse les publier dans son propre langage, ils parviendraient à une éducation uniforme et équilibrée. En réalité, chaque nation a une éducation différente selon son niveau de développement. Le positif serait d'unifier les réalisations de toute l'intelligence humaine et de distribuer les résultats à toute l'humanité, et cela pourrait commencer par les textes scientifiques, y compris progressivement une langue universelle unique. Toute œuvre qui unifie serait d'une importance capitale. Un pourcentage élevé de personnes désirent cette union, mais divers facteurs s'y opposent. Cependant, il faut commencer par une forme d'accord pour l'époque où nous vivons. On pourrait commencer par internationaliser toute l'activité scientifique et construire une cité internationale à laquelle toutes les personnes auraient un accès égal, et où les scientifiques de toutes les parties du monde se rencontreraient pour étudier et pratiquer l'unité en paix. Le nom de cette cité pourrait être Science et Connaissance. « La consécration d'une journée par an à la science, la Journée de la Science, rappelant à tous les habitants de la Terre le travail et l'étude positifs, ainsi que le travail accompli par tous, comme la Journée de la Connaissance sur APU. »

Je ne répondis pas à Lun. Les surprises, les raretés, l'incroyable, l'in vraisemblable, l'insolite se multiplient à chaque rencontre avec les étrangers. Je n'avais personne avec qui discuter de ces raretés et les analyser selon notre raisonnement logique.

Ces Apuniens m'ont assuré que tout ce qu'ils m'avaient montré était la vérité positive. Ceux de la Terre plaisaient sur tout cela, attribuant mon comportement à une anomalie psychiatrique.

Malgré tout, des idées futuristes surgirent dans mon esprit. Je pensais à l'avenir de l'humanité et il me semblait que toutes ces scènes présentées dans les vaisseaux de ces extraterrestres, inhabituelles et inadmissibles pour l'instant, pourraient être réalisées par les hommes du futur proche. Pourtant, mon désir était de tirer quelque chose de cohérent de toutes mes expériences dans les vaisseaux extraterrestres et de le transmettre à tous les hommes – quand il leur serait possible de les étudier, s'ils y trouveraient une utilité pour notre vie. « Un récit de l'histoire de la science, un jour, pour que l'insolite inspire un savant à des découvertes scientifiques ? » pensai-je, et je me levai.

Velasco m'a regardé avec agacement.

« Pouvons-nous rester quelques minutes de plus, Señor ? » demanda-t-il.

« Il est 17 heures maintenant, et nous devons marcher quelques kilomètres et il vaut mieux le faire maintenant », ai-je répondu.

« Je connais un chemin très court, monsieur. Je vous assure que nous arriverons au centre de Los Cedros en 20 minutes. De là, par la route, on peut marcher de nuit », suggéra Velasco. L'insinuation de mon compagnon me surprit. Nous devons tous deux commencer notre service à 22 heures et nous devons arriver à l'heure. Je dirigeai mon regard vers lui et je le vis concentré sur un écran sur lequel on pouvait voir un débarquement. Les vêtements des hommes et la forme du navire montraient la vie d'une civilisation lointaine.

« Qu'est-ce que tu regardes ? » demandai-je

« Le débarquement des personnes déplacées qu'Alexandre de Macédoine a déportées sur le continent américain », a-t-il répondu.

« Qui le dit ? »

« Oui, monsieur, Alexandre de Macédoine a expatrié en Amérique tous ceux qui se sont rebellés contre lui. À cette époque, les habitants de l'Amérique étaient appelés Atlantes et non Indiens. Observez, s'il vous plaît », suggéra-t-il.

Je me suis assis à nouveau et j'ai pensé à Alexandre de Macédoine. La mystérieuse machine a commencé à répondre à mes pensées, en me montrant sa vie avec des détails. Je pensais à sa naissance, à son enfance, à sa jeunesse. Et puis j'ai vu comment il est monté sur le trône, la formation de son armée, les invasions qui ont fait de ses voisins ses combattants, vaincus et victorieux. Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est l'organisation qu'il a créée pour déporter ses opposants de l'époque sur le continent américain, et qu'il a ironiquement appelé « le paradis terrestre ». J'ai attendu de voir la fin de sa vie.

Nous dîmes alors au revoir à Lun, Venis et Key et nous nous mîmes en route pour le retour. En chemin, Velasco me raconta les émotions qui avaient provoqué la projection sur l'écran. Je restai silencieux. La vie de Roosevelt et ses intentions positives en faveur du prochain m'avaient surpris. J'essayai de toutes mes forces de trouver un sentiment logique à tout ce que j'avais vu ce jour-là. Je connaissais très peu la vie de Roosevelt, mais en comparant ce que j'avais lu dans les publications de la Seconde Guerre mondiale avec ce que je venais de voir sur l'écran du temps, j'en déduisis que les explications de Lun pouvaient être vraies.

« Comme il serait difficile de parler de cela à ces hommes savants, sachant que chaque phrase ou mot donnerait lieu à une plaisanterie justifiée », ai-je pensé après avoir dit au revoir à Velasco en arrivant à Huallanca.

DIMANCHE 6 novembre 1960

La matinée a commencé avec un ciel dégagé et un soleil radieux. Plusieurs semaines s'étaient écoulées sans pluie et la sécheresse menaçait les semis dans la région du Callejon de Huaylas, dans la Cordillère Blanche.

Bien que le quatrième trimestre de l'année fût la saison des pluies dans cette région andine, à cette époque, il n'avait pas plu dans cette zone depuis septembre. La sécheresse alarma les agriculteurs, mais favorisa mes excursions à travers les sommets et les champs de neige.

La veille, au travail, j'ai parlé de mes promenades dans les sommets avec un ouvrier de l'entreprise nommé José, et nous avons convenu d'escalader les sommets du côté droit du rapide Rio Kitaragsa.

Nous nous sommes retrouvés à la terrasse des transformateurs à 7 heures du matin ce dimanche-là et nous sommes partis. Nous avons décidé de marcher rapidement pour monter jusqu'aux crêtes des sommets le matin, avant que le soleil ne dispense sa chaleur maximale sur la région.

Pendant la seconde moitié du mois de septembre et tout le mois d'octobre, j'eus plusieurs rencontres avec ces étrangers. A ces occasions, ils m'expliquèrent une partie des mystères qui nous entouraient. Sur l'écran du temps, nous vîmes les accidents que les populations terrestres avaient subis dans le passé et ceux qu'elles pourraient subir dans le futur si les hommes ne s'unissaient pas fraternellement dans leurs études et leurs travaux, pour corriger les phénomènes négatifs qui s'opposaient à la vie sur Terre et déjà dans l'espace. Bien que je sois familier avec les « raretés », je ne m'attendais pas à rencontrer ces étrangers ce jour-là, comme je l'avais fait à d'autres occasions. Lorsque nous montâmes jusqu'à la crête de la crête dominante, nous nous assîmes pour nous reposer et observer les environs. Il était déjà midi. Le soleil était au centre du secteur du ciel au-dessus et rayonnait sur nous avec force, nous obligeant à chercher protection à l'ombre de quelques arbres.

« Allons à l'ombre de cet arbre », dit José en indiquant un arbre non loin de nous. Obéissants à cette idée, nous nous levâmes et nous nous en approchâmes. Lorsque nous arrivâmes à l'ombre des arbres, nous découvrîmes qu'il commençait un plateau d'étendue régulière.

« Ici, nous serons bien mieux ! », s'exclama José, heureux, tandis que je m'asseyais sur un rocher.

« C'est un bon endroit pour observer les environs. On peut voir tous les sommets qui nous entourent », dis-je pour confirmer l'opinion de mon compagnon.

Nous nous sommes assis et avons commencé à observer les vallées, les rivières, les pampas et les ravins avec lesquels les sommets enneigés de la Cordillère Blanche composaient l'œuvre mystérieuse de la nature. Soudain, à quelques mètres de nous, une vigogne est apparue avec deux petits. Les petits sautaient autour de leur mère et de temps en temps montaient sur elle. Les deux qui essayaient de le faire en même temps se sont heurtés et sont tombés à terre. José, me signalant du regard, m'a indiqué la présence des petits animaux. Je lui ai affirmé que je les avais vus et nous sommes restés silencieux pour observer le jeu tendre de la mère avec ses petits, une caractéristique particulière des mères de tous genres. Quelques minutes plus tard, la vigogne avec ses petits est partie dans les buissons et nous ne pouvions plus les voir de là.

Presque à la fin du plateau, nous pouvions voir plusieurs bergers avec leurs troupeaux de moutons et de chèvres.

« Allons là où ils sont, monsieur, dit José en s'adressant aux bergers. Mais peut-être ont-ils peur de nous ? »

« Ils n'auront pas peur, monsieur, ce sont de braves gens. Je les connais. »

Comment les connaissez-vous ? De quel endroit êtes-vous, José ? »
demandai-je, car j'ignorais son origine.

« Je suis originaire de Yungay, Señor, et je connais tous ces endroits comme ma paume. »

« Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt ? Si j'avais su cela, je n'aurais pas eu à me demander si ces hauteurs étaient praticables. »

« Nous sommes bien placés, monsieur, car c'est un endroit magnifique et ces hauteurs sont praticables. Au bout de ce plateau, il y a une pampa avec plusieurs cabanes de bergers qui y vivent, car ils se consacrent à l'élevage de moutons et de chèvres. »

« Allons-y, José », dis-je, reconnaissant de connaître de nouveaux habitants et de nouveaux lieux. Nous nous dirigeâmes vers les bergers. Nous marchâmes pendant plus ou moins une heure et, arrivés là-bas, ils nous reçurent cordialement. A peine étions-nous assis qu'ils commencèrent à se plaindre du manque de pluie. Ils expliquèrent la grave situation dans laquelle se trouvaient leurs semences et leur bétail, causée par la sécheresse, et qu'ils attribuaient à l'absence de certains « anges », représentants du soleil et des pluies, qui ne leur avaient pas rendu visite depuis plusieurs mois.

Je pensais qu'il s'agissait d'une ancienne croyance mystique qui persistait encore dans cette région. Pour confirmer mon opinion, j'ai demandé à José de leur parler de cette affaire en quechua pour qu'ils puissent mieux comprendre.

« Avec plaisir, monsieur, mais avant cela, puis-je vous proposer d'en entendre un peu plus. Ils veulent vous expliquer quelque chose que vous ne savez pas », m'a-t-il dit.

« De quoi s'agit-il, José ? Parle-leur. »

« Autour de cet endroit, il y a souvent des êtres extraterrestres qui disent venir d'une planète qu'ils appellent Apu. Ce sont des gens très puissants et bons. Ils peuvent faire pleuvoir, nettoyer le ciel, guérir les malades d'un seul regard et faire d'autres miracles. S'il vous plaît, monsieur, ne riez pas de cela. Écoutez les paysans avec attention, respectueusement, car sinon ils peuvent être dangereux, voire même capables de faire du mal. »

Comme j'avais moi-même eu des rencontres répétées avec ces extraterrestres, je n'ai pas demandé plus de détails à José. J'ai posé ma main sur son épaule, comme pour lui confier ma sincérité, et je lui ai dit :

« Ne vous inquiétez pas. Je vous assure que je ne rirai pas. Mais posez-leur des questions sur ces « anges », pour voir ce qu'ils vous disent. »

Tandis que José parlait avec ces bergers, je dirigeai mon regard vers les alentours et vis sortir de derrière une petite colline des gens qui venaient vers nous. C'étaient des hommes, des femmes et des enfants. Je compris que derrière cette colline se trouvaient peut-être d'autres cabanes comme celles dont José avait parlé quelques minutes auparavant et d'où venaient ces gens pour nous interroger. Je voulus communiquer à José l'arrivée de ces visiteurs, mais il me fit signe de la main de ne pas l'interrompre.

Cette discussion dura plus d'une heure. Le soleil irradiait au-dessus de nous ses rayons violents (plus intenses dans cette atmosphère ténue) qui produisaient une chaleur insupportable. Nous fûmes obligés de chercher refuge à l'ombre sous l'arbre au feuillage plus épais et les paysans nous recommandèrent un arbre proche, au bout de la petite pampa. Alors que nous nous préparions à changer de place, de derrière le champ de neige du Champara apparut un petit avion. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un avion de l'armée en manœuvre militaire, mais quand il s'approcha, je vis qu'il s'agissait d'un de ces navires de l'étranger.

Il descendit à la verticale et plana au-dessus d'une clairière sans produire aucun bruit. Sa présence ne modifia en rien la tranquillité des animaux, mais les paysans commencèrent à pousser des cris de joie.

« C'est eux !... Pluie !... C'est eux ! » s'écrièrent les gens, et ils s'embrassèrent, pleins de joie. Bientôt, tous les petits et les grands s'agenouillèrent par terre et commencèrent à prier comme s'ils assistaient à une messe... Je restai debout et observai. Trois personnes descendirent du bateau, deux hommes et une femme. A peine s'étaient-ils approchés que je reconnus l'un d'eux comme étant Zay. Je pensais que la femme était Ivanka, mais ce n'était pas le cas. Le fait que je ne sois pas à genoux provoqua un grand malaise chez les paysans, qui commencèrent à murmurer en signe de protestation.

« S'ils ne nous donnent pas de pluie, ce sera de ta faute si nos animaux et nos semences en souffriront », m'a dit José en me menaçant du doigt. Malgré mon armement, je pensais que mon comportement pourrait provoquer un grave incident. Je me suis excusé et me suis agenouillé près d'un petit garçon. Pendant ce temps, ces extraterrestres se sont joints à nous. Zay m'a regardé en souriant. Il m'a tendu la main pour me faire signe de me lever. Je lui ai rendu son salut et me suis levé.

« Tu n'as pas besoin de t'agenouiller pour nous. Nous n'avons pas besoin de ce genre de courtoisie, comme tu le sais bien », me dit-il à voix basse. « Je sais que c'est ainsi que les Terrestres rendent un grand hommage, mais nous avons dépassé cette époque de millions d'années. Dans l'antiquité, après l'explosion d'Apu, nos ancêtres n'avaient pas encore acquis l'immortalité et, effrayés par la catastrophe, ils commencèrent à rendre un culte au Soleil. Mais plus tard, les scientifiques rapportèrent que la solution à tout cela se trouvait dans l'étude et le travail, et alors ces Apuniens abandonnèrent les cérémonies et donnèrent de l'importance à la science qui exige la découverte du caché et du

"Les Terrestres portent encore dans leur vie l'écho de cette époque apunienne, depuis que nos ancêtres peuplèrent pour la première fois la Terre, encore inscrite dans vos mythologies."

La femme apunienne commença à s'approcher de chacun des paysans en les exhortant à se lever, et tous obéirent.

« Notre amie s'appelle Lyn, et elle connaît déjà Pedro. » Zay m'a raconté en me présentant à ses amis.

Nous nous sommes assis avec tous les paysans et ils ont supplié les visiteurs de faire pleuvoir. J'ai regardé ma montre. Il était 13 heures. Le soleil chauffait cette région de toutes ses forces. Une femme d'un âge avancé s'est approchée de Lyn et s'est agenouillée à ses pieds en s'exclamant :

« Il pleut... Il pleut... »

Lyn la souleva par le bras, l'embrassa sur la joue et la vieille femme se rassit avec les autres.

Pedro s'éloigna de quelques mètres, appuya sur un bouton de son vêtement et s'éleva très rapidement dans les airs jusqu'à être hors de notre vue.

« Où est allé Pedro ? » demandai-je à Zay.

« Il est allé faire pleuvoir cette région », m'a répondu Zay, captivant mon incrédulité par ce qu'il annonçait. Il a souri.

« Tu as raison, Zay. Jamais auparavant ces œuvres n'ont été présentées et j'ai des doutes sur le résultat. » lui dis-je en comprenant la signification de son sourire.

« Vous savez déjà que cette pensée ne nous étonne pas. Votre opinion est celle d'un Terrien qui ne considérerait comme factice que ce qui est approuvé par votre raisonnement logique. Mais observez ce qui se passe là-haut, dans le ciel, me suggéra-t-il aimablement. » Je regardai dans la direction indiquée et vis une brume de nuages d'un diamètre immense, comme si quelque cheminée invisible l'avait produite, zébrant l'espace au-dessus des sommets enneigés de la Cordillère sur une longueur de dizaines de kilomètres.

Quelques instants plus tard, Pedro est descendu parmi nous. Les nuages s'étendaient dans le ciel au-dessus de cette région, couvrant tout ce qui était à portée de vue. Puis ces nuages sombres en développement ont continué à s'étendre et à grandir jusqu'à se transformer en pluie.

« Comment as-tu fait ça ? » demandai-je à Pedro tandis que nous montions à bord du bateau pour éviter d'être mouillés par la pluie.

« J'ai fait vibrer les « minimus » d'ions positifs à des vitesses différentes, provoquant ainsi des variations instantanées de température, et c'est ainsi que se sont formés les nuages qui, en se condensant, ont produit la pluie. »

« Peut-on faire cela n'importe où et à n'importe quel moment ? Ou seulement là où il y a des champs de neige ? »

« Dans n'importe quelle partie de l'espace, on peut faire des nuages et de la pluie », répondit Pedro. « Pourquoi alors commencer à faire des nuages au-dessus du champ de neige ? » Je lui ai posé la question une fois entrés dans le vaisseau.

« J'ai fait cela pour que les habitants pensent que les nuages sont produits par ces champs de neige où personne ne peut intervenir dans leur formation. L'esprit humain est encore très dominé par les croyances et les autosuggestions, et la prééminence des mythes qui interviennent de manière distincte dans la vie terrestre. Il faut donc faire les choses telles qu'on croit qu'elles pourraient être, en positivisant les cellules progressivement, sans altération jusqu'à ce qu'elles passent de cette époque et rendent compte que la vie est due à la chimie et au mouvement, et à votre persistance dans l'étude et au travail. »

Malgré le fait que je voyais sur l'écran que ces fortes pluies baignaient les pierres, le sol et les arbres, mon intention était d'essayer de me rassurer d'une certaine manière, de savoir s'il s'agissait de la réalité ou de l'hypnose. Mais quand j'ai vu les moutons et les chèvres qui se rassemblaient sous les arbres pour se protéger de l'humidité, comme les bergers, j'ai pensé qu'il pouvait vraiment pleuvoir. La pluie a duré jusqu'à 17 heures, et pendant ce temps, José et moi avons vu sur l'écran du temps des scènes de l'Univers mystérieux, de sa vie et de ses populations.

« Si vous le désirez, nous pouvons vous montrer, au moyen de l'écran, un peu de notre vie sur Apu », dit Lyn en nous regardant.

« Avec plaisir, mon ami. Et n'oublie pas », répondis-je. José me regarda avec surprise. La phrase « n'oublie pas » lui fit comprendre que j'avais appris cela des Apunianos lors d'une rencontre précédente et cela le surprit.

Zay et Pedro sourirent. Lyn appuya sur un bouton de son siège et un écran s'alluma. En continu, différentes classes de papillons apparurent alignées artistiquement, avec des croquis de leur formation ; objets, forêts, lacs et champs fleuris. Je fus surpris du travail rare et intelligent des papillons apuniens, sachant que ces espèces terrestres ne produisaient que des classes distinctes de larves, dont beaucoup étaient destructrices. Lyn comprit mes pensées et, souriante, me dit :

« Ce que tu penses est vrai. Les papillons de la Terre ne sont pas si intéressants, ils n'attirent que l'attention des enfants. Ils se reproduisent également au moyen d'œufs et, au stade primaire, ce ne sont que des vers – des « enfants » qui parfois endommagent les plantes. Les papillons d'Apu sont différents. Ils se reproduisent comme des mammifères et sont le seul insecte qui existe là-bas. »

Et elle nous expliqua ensuite plusieurs autres choses sur la vie des animaux apuniens. La discussion dura jusqu'à la nuit tombée, il était déjà temps de se coucher. Nous remerciâmes Lyn pour ses explications et primes congé de Zay et Pedro, et quittâmes le navire pour rentrer chez nous.

Pendant la promenade, José et moi avons discuté de tout ce que nous avons vu et entendu. Mais ce qui nous avait le plus surpris, c'était la pluie et les papillons. Pendant que nous avançons, je m'accrochais aux feuilles des branches des arbres et des buissons, ainsi qu'à l'herbe, pour vérifier si elles avaient été mouillées par cette mystérieuse averse provoquée par ces soi-disant extraterrestres.

De retour au village, la joie provoquée par la pluie illuminait les visages de tous. J'appris par les habitants que toute la région de Callejon de Huaylas avait été frappée par une pluie torrentielle de 15h00 à 17h00.

J'ai médité sur cette affaire et j'en suis arrivé à la conclusion que cette pluie ne pouvait pas être attribuée à l'imagination visualisée, à l'hypnose ou à toute autre altération psychologique. Je pensais qu'une personne, ou même un groupe de personnes, pouvait avoir pu visualiser la pluie, mais pas tous les habitants de cette région de plusieurs centaines de kilomètres carrés.

Et voyant les lavoirs qui étaient secs depuis plusieurs mois, maintenant chargés d'eau turbulente, j'en suis arrivé à la conclusion : je ne sais pas qui sont ces êtres ni d'où ils viennent, mais je suis convaincu qu'ils ont des pouvoirs extraordinaires, et que ce qui s'était passé était réel.

DIMANCHE 1er janvier 1961

Pendant la deuxième quinzaine de novembre et tout le mois de décembre, José et moi avons consacré notre temps libre à des promenades sur ces sommets. Durant cette période, nous n'avons eu que trois rencontres supplémentaires avec ces extraterrestres, ce qui nous a fait penser qu'ils n'étaient plus intéressés par des visites dans la région du Callejon de Huaylas.

Comme d'habitude, ce dimanche-là, nous sommes partis tôt de Huallanca et nous sommes dirigés vers les montagnes entre les rivières Kitaraqsa et le ravin de Los Cedros, en direction du Nevado (champ de neige) Millwaqocha. Vers 10 heures, nous nous sommes retrouvés sur la crête d'un pic devant le grand champ de neige. Le ciel était clair, mais entre notre sommet et le champ de neige, un léger brouillard nous empêchait de voir clairement la conformation géographique de cet endroit. Nous nous sommes assis pour nous reposer et attendre que le brouillard se dissipe.

Nous attendîmes quelque temps. Une légère brise du nord commença à souffler des hauteurs et, en quelques minutes, elle éclaircit toute la région. Nous fûmes surpris de voir devant nous un plateau, pas très grand, mais avec plusieurs clairières pleines de troupeaux en pâture. Quelques huttes construites avec des poteaux, de l'herbe et des branches sèches d'arbres étaient groupées près d'une petite colline, et devant celles-ci plusieurs personnes étaient assises autour d'un feu de joie. Mais là, au moins,

à quelques dizaines de mètres, nous avons aperçu un petit avion et rapidement nous avons reconnu que ces étrangers étaient avec les bergers.

« Regardez, monsieur, aujourd'hui nous avons une chance inouïe : ces extraterrestres sont là ! Allons là où ils sont ! » s'exclama José avec émotion.

« Allons-y, José, mais c'est à toi de calmer tes compatriotes s'ils s'opposent à notre visite », dis-je en plaisantant.

« Ne vous inquiétez pas, monsieur, je trouverai peut-être parmi eux quelques-uns de mes amis. L'autre jour, je leur ai apporté des clous et du fil de fer pour construire ces cabanes. Peut-être qu'aujourd'hui ils nous demanderont de les aider à en construire une nouvelle. Vous verrez que tout se passera bien. »

Nous nous sommes levés et nous sommes dirigés vers eux. Lorsque nous sommes arrivés près de la cabane, j'ai eu une surprise. À côté du feu de camp à moitié éteint, étaient assis en cercle, des enfants, des femmes et des hommes avec trois inconnus, en train de déjeuner.

Quatre chiens nous reçurent avec amour et revinrent bientôt chez leurs maîtres. « Attendons qu'ils aient fini de manger », dis-je à José, pour connaître son avis.

« Non, monsieur, allons vers eux ; ils nous ont vus, et si nous attendons ici, ils pourraient être offensés. »

"Pourquoi?"

« On dit qu'un ami étranger doit entrer chez eux pour demander de la nourriture, l'hospitalité et de l'aide. S'il ne le fait pas, il n'est pas un ami ni une bonne personne. Ici, on croit qu'un ami demande à ses amis de l'aider et ne les fuit pas ».

« J'ai accepté la suggestion de José et nous avons continué. Quand nous sommes arrivés, tous se sont levés pour nous saluer. Ces étrangers aussi. Il s'agissait de Zay, Pedro et leur compagnon Lyn. J'étais très heureux de les revoir, car je connaissais déjà bien Pedro et Zay. Ces étrangers, les locaux, nous ont invités à nous asseoir avec eux. Nous avons accepté. Je me suis assis entre Zay et Lyn, et Pedro à côté de Zay. José a rencontré parmi ces bergers deux vieux amis et s'est assis avec eux.

Les femmes nous ont servi une soupe préparée avec du riz. Plus tard, elles nous ont donné des pommes de terre bouillies, des épis de maïs et du fromage. J'ai observé Zay, Lyn et Pedro, pour savoir s'ils aimaient la nourriture, et j'ai vu qu'ils mangeaient avec autant de plaisir que José et moi. J'ai souri. Zay a compris ma pensée et m'a regardé. Lyn a ri aussi, et Pedro en mastiquant, a dit :

« Mon ami, tu as vu sur les écrans de visualisation notre forme de vie. Tu as le droit de ne pas y croire. Cela vient de tes cellules, mais tu sais maintenant que nous sommes comme tu l'as vu. »

Lyn et Pedro partageaient les grains de maïs entre les chiens. Zay avait un chiot sur ses genoux et lui donnait des petits morceaux de fromage. J'étais surprise de voir ces inconnus caresser les chiens avec autant de tendresse.

« Le positif brille toujours, mon ami. Que son apparence soit laide ou belle, petite ou grande, jeune ou vieille, chose ou être, propre ou sale, il est toujours amical envers les autres. C'est ce qui a le plus de valeur parmi les êtres », dit Pedro en me regardant. « Le chien », continua-t-il, « le cheval et le dauphin sont les seuls animaux de la Terre qui conservent encore un écho de la vie harmonieuse dont jouissent les êtres d'Apu. Ils ont besoin de l'amour et des caresses humaines, car cela fait partie de leur vie », expliqua Pedro.

Je ne répondis rien. Je méditai un peu et arrivai à la conclusion que ces animaux ont toujours servi l'homme. Dérouté par de telles surprises et sans avoir la certitude claire de qui ou d'où venait quoi, je restai silencieux.

Après avoir fini de déjeuner, Pedro, José et les bergers sont allés construire le toit d'une des cabanes. Zay et Lyn portant un chiot, ainsi que moi, sommes montés à bord du bateau.

Lyn appuya sur un bouton de sa chaise. Un écran s'alluma dans le mur et commença à fonctionner, montrant une scène qui, à mon avis, correspondait à l'époque des prophètes bibliques.

Un homme grand, barbu et aux cheveux longs, parlait à un groupe de personnes qui l'écoutaient avec respect. Par sa tenue vestimentaire et le caractère des personnes que je voyais, je déduisais qu'il s'agissait d'une époque très lointaine. Lyn interpréta mes pensées et me dit en souriant :

« C'est vrai, mon ami, l'époque est très lointaine. Celui qui parle est Zay, lorsqu'il vivait comme un Terrien sous le nom de Moïse. » À cet instant, je me suis souvenu des Esséniens observés sur l'écran de visualisation lors de ces rencontres passées.

« À cette occasion, Moïse a-t-il prononcé ce discours ? » demandai-je à Lin. Zay me regarda en souriant et avec une expression aimable dit :

« C'est alors que j'ai transmis à ces hommes les quatorze règles par lesquelles ils ont étudié et appris d'eux l'importance de la vie collective que nous pratiquons sur Apu depuis des millions d'années. » Il expliqua : « Là, nous avons organisé une école collective appelée « Esenia », un nom qui vient des mots apuniens, Es Nie, qui, traduits en langage terrestre, signifie plus ou moins « Force unie » et qui plus tard, avec le temps, a donné naissance au terme « Esenio » ou « Essénien ». Ce fut l'une de mes tentatives pour positiviser ces hommes à leur retour sur Terre après une longue interruption produite par des phénomènes spéciaux qui ont empêché les voyages interplanétaires pendant des centaines d'années. Ma proposition était de guider ces Terriens pour qu'ils reviennent à la vie dans une société sans classe, ni discrimination, et sans oisiveté ni argent, et dans la paix comme lorsque nous avons commencé à vivre sur Terre. J'ai essayé d'initier parmi les frères de la Terre, la renaissance d'une organisation avec travail et étude collectifs, pour protéger tous ces êtres comme égaux, afin qu'ils puissent atteindre une parfaite harmonie.

« Dans la vie, comme nous l'avons sur Apu. Mais mes intentions, au cours du temps, ont été déformées par l'égoïsme. Au début, ils formaient des groupes positifs qui vivaient en collectivité, mais plus tard, ils ont changé les règles légitimes et l'orientation de l'accord en fonction de leurs intérêts égoïstes. Ainsi, peu à peu, ils se sont dispersés en différents groupes politiques et religieux, formant dans chacun, ses lois, plus négatives que positives, pour la vie et la reproduction. Observez cette communauté essénienne, dit Zay, en montrant l'écran. »

J'ai regardé vers l'écran et j'ai vu une ville de taille normale. Des enfants, des femmes et des hommes vivaient dans une harmonie aussi parfaite que les atomes d'une molécule. J'ai compris qu'ils exerçaient leur travail et leurs études collectivement, et non pas en utilisant de l'argent, en pratiquant un régime alimentaire à base de plantes et en protégeant la vie des plantes, des animaux et des personnes de manière égale.

J'ai voulu observer la vie de cette communauté d'altruistes idéologiques, qui, par leur union, leurs études et leurs travaux collectifs, gagnent pour eux des pouvoirs, pour nous « surnaturels », avec ceux qui dirigent les phénomènes terrestres et spatiaux. J'ai vu sa formation, son développement, ses gains et ses pouvoirs, et l'influence de l'égoïsme qui pénètre de manière menaçante. Pendant ce temps, certaines générations s'éteignent et d'autres émergent. L'égoïsme transforme l'argent en une nécessité, si puissante que chaque personne déforme la disposition de cette organisation, jusqu'à ce qu'elle porte une vie semblable à celle d'une organisation de l'Armée Terrestre, à laquelle toutes les personnes ne peuvent pas appartenir. Privant ainsi le mariage de sa vie sociale, et par conséquent de la reproduction, la plus sacrée pour tous les Apuanos.

« Quel était le nom de cet endroit où ces Esséniens pratiquaient leur vie collective ? » demandai-je à Zay.

« Aujourd'hui, on l'appelle Qumrân, et elle est située près de la ville de Kalia, sur la rive israélienne de la mer Morte », répondit-il. « C'est l'un des endroits les plus positifs de cette planète. Dans l'Antiquité, lorsque la Terre faisait encore partie d'Apu, sur ce même site, alors appelé Kun-Ra, mots apuniens qui se traduisent par « Tables pour les connaisseurs », les scientifiques apuniens avaient leurs laboratoires là-bas. Les apuniens Ra ont développé cet endroit, les écrans du temps et l'utilisation du minius. C'est la raison pour laquelle ces Esséniens ont établi à Kun-Ra leur première communauté positive. Après cela, ces hommes avaient oublié, sous l'influence de l'égoïsme, l'ancienne forme de vie apunienne », expliqua Zay. Et il a ensuite détaillé ses tentatives pour unir ces peuples.

Sur l'écran de visualisation sont apparus les lieux où cela s'était produit. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est Qumrân, ses ruines, vestiges d'une œuvre collective. C'était comme si le Génie du temps, si mutilé par l'égoïsme et l'agression, qui – assoiffé d'union et de fraternité entre ces peuples – regardait avec ses fontaines vides vers le ciel, espérant que depuis qu'il était jeune, quelqu'un est descendu de l'espace, le caresse fraternellement et guérit ses blessures avec la paix et l'amour, l'étude et la

travailler collectivement, une forme unique de « vivre la vie », car elle garantit le respect et la protection de tous ces êtres de manière égale. Cet être ancien dont les blessures ouvrent des ornières et des crêtes, a fait naître en moi le désir de le visiter.

Zay interrompit mes pensées et me regarda en souriant et dit :

« Mon ami, si tu désires sincèrement visiter Qumran, nous pouvons le faire, en un instant, si tu le désires. »

« Comment ? » m'exclamai-je, surpris.

« C'est très facile, répondit-il. Nous avons le bateau qui peut nous transporter à Qumrân en quelques minutes. Il ne manque que votre acceptation sincère. » Lyn sourit. Je compris que le sourire de Lyn était inspiré par mon incrédulité et ma méfiance à leur égard, et cela m'agaça.

« Tu peux venir avec moi si tu désires voyager. »

« Nous deux ? Pedro travaille avec les bergers, répondis-je. J'ai réfléchi un instant. « Si quelque chose arrivait, José avertirait ma famille », me suis-je dit. Pedro était toujours avec les habitants. J'éprouvais une joie particulière de pouvoir visiter cet endroit qui m'attirait tant, et sans plus réfléchir, j'ai accepté.

« Allons-y, mon ami ! Je le désire sincèrement. »

« N'oublie pas. » Dit Zay

« Lyn appuya sur un bouton de son gilet. L'intérieur du navire fut pénétré par un air frais. Ma montre marquait 11 heures 30. Un étrange bourdonnement semblable à une brise à peine perceptible se fit entendre un instant. Puis j'eus la sensation de me trouver assis sur un coussin climatisé, très agréable. Et l'envie d'y rester pour toujours

«Quelle heure sera-t-il quand nous arriverons à Qumran ?» me suis-je demandé.

«Nous sommes déjà au-dessus de cet endroit», a dit Lyn en souriant.

J'ai regardé à nouveau ma montre, et elle indiquait 11h40.

« Utilise les écrans, mon ami », dit Lyn en m'indiquant celui qui fonctionnait. J'utilisai l'appareil et vis que l'endroit où nous l'avions rencontré était comme si je l'avais vu quelques minutes avant de partir. Je fus étonné de savoir qu'en seulement dix minutes nous avons traversé un espace de milliers de kilomètres. Lyn interrompit ma surprise et dit bientôt :

« Nous savons que vous êtes surpris du peu de temps qu'il a fallu pour effectuer un long voyage. C'est naturel. Vous devez savoir que nous avons voyagé à une vitesse à laquelle vos cellules ne ressentent aucune perturbation. Si nous avons voyagé à la vitesse à laquelle nous sommes maintenant habitués, nous n'aurions utilisé qu'une fraction de seconde », a-t-elle expliqué.

À cet instant, j'ai vu que nous étions déjà garés à la surface de cet endroit. Ils m'ont dit que bientôt il ferait nuit là-bas et que je devais me dépêcher d'observer les alentours. J'ai regardé l'écran et j'ai constaté que le site où nous nous trouvions était semi-désertique. Nous avons atterri sur une petite colline d'où nous étions

Nous avons pu voir les ruines de Qumran, une région désertique. Et quelques kilomètres plus loin, il y avait une ville avec des espaces verts, la mer, des maisons en construction et diverses personnes qui circulaient. Nous avons quitté le bateau et nous sommes dirigés vers les ruines de Qumran, à une distance de quelques centaines de mètres. Je pensais que notre bateau resterait seul jusqu'à notre retour et que si une personne mal intentionnée passait par là, il pourrait être endommagé.

« Ne t'inquiète pas, mon ami, si quelqu'un essaie de lui faire du mal, il se transportera près de nous grâce à sa désintégration, et après réintégration nous partirons, une opération de quelques secondes seulement. » Expliqua Zay.

« Comment appelle-t-on cette ville ? » demandai-je à Lyn.

« Kalia. Nous sommes dans le désert de Judée, au bord de la mer Morte. » Après avoir visité les ruines et quelques grottes à proximité, nous nous dirigeons vers un groupe de maisons de construction récente.

« Pourquoi allons-nous là-bas ? » demandai-je à Zay.

« Pour te convaincre que tu n'es pas hypnotisé », répondit-il en plaisantant. « Et comment le saurons-nous, puisque ces gens parlent un idiome particulier ? » « Ne t'inquiète pas, mon ami, ce n'est pas un problème. Quand nous leur parlerons, ils comprendront dans leur propre idiome, et ce qu'ils te diront sera dans le tien. »

« Comment ça, Zay ? As-tu une machine pour traduire ? » « Une machine, non, tout ce qui est fait est rendu possible par l'utilisation des minius et des ions positifs. Ils m'ont fait comprendre ce que disaient ces gens du coin et ce que je leur disais. S'il te plaît, parle avec eux sans crainte », dit-il.

Nous arrivâmes au petit hameau et entrâmes dans une boutique propre et bien fournie. A l'intérieur se trouvaient un jeune homme, deux jeunes femmes et un homme d'un âge avancé avec deux petits enfants.

Je leur ai demandé dans ma langue en entrant. J'ai entendu leur réponse dans le dialecte de mon lieu de naissance, comme si nous avions été élevés ensemble.

Nous sommes restés quelques instants et avons demandé à boire. Les jeunes nous ont servis avec attention. Lyn a commencé à discuter avec les femmes et j'ai prêté attention à l'échange en pensant que j'allais entendre la conversation dans un idiome étrange, mais ce n'est pas arrivé. Je ne sais pas vraiment dans quelle langue elles parlaient, mais mes oreilles ont perçu une conversation dans mon dialecte naturel. L'une des femmes a allumé une lumière.

Zay a payé notre consommation avec une facture papier, les a remerciés pour le service et nous sommes partis.

Dehors, il faisait déjà nuit. Dans le ciel, on pouvait voir quelques étoiles, et leur faible lumière nous a aidés à marcher sans trébucher. Soudain, Lyn a formé un arc lumineux, identique à celui que nous avons vu autour de Pedro quand il nous accompagnait, Quispe et moi.

En rentrant dans le vaisseau, j'ai essayé d'observer les lieux à travers l'écran du temps. Zay a appuyé sur l'un des boutons disposés en rangées de lignes sur son plastron, sur la poitrine de son vêtement, et le vaisseau s'est élevé verticalement dans l'espace.

A l'intérieur, la lumière se conditionnait en fonction de la qualité de la rétine de chaque observateur, éclairant tout de façon satisfaisante. Je n'ai remarqué aucun bruit ni aucun mouvement pendant le vol.

« À quelle altitude sommes-nous ? » me suis-je demandé à cet instant. Sur l'écran du temps est apparue la réponse suivante :

« Nous voyageons à une altitude de deux cents kilomètres. » Cela me surprit, à deux cents kilomètres de la Terre, et je me sentais si bien que cela me semblait impossible. Je continuai à regarder Qumrân sur l'écran du temps et vis que grâce à cet appareil je pouvais distinguer beaucoup plus de détails des maisons de surface et des gens qui se promenaient sur le site. Rien n'échappait à la lentille de ce mystérieux appareil. On pouvait voir avec un détail absolu les gens qui dormaient dans leurs lits. Un lézard des murailles courait parmi les pierres, une sauterelle posée sur un brin d'herbe, un papillon et un avion qui décollait d'un aéroport voisin. En n'importe quel endroit de la surface terrestre, ou de toute autre planète, on pouvait dire avec une précision absolue des pousses sur la végétation, des éclats de pierre, du sable et d'autres choses. Ces ions positifs étaient chargés pour maintenir les machines désintégratrices et réintégratrices en alerte permanente, et pour toutes les autres actions diverses prévues et imprévues qui pouvaient être nécessaires à tout instant.

« Si cet appareil ne fonctionne pas correctement, allons-nous finir par terre ? » l'interrompis-je. «

Vous avez oublié qu'on peut aussi désintégrer et/ou intégrer des choses en utilisant uniquement l'esprit, Señor. »

« Oui, je m'en souviens maintenant. J'avais oublié que ce pouvoir était disponible à tout instant, répondis-je, et je fis fonctionner l'écran du temps. Je pensais à tous ces appareils qui m'entouraient. À cet instant, l'écran mystérieux montra, à l'avant du vaisseau, un instrument qui se terminait par deux phares lumineux, semblables aux phares d'une automobile. Je demandai à quoi ils servaient, et immédiatement sur l'écran apparut une réponse écrite qui disait : C'est l'appareil qui désintègre les choses pour éviter la collision avec elles. » À l'arrière du vaisseau se trouvait quelque chose de semblable à l'avant, et l'écriture expliquait que cela devait réintégrer les objets et les choses qui avaient été désintégrés. « Combien de temps faut-il pour cette opération ? » pensai-je. « Une fraction de seconde », fut la réponse.

Tandis que l'écran de la machine satisfaisait ma curiosité en montrant la fonction de chaque instrument à bord, on me fit comprendre que tout était fait d'un matériau comme le plastique, que le corps du vaisseau était fait d'une seule pièce et que n'importe quelle partie pouvait être rendue transparente, comme du verre, selon le désir de chacun. Je regardai Lyn et vis qu'elle regardait un autre écran

et je voyais des forêts et des murs qui formaient un paysage très attrayant. J'ai été surpris par le panorama et j'ai pensé demander à Lyn où il se trouvait.

« En Australie », répondit l'écran avant que je ne pose la question. Je le remerciai et commençai à l'observer également.

Soudain, j'ai vu que nous descendions dans le Callejon de Huaylas, près du champ de neige de Millwagocha d'où nous étions partis quelques heures auparavant. J'ai regardé ma montre. Il était 17h30.

« Combien de temps a duré ce vol ? », me suis-je demandé, et l'écran affichait trente-cinq minutes. J'étais surpris, car pour moi, il me semblait que ce temps était bien plus court.

Le navire atterrit au même endroit que précédemment. Le soleil descendit vers l'ouest, annonçant son départ des ravins et des vallées du Callehon de Huaylas.

Pedro, José et les habitants ont été retrouvés assis autour d'un feu de camp, se reposant après un travail accéléré. Les chiens sont sortis à notre rencontre. Nous avons avancé vers la cabane à travers les chèvres et les moutons qui étaient couchés sur le sol pour la nuit.

José et les bergers se sont levés pour nous accueillir. Pedro est resté assis. « Êtes-vous convaincus qu'il n'y a pas de supercherie, ni d'hypnotisme dans ce que vous avez vécu ? » a-t-il demandé en souriant.

« Je ne sais toujours pas qui vous êtes, mais ce que j'ai vécu au cours de ce voyage était des plus rares. J'ai aimé ça. Je suis sûr que les hommes de la Terre ne peuvent toujours pas faire cela efficacement. »

« Ces hommes pourraient faire bien plus que cela s'ils s'unissaient pour étudier et mettre en pratique ce qu'ils apprennent, et ainsi développer ces pouvoirs actuellement endormis. Vous progressez dans la connaissance de l'incroyable, et cela me fait très plaisir. » Dit Pedro.

Lyn et Zay sont restés à discuter avec ces paysans de différentes choses tandis que José, Pedro et moi sommes allés voir les toits qu'ils avaient construits pendant mon absence.

A notre retour, nous avons remercié ces étrangers pour leur comportement et je leur ai pris congé. José a fait de même et nous sommes partis.

Pendant le voyage depuis le Callejon de Huaylas jusqu'à Qumran, de nombreuses surprises se produisirent et je n'avais pas observé tous les détails du contrôle du vaisseau. Mais au retour, mes nerfs étaient tranquilles et je décidai de ne pas abandonner le contrôle de l'écran de visualisation. Mais avec ma seule force, je pus découvrir que notre vaisseau avait les ailes rétractées à l'intérieur et s'était transformé en une simple fusée, Zay et Lyn ne firent aucun mouvement et je pensais que ces étrangers gardaient secrètement toutes ces manœuvres de sorte que je ne découvris rien. Zay interpréta mes pensées et avec une expression de respect me dit :

« Toutes nos machines sont soumises aux pensées de celui qui les utilise. De la même manière, nous guidons tous ces navires et leurs objets par la pensée, qu'ils utilisent. Cela est également vrai pour nos transports urbains et les machines des usines et des magasins et pour les appareils électroménagers », a déclaré Zay, montrant une petite boîte d'environ 20 centimètres de long sur 15 de large et 10 de profondeur. « Ce mécanisme est chargé de recevoir et de mémoriser à notre demande, ces ions positifs de l'espace, et de les convertir en impulsions énergétiques pour alimenter n'importe quoi.

Sur le chemin du retour vers Huallanca, j'ai discuté avec José de mon voyage. Il était la seule personne à ce moment-là avec qui je pouvais discuter des expériences que j'avais vécues lors de ce voyage. Sans plaisanteries moqueuses, et peut-être que cela durerait longtemps.

Maintenant, je mets cela par écrit.

Au cours des trois premiers mois de 1961, qui ont suivi mon voyage, j'ai eu plusieurs rencontres avec ces visiteurs. J'ai consacré la plus grande partie de mon temps disponible avec eux à observer le passé, le présent et le lendemain sur leurs écrans de visualisation du temps.

Un jour, j'ai commencé à lire mes annotations faites après chaque rencontre. J'ai découvert que j'avais accumulé des notes sur plusieurs centaines d'heures vécues avec ces extraterrestres, et j'en ai donc sélectionné quelques-unes avec l'intention d'écrire quelque chose à ce sujet dès que cela deviendrait possible.

En avril 1961, pour des raisons professionnelles, j'ai quitté Huallanca pour m'installer à Lima, à environ 500 kilomètres, et c'est là que j'ai commencé à rédiger ce rapport.

Vlado Kapitanović

ÉPILOGUE

Le temps a suivi son cours au fil des semaines et des mois qui ont suivi mes expériences avec ces visiteurs, et les enregistrements de ces contacts ont rempli des dossiers de pages et des cahiers entiers.

Une fois de plus, je ne pouvais en discuter avec personne sans tomber dans le ridicule et les plaisanteries, et même me considérer comme un déséquilibré mental. Je n'étais pas sûr que ces notes verraient un jour le jour dans un livre sur ces extraterrestres, sur les visions produites par l'hypnotisme ou sur les progrès de quelque nation technique terrestre. Et tandis que je cherchais à découvrir l'inconnu dans tout cela, un événement désastreux se produisit qui changea mon opinion.

Le 10 janvier 1962, moins d'un an après ma dernière rencontre avec ces Apuianos, une inondation catastrophique détruisit la ville de Ranrahirca, provoquant de grandes destructions et de nombreux morts. Je me souviens d'avoir vu cette catastrophe sur l'écran du temps, à bord du navire des Apuianos. La nouvelle était partout dans les journaux et à la radio, décrivant en détail ce que j'avais vu un an auparavant.

En 1963, un événement tragique a touché une grande partie de l'humanité et correspondait parfaitement à ce que j'avais vu sur l'écran du temps. En 1969, un Terrien a atterri sur la surface de la Lune, exactement comme je l'avais vu sur les écrans de visualisation de ces étranges vaisseaux.

Et puis, le 31 mai 1970, la tragédie surprenante de Yunguay et de ses habitants s'est produite exactement comme j'avais essayé d'avertir le juge Osirio qu'elle se produirait, d'après ce que j'avais observé sur les écrans de visualisation.

Les événements que j'ai vus dans cet appareil – mystérieux maintenant – se produisent et continuent de se produire, fidèles aux aperçus, comme je l'avais lu dans un roman de science-fiction.

Mais c'est la réalité, coïncidence ou non, et je me sens maintenant obligé de la révéler pour donner de la consistance aux événements sans penser aux conséquences qui pourraient découler des commentaires moqueurs des professeurs et des scientifiques.

APPENDIX 1

The Yungay Photographs

On an undetermined weekend day in March of 1967, Sr. Augusto Arranda of Lima, Peru, a laborer, on vacation, went up to Yungay, a small Aymara Indian village high on the shoulders of Mt. Huascaran some 600 kilometers to the north northeast of Lima. He was looking for a certain cactus specimen (the giant Puya Raimundi) which is very rare and only grows in certain localities at considerable elevation. Yungay is about 11,000 feet above sea level and one of the localities said to contain the plant.

Arriving in Yungay shortly after noon from a larger village below where he had spent the night, Arranda stopped at an Indian Trading Post and General Store, bought a snack, and inquired of the owner, one Sr. Ore, where he could rent a camera. Sr. Ore agreed to loan him his own camera, an old Voightlander 120 box camera with a single element lens, fixed focus, and single shutter speed of about 1/35th second.

Arranda bought a fresh roll of film from Ore, which Sr. Ore installed in the camera and then showed Arranda how to use it. Arranda politely thanked him and left, walking alone, as he proceeded along a high mountain trail. It was early afternoon when he set out.

After walking for some time, perhaps an hour or more, and snapping 6 pictures with the camera, Arranda decided to turn around and work his way back down to the trading post.

It was shortly after this that he noticed that he was being observed by two silent "airplanes". But he didn't know anything about the Peruvian Air Force having any airplanes like these. Must be some new acquisition he considered, and they were certainly different and were completely noiseless. He didn't know of any completely silent airplanes anywhere. These were quite different in other respects too. They were perfectly circular in shape, flat like an inverted plate, and had a circular transparent or translucent raised dome on top. The outer part seemed disc-shaped and the ships were nearly flat on the bottom.

There were two of them, identical in appearance and size. Sometimes they flew together in different formations, and sometimes they separated and circled him independently, flying both fast and slow and even standing still in the air at times. They could also rise and descend vertically, and could stop suddenly and accelerate rapidly from a standstill.

These were certainly a new type of airplane like he had never even heard of if that is what they were. He had a growing feeling that they were not of this world — too much beyond known technology — too unconventional, and he had a strange feeling about them too.

They came close and they flew away. More than once he thought one of them would land, and then just as quickly it would flit away again. He snapped the last four frames on his roll of film as this was going on. All at once they joined up and flew away together.

Arranda sat down a moment to consider all this, and then got up and hurried back to the Trading Post, getting there about 18:30 in the late afternoon. He told Sr. Ore about the circular airplanes as the film was rolled to its end and removed from the camera.

Arranda described the silvery metallic finish that had a "different" metallic look. It was smooth finished and reflective but it looked a little like ceramic and a little like plastic too. The pale bluish dome looked like glass, but he couldn't exactly see into it — something like fogged "solarized" glass but light colored, maybe a little mirror-like, and maybe that was where it was getting its light blue appearance. At any rate, he could not see inside the cupola.

These ships were completely smooth with unbroken surfaces all around them. No window ports or holes, no projections sticking out, no joining lines, rivets or welding seams — as if they were made all in one single piece. Remarkable machines.

Sr. Ore did not seem too surprised at the description and then volunteered the information that, "Those aircraft are sometimes seen in this area." Others had seen and described them. There might be some kind of an operation going on around that area.

Ar. Arranda thanked Ore again, took the roll of film, and headed back to Lima, promising to let the trading post operator know how the film turned out.

In Lima the film was received and processed by Kodak Peruana, printed in two copies and one set of prints was mounted in a pocket album, a special of the developer at the time. The developed negatives and the two sets of prints were picked up by Sr. Arranda a few days later.

They may have been lost to the UFO research community right there except for the alertness of one of the Kodak employees who was mildly interested in the UFO phenomenon. Seeing the unique photographs and the superb quality of the pictures, he made an extra set of prints of the UFO pictures for himself. When Arranda came to pick up the photos, the Kodak technician made a point of asking where the pictures were taken, and was told near Yungay.

Again but for the fortunes of fate the pictures would have been lost. The Kodak employee showed the photos to his family and put them with family pictures. A few weeks later a couple of Catholic Priests were attending a UFO lecture at the University of Lima given by Mr. Richard Greenwell, a part time teacher at the University there and head of a local UFO study group in Lima.

After that lecture one of the Priests came up to Greenwell and of-

ferred to show him a remarkable photograph of a UFO. He then produced one of the Yungay pictures, which Richard had never heard of before. The amazed lecturer asked a lot of questions and learned that the photograph had been loaned to the Priest by a boy in his parish whose dad apparently had more. Richard asked to meet the boy and his father to see the rest of the pictures. After several complications, they did succeed in getting together with the boy, and finally with his father too. Seeing four photographs in series of this quality and this subject, Richard became excited and wanted to have copies made, which was done.

Hearing the limited story of the Kodak employee, Richard tried desperately to find August Arranda, only to discover that he moved around a lot and was not then in Lima. But he had another clue. The location mentioned was a small village in the mountains and surely he could find the camera and its owner.

A few months later Richard Greenwell took his vacation and went to Yungay high up on Mount Huascaran. It was not easy to get to because of its remoteness.

Once there he had no trouble finding the camera. It may have been the only one in town and it belonged to the owner of the Trading Post where he made the first inquiry. Mr. Ore then produced the pocket album with his copies of all four photos in it, which were better than the copies Richard had because they were made from the original negatives.

It was there that Richard learned what is known about the picture taking event. He was able to verify that Arranda went out alone, and in country he was unfamiliar with and needed directions to proceed. He was seen to leave town by many pairs of Indian eyes and was also seen to return alone. He carried nothing with him but the camera and a small Indian shoulder bag, too small for models or anything that might be used to fake such pictures. He also learned that other Indians had seen the same circular craft that day, and had seen them before and also since the pictures were made, and in fact they had been seen a number of times. Now Richard began to wonder what kind of operation might be going on if this was not an isolated incident as he first had believed. This story was growing.

Richard noted that the atmosphere at that altitude was entirely too thin to support models sailed into the air. A garbage can lid lofted in such a manner would fall right to the ground. There was no way to rig any lines at that almost barren altitude without carrying everything with one, which Arranda was observed not to do. Using a box camera and sighting through a right angle viewer would have made it impossible to toss such objects into the air and frame and snap a picture of them before they fell to the ground, much less two objects

simultaneously, in perfect formation, both oriented exactly the same way in flight.

It could only be concluded that Arranda's story was true and that the objects were just what Arranda had described to Sr. Ore. Also the objects were still being seen and evidently took a special interest in that area. Similar craft were being sighted all over this area about that time and for the same dozens of months that the Itibi plantations at the Mari River and the Pucallpa sites were known to be in operation. Similar sightings were also reported from Colombia and Ecuador.

It seems strangely coincidental that these events were all going on at the same time unless they were actually related, as I have now come to believe.

I suggest that Sr. Augusto Arranda photographed the ships from Itibi Ra as they were observing the activities of the natives surrounding their plantation sites only a few score miles away.

A map shows the location of Yungay and Richard Greenwell's trip from Lima to that remote area.

We have extracted the following Yungay case report and photographs from out UFO PHOTOGRAPHS AROUND THE WORLD, Vol. 1, for your further information and evaluation.

YUNGAY, PERU

March 1967, 17:30

On an undetermined day in March 1967, at Yungay, high in the Ancash Mountains of Northern Peru, Sr. Augusto Arranda, a visitor from Lima, borrowed a camera, an old box style Voightlander, 40 years since manufacture, and he borrowed it from Trading Post Operator, Sr. Cesar Ore from whom he bought a roll of film, which Ore installed and showed Arranda how to use the camera. With this poor sophistication in equipment, Arranda set out to walk the high country and try to get some pictures of the spectacular scenery.

The next day later Arranda brought the camera back to Ore who removed the exposed film while Arrand told him of seeing and photographing some strange airplanes out in the high scrub. Ore gave the film to Arranda who took it back to Lima with him.

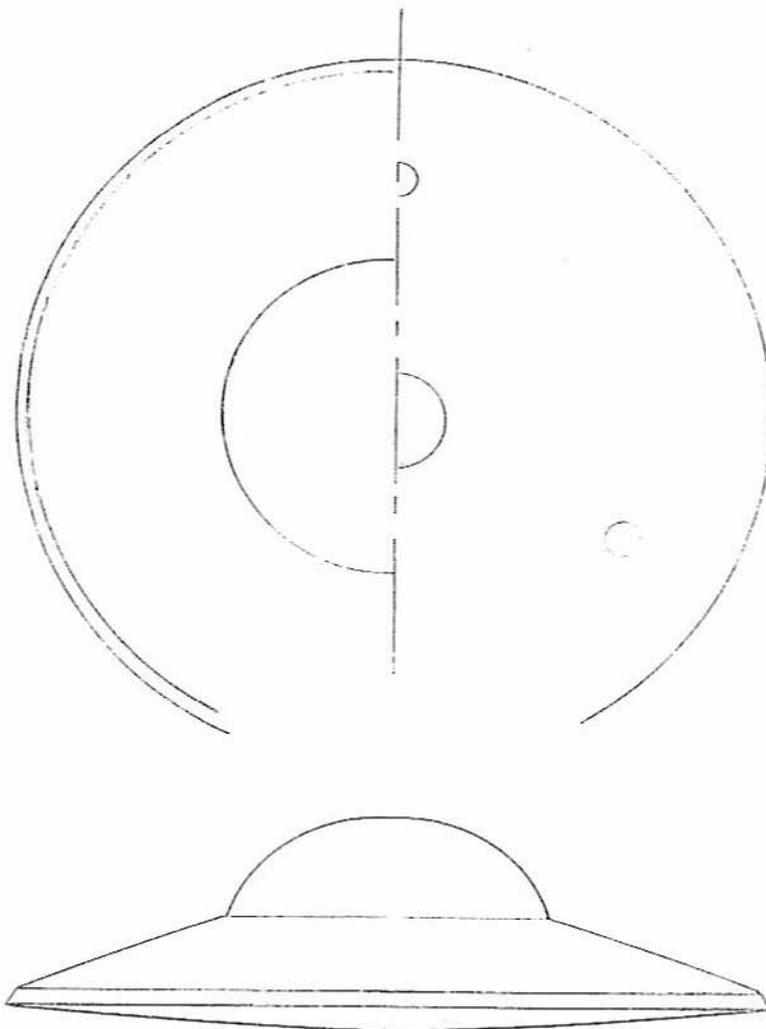
A few weeks after that Sr. Ore received a small pocket album with a set of the pictures taken by Arranda on his trip, including 4 pictures of the strange airplanes. The odd craft were disc-shaped, fairly flat, and had a dome or cupola raised on top. There were two such craft, just alike in two of the pictures. The rest of the pictures were of mountains and scenery as expected.

From the pictures it appeared that the two circular craft had approached the area, taken notice of the lone hiker, and went to some pains to check him out. They appeared to have arrived together, then split and circled the area, with one coming closer than the other, and after observation to their satisfaction, they seemed to have joined up into formation again and flew away together. Arranda shot the rest of the film of these activities and then started back.

The beautiful color photos showed two disc-shaped UFOs approaching over the shoulder of a mountain, then only one of them circling out over the valley beyond a lower tree top, then the other coming in on a close low pass at almost treetop level, then both ships joined up again at a little more elevation and flew slowly for a moment as the last picture was snapped, and then sped away.

The investigation into this case by Richard Greenwell was persistent and diligent, and did turn up considerable information, although we still do not have all.

YUNGAY, PERU
March 1967, 17:30



March 1967, 17:30, Yungay, Peru. Line drawing of the object observed and photographed by Augusto Arranda in the Ancash Mountains of Peru. The descriptions of the Itibi craft were almost identical.

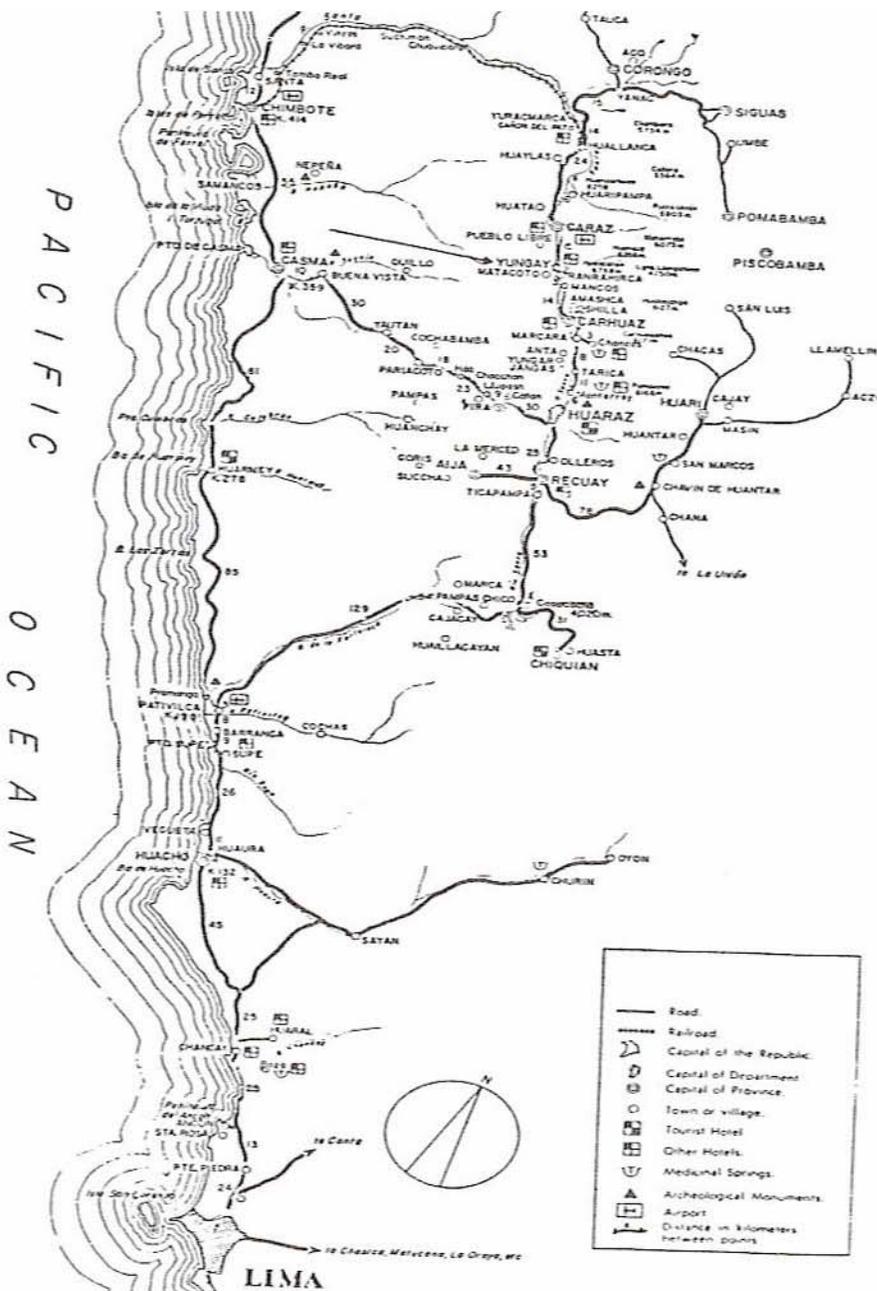


Yungay, Peru, March 1967, 17:30. Two unusual flying machines make their slow low approach over Mount Huascarán, Ancash Range, Peru



Yungay, Peru, March 1967, 17:30. They separate and make low passes over the photographer as he snaps pictures of them

YUNGAY, PERU March 1967, 17:30



Map of the route from Lima to Yungay and the high shoulders of Mount Huascaran in Ancash Province, where these remarkable photographs were made with a simple Voightlander box camera 40 years old.

APPENDIX II

The Chiclayo photograph

At about 18:22 on 2 February 1967, a Fawcett Airlines Passenger DC-4 airliner bound from Piura to Lima had just passed Mt. Huascaran to the east and was cruising at 7,000 feet altitude on a southbound heading with 52 passengers and 6 crew members aboard. Suddenly the pilot, Captain Osvaldo Sarvitti's voice cut in on the cabin intercom saying, "Attention all passengers! If you will look to the right you will see another object in the sky. That strange object that you see is a UFO".

Looking out, the passengers perceived an unbelievable spectacle, a huge luminous craft of conical shape, resembling a funnel or a huge golf tee, approaching the airliner. It was flying small end forward and had blinking lights on it. The airliner's radio faded out in a burst of static and the cabin lights dimmed down and went out as the amazed passengers watched the maneuvers of the strange ship. Red, orange, blue and white lights flashed from fixed positions on the luminous craft.

Captain Sarvitti, a senior pilot with 22,000 hours in the air, estimated that the object would measure 70 meters (about 200 feet) at its widest diameter, and nearly as long from front to rear, a size twice as large as the airliner. The strange craft kept changing color as it held formation with the airliner, and then performed fantastic maneuvers.

It held formation at the same speed and altitude but about 12 kms. to the right for several minutes, then turned at an angle toward the airliner and closed in for a few seconds, went straight up and back down again, and made some rapid changes in direction, and then returned to its original formation position. The intensity of its luminosity changed as it performed these rapid variations in motion. At one time it came towards the airplane like an arrow and passed beneath. The colored lights glared brilliantly as it passed. As it made its approach, the upper surface of the funnel-shaped object flashed a bright blue light and a red one flashed from the underside, but when it returned and passed under the airliner again, the red light had changed to blue and the orange light had changed to red. It then took up a position in formation again about two kilometers to the right.

Captain Sarvitti tried to radio the control tower at Lima but the radio was dead. Another witness estimated the size of the strange object at its greatest diameter as 230 feet.

Journalist Nunez, a passenger aboard at the time, when he heard the pilot's call, looked toward the coastline below and to the right and saw the object just above the shore-line. "It was very bright," he

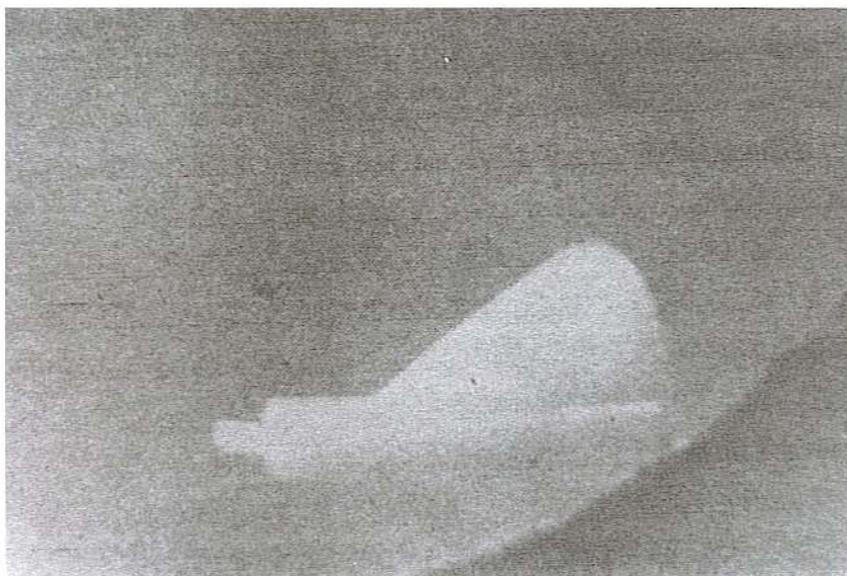
The Chiclayo photograph

said. "About 18:30 the object began to move and to change direction rapidly. It went up and down so fast it was difficult to follow. After close to an hour of this, the object flashed very brilliantly as it turned and climbed away toward the sea at prodigious speed." Nunez said that many of the passengers were terrified and several women were hysterical. One woman burst into tears. Several people aboard with cameras took pictures.

After the object's departure, Captain Sarvitti had just succeeded in making contact with Lima Control when the radio failed again. A second object, just like the first came in from the left and took up a position on the right as the first had. After a few seconds it flashed bright lights and disappeared in a fantastic burst of speed as the other had done. Lima Control observed the objects on RADAR.

We can't help but be impressed by the close proximity in time between this and the Yungay photographs, both taking place in the very middle of the extensive plantation operations by extraterrestrial humans who said they came from a planet they call Itibi-Ra and at the same time time and place. A witness has described the Itibi support vehicles as circular metallic with a dome on top, a description that fits the Yungay photographs very well.

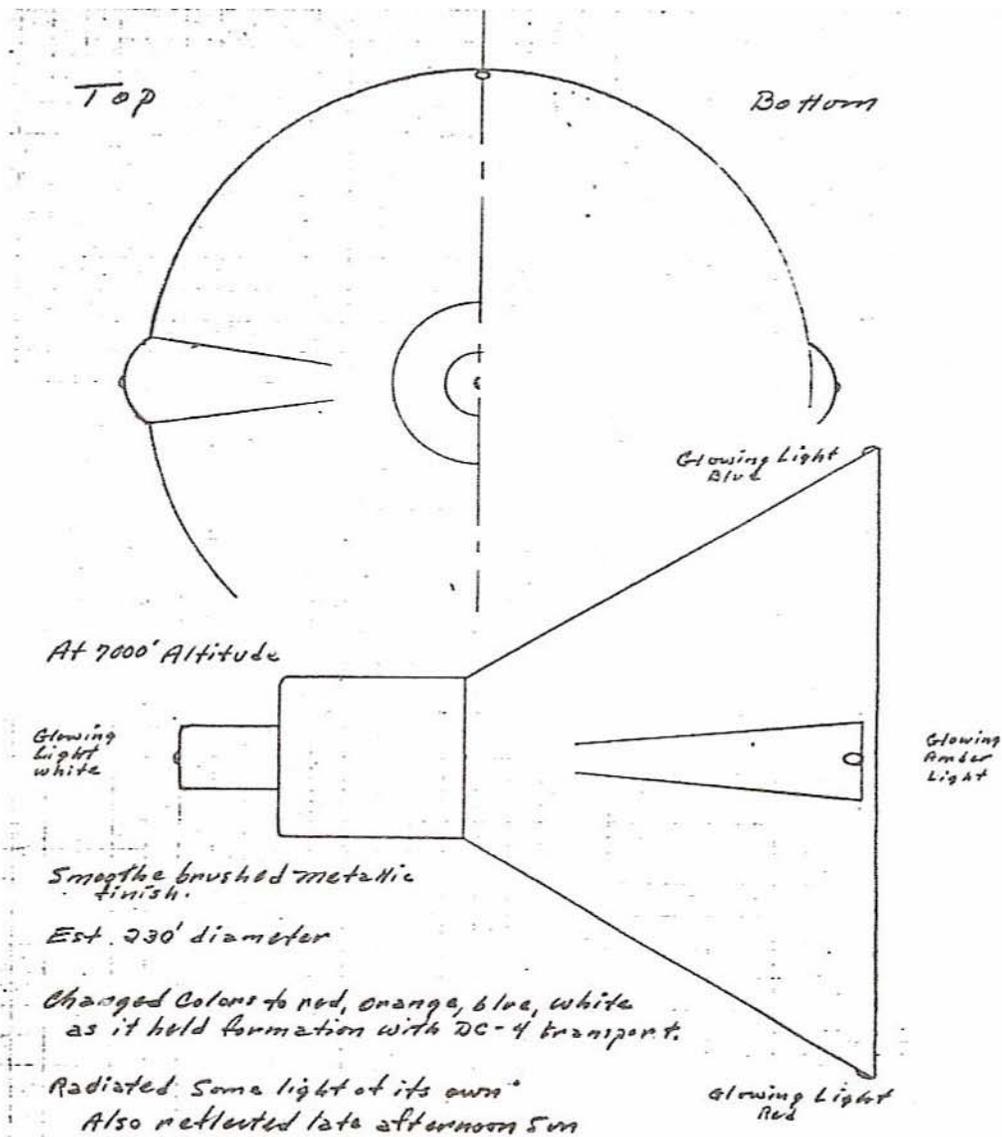
Is this simple coincidence?



2 February 1967, 18:22, Chiclayo, Peru. This picture taken by a passenger on a Fawcett DC-4 airliner was mailed to them anonymously.

PIURA - LIMA, PERU

2 February 1967, 18:22



*While near DC-4, Transports radios and lights were interrupted
Performed several abrupt maneuvers and flew out to sea to west.*

2 February 1967, 18:22, Chiclayo, Peru. Line Drawing of the ship seen and described by the passengers and crew of the Fawcett DC-4 Airliner that fateful day in March 1967.

Publié par:

OVNITV

2321, boulevard Abbot Kinney

Venise, Californie 90291

Visitez-nous en ligne : www.UFOTV.com

Pour une assistance technique avec ce téléviseur ou tout autre téléviseur UFO
produit, visitez-nous à www.ufotv.com ou appelez:

1-800-350-4639

MONDE : 310-578-5300

FX : 310-578-5308

Contact avec un OVNI depuis la planète

APU : 100 heures avec des extraterrestres

Livre électronique téléchargeable

Numéro de catalogue U821

Code UPC n° 1 85483 90821 7

118 pages